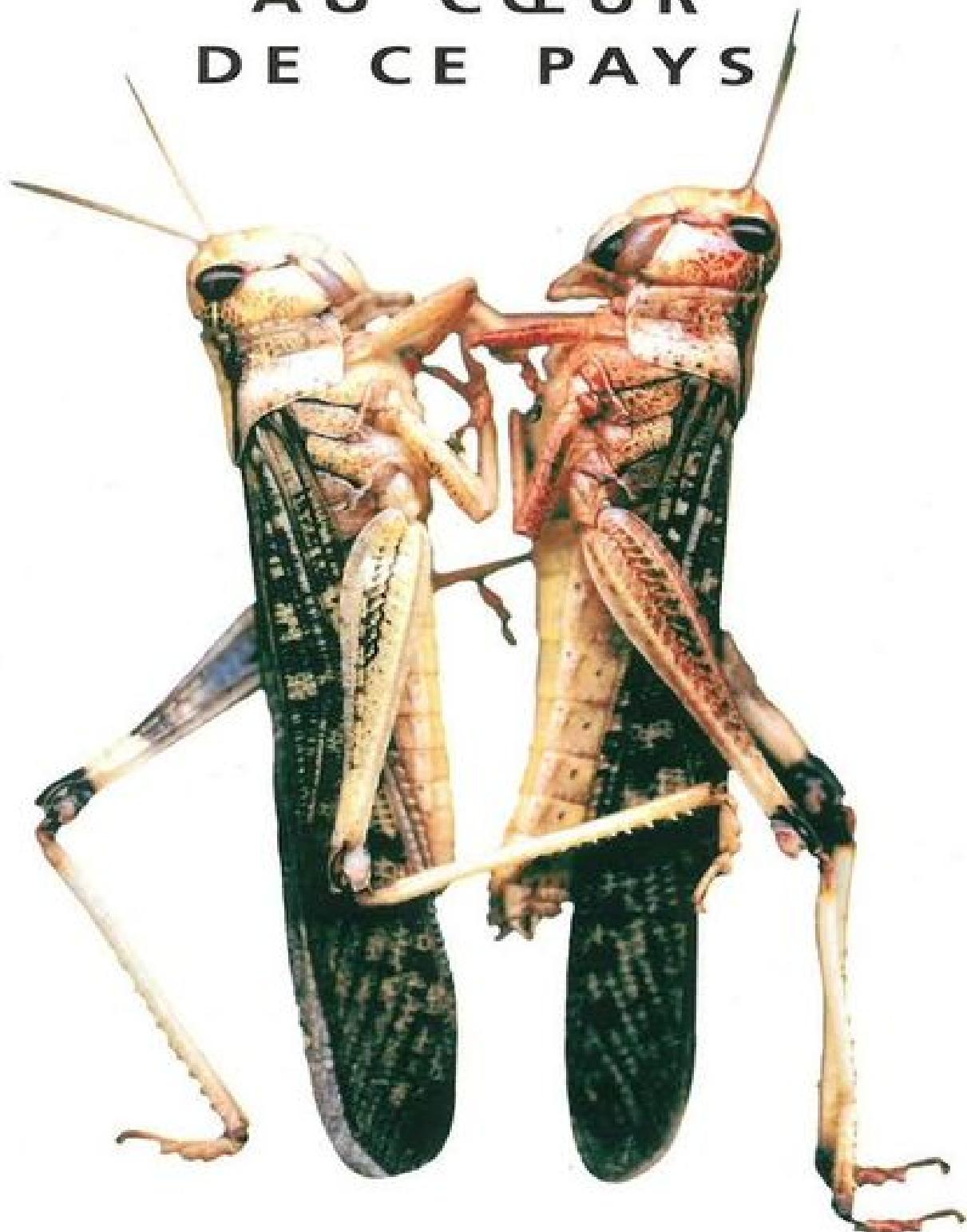


 https://t.me/livres_2020

J. M.
COETZEE
AU CŒUR
DE CE PAYS



ROMAN
SEUIL

J. M. Coetzee
PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

AU CŒUR
DE CE PAYS

*Traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Sophie Mayoux*

Éditions du Seuil

Auteur

J.M. Coetzee, né en 1940, a fait ses études en Afrique du Sud et aux États-Unis. Professeur de littérature américaine, il est également traducteur, critique littéraire et spécialiste linguistique. Il est l'auteur de nouvelles et de romans dont *Au cœur de ce pays*, *En attendant les barbares*, *Michael K, sa vie, son temps*, *Foe*, *L'Âge de fer*, *Le Maître de Pétersbourg*, *Disgrâce*, *L'Homme ralenti*, et de deux récits autobiographiques, *Scènes de la vie d'un jeune garçon* et *Vers l'âge d'homme*, traduits dans vingt-cinq langues et abondamment primés. Deux de ces romans, *Michael K, sa vie, son temps* et *Disgrâce* ont été couronnés par le prestigieux Booker Prize et qualifiés de chefs-d'œuvre par la critique internationale. Il a reçu, pour l'ensemble de son œuvre, le prix Nobel de littérature en 2003.

DU MÊME AUTEUR

En attendant les barbares

roman

Maurice Nadeau / Papyrus, 1981

réédition Seuil, 1987

et « Points », n°P720

Michael K., sa vie, son temps

roman

Booker Prize

prix Femina étranger 1985

Seuil, 1985

et « Points », n°P719

Terres de crépuscule

nouvelles

Seuil, 1987

et « Points », n°P1369

Foe

roman

Seuil, 1988

et « Points », n°P1097

L'Âge de fer
roman
Seuil, 1992
et « Points », n°P1036

Le Maître de Pétersbourg
roman
Seuil, 1995
et « Points », n°P1186

Scènes de la vie d'un jeune garçon
récit autobiographique
Seuil, 1999
et « Points », n°P947

Disgrâce
roman
Booker Prize
Commonwealth Prize
National Book Critics Circle Award
Prix du meilleur livre étranger 2002
Seuil, 2001
et « Points », n°P1035

Vers l'âge d'homme
récit autobiographique
Seuil, 2003
et « Points », n°P1266

Elizabeth Costello

Huit leçons

roman

Seuil, 2004

et « Points », n°P1454

L'Homme ralenti

roman

Seuil, 2006

et « Points », n°P1809

Doubler le cap

Essais et entretiens

Seuil, 2007

Paysage sud-africain

essai

Verdier, 2008

Journal d'une année noire

roman

Seuil, 2008

et « Points », n°P2273

L'Été de la vie

roman

Seuil, 2010

et « Points », n°P2667

De la lecture à l'écriture
Chroniques littéraires – 2000-2005
Seuil, 2012

Ici & maintenant
Correspondance avec Paul Auster (2008-2011)
Actes Sud, 2013

Une enfance de Jésus
roman
Seuil, 2013
et « Points », n°P3303

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

In the Heart of the Country

ÉDITEUR ORIGINAL

Secker & Warburg, Londres, 1977

ISBN original : 0-436-25670-3

© J.M. Coetzee, 1976, 1977

ISBN 978-2-0213-5283-2

(ISBN 2-02-067651-6, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, mars 2006,

pour la traduction française de la présente édition

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.

Avec le soutien du



www.centre-national-du-livre.fr

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

1

1. Aujourd’hui, mon père a ramené à la maison la femme qu’il vient d’épouser. Ils ont traversé la plaine en carriole, au petit trot. Une plume d’autruche dansait au front de leur cheval, couvert de la poussière de cette longue course. À moins que – c’est bien possible – la carriole n’ait été attelée de deux ânes empanachés. Mon père portait sa queue-de-pie noire et son haut-de-forme, la mariée un chapeau de soleil aux larges bords et une robe blanche étroite de taille et d’encolure. Pour donner plus de détails, il faudrait que je brode : je n’ai pas assisté à la scène. J’étais dans ma chambre aux volets clos, dans la pénombre verte d’une fin d’après-midi ; peut-être lisais-je, mais plus probablement une migraine m’avait forcée à m’allonger, une compresse humide sur les yeux. Je suis de celles qui restent dans leurs chambres, à lire, à écrire, à lutter contre la migraine. Les colonies sont pleines de jeunes filles de mon espèce, mais je pense qu’aucune ne va aussi loin que moi. Quant à mon père, il est de ceux qui arpencent lentement le plancher dans un sens, puis dans l’autre, chaussé de brodequins noirs. La nouvelle mariée, elle, troisième personnage, traîne volontiers au lit le matin. Voilà les protagonistes.

2. La nouvelle épouse : c’est une femme féline, voluptueuse, paresseuse, lourdement charpentée, dont la bouche large sourit lentement. Ses yeux vifs sont comme deux grains de cassis, deux petits fruits noirs et rusés. C’est une femme bien bâtie, aux poignets fins, aux longs doigts potelés et fuselés, qui jouit de ce qu’elle mange. Elle dort, mange et flâne. Sa longue langue rose va lécher sur ses lèvres la graisse parfumée du mouton. « Que c’est bon ! » dit-elle, souriante. Elle roule les yeux. Fascinée, je regarde sa bouche. Elle tourne alors vers moi cette grande bouche et ces yeux noirs rusés. J’ai

du mal à supporter son sourire. Nous ne constituons pas une famille heureuse.

3. C'est la nouvelle épouse, donc l'ancienne est morte. L'ancienne femme était ma mère, mais il y a si longtemps qu'elle est morte que je m'en souviens à peine. Sans doute étais-je très jeune ; peut-être venais-je de naître. De l'une des oubliettes les plus profondes de la mémoire, j'extrais une image floue et grise, l'image d'une mère floue et grise, aimante, douce et fragile, effondrée sur le sol – bref, tout ce qu'une fille dans ma situation est susceptible d'imaginer.

4. La première femme de mon père – ma mère – était une femme aimante, douce et fragile. Elle vécut dans la soumission à son mari, qui ne lui pardonna jamais de ne pas lui avoir donné un fils. Il lui infligeait des exigences sexuelles violentes. Trop fragile et douce pour donner naissance à l'héritier brutal et viril désiré par mon père, elle mourut en couches. Mandé par un messager à bicyclette, le docteur arriva dans une voiture tirée par un âne, après soixante kilomètres de piste cahoteuse. Trop tard : ma mère avait déjà trouvé la paix sur son lit de mort, patiente, exsangue, contrite.

5. (Mais pourquoi n'était-il pas venu à cheval ? Y avait-il des bicyclettes en ce temps-là ?)

6. Je n'ai pas vu arriver la femme que mon père était allé chercher. J'étais dans ma chambre, dans l'aile ouest, la plus sombre ; je me rongeais. J'attendais mon heure. J'aurais dû les accueillir, leur préparer des sourires et du thé, mais je ne l'ai pas fait. J'étais absente. Nul n'a souffert de mon absence. Mon père ne la remarque pas. Pour mon père, je n'ai été, ma vie durant, qu'une absence. C'est ainsi qu'au lieu d'être la chaleur féminine au cœur de cette maison, j'ai été une quantité nulle, un vide vers lequel tout bascule et s'enfonce, une perturbation

de l'air, étouffée, grise, comme un souffle glacé tournoyant dans les corridors, abandonnée, vengeresse.

7. La nuit tombe. Mon père et sa nouvelle femme batifolent dans la chambre à coucher. La main dans la main, ils caressent son ventre, espérant le faire scintiller et fleurir. Ils s'enlacent ; elle l'enveloppe de sa chair ; ils gloussent et gémissent. Ils vivent des heures délicieuses.

8. Dans un théâtre de pierre et de soleil, ceint d'interminables clôtures barbelées, s'est écoulée toute ma vie. Dans une maison à laquelle le destin a donné la forme d'un H, le réseau de mes pas s'est tissé de pièce en pièce, tandis que mon regard pesait sur les serviteurs – sévère enfant-veuve d'un sombre père. De crépuscule en crépuscule, nous nous sommes assis face à face, séparés par le mouton, les pommes de terre, le potiron, morne nourriture préparée par de mornes mains. Se peut-il que nous ayons parlé ? Non. Nous nous sommes sans doute confrontés en silence, nos mâchoires tuant le temps, nos yeux – ses yeux noirs et les yeux noirs que je tiens de lui – parcourant sans regard leur champ de vision. Puis nous avons été chercher le sommeil, et des rêves hantés d'allégories de désir contrarié, que nous ne sommes, grâce au Ciel, pas en mesure d'interpréter ; et, le matin, nous avons rivalisé d'ascétisme glacé pour être le premier levé et allumer le feu dans l'âtre froid. La vie à la ferme.

9. Dans le vestibule obscur, le tic-tac de l'horloge résonne jour et nuit. Je veille à ce qu'elle soit toujours remontée, et chaque semaine, d'après le soleil et l'almanach, je la corrige. L'heure de la ferme est celle du reste du monde, pas une miette, pas un cheveu de plus ou de moins. Je contre résolument le temps aveugle et subjectif du cœur, ses élans de fièvre et ses plages d'ennui ; seconde après seconde, mon pouls s'alignera sur le tempo régulier de la civilisation. Le jour viendra où un savant encore à naître saura gré à l'horloge d'avoir soumis à sa loi mécanique les contrées les plus

sauvages. Mais connaîtra-t-il jamais la désolation de l'heure de la sieste qui tinte dans les maisons vertes et fraîches, quand, sous les hauts plafonds, les filles des colonies, allongées, les yeux clos, comptent les minutes qui s'écoulent ? Ce pays est plein de vieilles filles mélancoliques qui me ressemblent, coupées de l'histoire, cafards noirs dans les demeures ancestrales, vouées à astiquer les cuivres et à mettre les confitures en bocaux. Courtisées dans l'enfance par nos pères dominateurs, nous restons d'amères vestales, gâchées pour la vie. L'enfance violée : quelqu'un devrait étudier le noyau de vérité au cœur de ce fantasme.

10. Je vis, je souffre, je suis ici. Par la ruse et la traîtrise, si besoin est, je me bats pour ne pas devenir une des oubliées de l'Histoire. Je suis une vieille fille aux secrets bien gardés, mais je suis plus que cela. Je suis une conscience malheureuse, mais je suis aussi plus que cela. Quand toutes les lumières sont éteintes, je souris dans le noir. Mes dents étincellent, aussi incroyable que cela paraisse.

11. Elle se faufile derrière moi – sillage de fleur d'oranger et de rut – et me prend par les épaules. « Je ne veux pas que tu sois en colère. Je comprends que tu te sens troublée et malheureuse, mais il n'y a pas de quoi. Je voudrais que nous soyons tous heureux ensemble. Je suis prête à tout faire pour y arriver. Tout. Est-ce que tu veux bien me croire ? »

Je m'absorbe dans la contemplation de la cheminée ; mon nez enflé et rougit.

« J'aimerais tant avoir une maisonnée heureuse », roucoule-t-elle, me cernant de plus près, « à nous trois, tous les trois. Je voudrais être une sœur pour toi, pas une ennemie. »

Je regarde les lèvres pleines de cette femme gavée.

12. Je m'imaginais jadis qu'à condition de parler assez longtemps, je finirais par comprendre ce que veut dire ma vie de vieille fille rageuse au cœur de nulle part. Mais j'ai beau

renifler chaque anecdote imaginaire comme un chien ses crottes, je ne sens pas monter les effluves capiteux qui indiqueraient à coup sûr le début d'une véritable double vie. Brûlant de trouver les mots qui me transporteraient au pays des mythes et des héros, je reste quelconque, et la chaleur lourde de l'été refuse de se transcender. Que me faut-il ? Je pleure, je grince des dents. Est-ce simplement de la fureur ? Est-ce la vision d'une seconde existence assez passionnée pour m'entraîner loin du domaine vulgaire de l'être, vers la dualité de la signification ? Chacun de mes pores ne frémît-il pas de rage ? Manquerais-je de volonté ? Ne suis-je, en dépit de ma colère, qu'une vieille fille campagnarde qui se laisse enfermer avec complaisance au piège de ses fureurs ? Mon désir de me dépasser moi-même est-il réel ? L'histoire de ma vie et sa suite tragique : vais-je m'embarquer à bord de ce vaisseau, fermer les yeux et laisser le courant m'entraîner au-delà des rapides, dans les eaux tumultueuses, pour m'éveiller reposée dans la paix de l'estuaire ? Que penser de cette passivité ? Quelle libération va-t-elle m'apporter ? Et sans libération, où est l'intérêt de mon histoire ? Quelle richesse y a-t-il dans l'indignation que m'inspire mon destin de vieille fille ? Qui est coupable de mon oppression ? Vous, là-bas, et vous, dis-je, accroupie dans le foyer éteint, montrant du doigt le père et la belle-mère. Mais pourquoi n'ai-je pas fui ? Tant qu'il existe un ailleurs où je peux aller vivre, des doigts célestes me dénoncent à mon tour. Suis-je, à mon insu – mais hélas, cela m'est maintenant révélé –, destinée à un sort plus complexe : être crucifiée la tête en bas, à titre d'avertissement à tous ceux qui s'éprennent de leur propre rage sans parvenir à s'échapper ? Mais vers quelle autre histoire ? Un mariage avec le cadet du voisin ? Je ne suis pas une paysanne épanouie. Je suis une misérable vierge noire, et mon existence reste mienne, même si elle paraît misérable, et ennuyeuse, et sombre – histoire stupide, en cul-de-sac, qui ignore tout de sa signification et des variantes heureuses qui auraient pu la remplacer. Je est je. La personnalité est le destin. L'histoire est dieu. Pique, pique, rage.

13. L'Ange : c'est ainsi que parfois on l'appelle. L'Ange en noir qui vient sauver des croupes et des fièvres les enfants des gens de couleur. Quand il s'agit de soigner les malades, sa sévérité ménagère se transforme en océans de compassion. Les nuits succèdent aux nuits tandis qu'elle veille au chevet d'enfants plaintifs ou de femmes en travail, luttant contre le sommeil. « Un ange descendu du ciel ! » disent-ils, une lueur dans leurs yeux flatteurs. Son cœur chante. À la guerre, elle aurait adouci les dernières heures des blessés. Ils seraient morts le sourire aux lèvres, les yeux plongés dans les siens, lui étreignant la main. Ses réserves de compassion sont sans bornes. Elle a besoin qu'on ait besoin d'elle. Si personne n'a besoin d'elle, elle est perdue, désorientée. Et si tout s'expliquait ainsi ?

14. Si mon père avait été plus faible, sa fille en aurait été meilleure. Mais il n'a jamais eu besoin de rien. Liée à lui par mes besoins insatisfaits, je tourne autour de lui comme une lune. Face à notre débâcle, mes pitoyables tentatives de psychologie tournent court. Expliquer, c'est pardonner, être expliqué, c'est être pardonné, mais – je l'espère autant que je le crains – je suis inexplicable et impardonnable. (Pourtant : quelle partie de moi refuse ainsi la lumière ? Est-il vrai que j'aie un secret ? Ne pas me comprendre moi-même ; ne serait-ce que façon de mystifier la meilleure moitié de mon être, celle qui s'interroge ? La vieille fille sombre et morose, est-ce qu'on trouverait vraiment la clé de son mystère coincée dans une fente, entre la mère un peu trop douce et le bébé d'autrefois ? Prolonge-toi, prolonge-toi, chuchote une voix au profond de moi-même.)

15. Je dois mentionner une autre de mes caractéristiques – puisque j'ai commencé à parler de moi –, mon amour de la nature, et en particulier des insectes, de toute la vie grouillante qui s'active fébrilement autour de chaque bouse, en dessous de chaque pierre. Quand j'étais petite fille (tisse, tisse !), protégée du soleil par un bonnet à volants, je passais des journées entières assise par terre – c'est du moins ce qu'on raconte –, à

jouer avec mes amis les scarabées, les gris, les bruns, les gros noirs dont j'oublie le nom (mais je le retrouverais sans effort dans une encyclopédie), et mes amis les fourmilions, qui creusaient dans le sable de délicats petits pièges coniques, où je faisais tomber les banales fourmis rouges, et parfois aussi, caché sous une pierre plate, un bébé scorpion, pâle, mou, ébloui par la lumière, que j'écrasais avec un bâton, car je savais déjà que les scorpions étaient nuisibles. Je n'ai pas peur des insectes. Je tourne le dos à la ferme pour remonter, pieds nus, le lit de la rivière ; le sable chaud et foncé craque sous mes pas et se glisse entre mes orteils. Les jupes étalées, je m'assis dans les gués, sentant la chaleur épouser mes cuisses. Si les circonstances m'y forçaient – mais je ne vois guère comment cela pourrait se produire –, je n'hésiterais pas à vivre dans une hutte de terre, ou même une cabane de branchages, en plein *veld*, avec les insectes pour compagnons et le grain des poules pour nourriture. À travers la petite fille, la silhouette de la vieille folle devait déjà se dessiner, et les gens de couleur devaient bien rire, eux qui savent toujours tout, cachés derrière les buissons.

16. J'ai grandi parmi les enfants des serviteurs. Autrefois, je parlais comme eux ; mon langage a changé. Je jouais à leurs jeux : terre, cailloux, bâtons. Plus tard, j'ai découvert la maison de poupée où Papa, Maman, Petit-Pierre et Marinette dormaient dans leurs petits lits ; les tiroirs de la commode étaient pleins de linge propre, Médor et Minet ronflaient devant le poêle. Mais j'ai d'abord cherché des racines de *khamma* dans le *veld*, j'ai nourri les agneaux sans mère, je me suis hissée sur la barrière pour voir tondre les moutons et tuer le cochon de Noël. J'ai senti l'odeur aigre des tanières où ces gens dormaient, entassés comme des lapins. Je me suis assise aux pieds du grand-père aveugle qui taillait dans le bois des pinces à linge ; j'ai écouté les récits des jours anciens, des temps où les hommes et les troupeaux partageaient leur vie entre les pâturages d'été et ceux d'hiver. Les bêtes, les hommes et leurs maîtres vivaient, en ces temps mythiques, une vie aussi innocente que les étoiles du ciel. Je me délectais de ces histoires, que j'évoque sans sourire. Sans le rêve d'un âge

d'or, à peine teinté des ombres mauves de la mélancolie, le mythe d'un paradis perdu, le souvenir tragique d'une expulsion, comment survivrais-je au tourment d'un manque incompréhensible ? Mère, qu'est devenue ta tendresse parfumée ? Toi dont l'amour me nourrissait, me berçait dans un lit de plumes, pourquoi m'as-tu abandonnée à ces hommes rudes aux mains calleuses ? J'ai laissé derrière moi un monde où les yeux des hommes brillaient dans la nuit froide, autour du feu de bois, et où l'histoire des héros morts se déroulait lentement, dans un langage que je n'ai pas oublié.

17. L'échine courbée, les serviteurs s'acquittent de leurs corvées. Soumis à des maîtresses rivales, ils se réjouissent de disputes qui pimentent leur vie monotone ; ils subissent pourtant les excès de mauvaise humeur, et savent bien que pour eux, il vaut mieux que la bonne entente règne entre les maîtres. Le jour où les géants se feront la guerre en laissant les nains s'échapper dans la nuit n'est pas encore arrivé. En proie à des sentiments contradictoires, qui, loin de les submerger par vagues successives, les envahissent en un mélange confus de rage, de frustration, de rancune et de joie, ils titubent, et voudraient dormir. Leurs désirs les portent vers la grande maison ; et pourtant, s'ils feignaient la maladie – se disent-ils – ils pourraient rester chez eux et somnoler sur un banc, à l'ombre. Les tasses leur tombent des mains et se fracassent sur le sol. Ils chuchotent hâtivement, dans les coins. Ils grondent leurs enfants sans raison valable. Ils font de mauvais rêves. Telle est la mentalité des serviteurs.

18. Ne vivant ni seule ni en société, j'ai l'impression de me trouver avec des enfants. Les mots qui me parviennent sont déformés, voilés ; le vrai langage est celui des signes, des expressions du visage ou des mains, des positions des épaules ou des pieds, des nuances mélodiques ou sonores, des silences. Aucune école n'enseigne cette syntaxe. Je déchiffre en tâtonnant les gens de couleur, qui ont autant de mal à me comprendre ; ils entendent mes paroles à travers un écran et ne perçoivent ce que je veux dire qu'à des inflexions subtiles, à

certains jeux de sourcils : « Je vous conseille de ne pas vous opposer à moi », « Ce que je dis ne vient pas vraiment de moi. » À travers l'espace et le temps, nos regards doivent franchir des abîmes pour percevoir les frêles colonnes de fumée des signaux que nous échangeons. Mes mots ne ressemblent pas à ceux qui sont en usage parmi les hommes. Une fois mes tâches accomplies, seule dans ma chambre, à la lueur tenace de la lampe, je trouve des rythmes heurtés qui ne sont qu'à moi, je trébuche sur des mots rocaillieux que je n'ai jamais entendus. Dans les regards soumis de ceux qui me servent, je n'ai jamais pu me refléter, et personne, à mes yeux, n'a jamais fait figure d'égal. Je me crée donc pour moi-même, à force de mots. Dès que je suis libre d'être ce que je suis, plus rien ne m'est impossible. Dans ma cellule de recluse, je deviens la vieille folle que je serai un jour, vêtue de haillons baveux, bossue, tordue, les pieds fleuris de cals et de corne. Une bouche guindée dévide des phrases sans suite, bâille d'ennui – il ne se passe jamais rien ; une voix sèche se complaît à ces mièvreries démentes que seule tolère l'heure la plus sombre de la nuit ; libérée par les ronflements de mon juge, je m'invite à danser un branle fantomatique.

19. Peut-on remplacer les plaisirs de la chair par des paradoxes, même lapidaires ? Les lèvres repues de la veuve me hantent, tandis que, dans la ferme silencieuse, des craquements résonnent, murmure caressant du grand lit. Je sens sur ma peau les baumes d'un corps amoureux, je m'endors dans une tiédeur odorante et moite. Mais comment lâcherais-je pour l'ombre des rêves une proie bien réelle ? Vierge amère et nue, debout dans l'embrasure de la porte, je suis une question vivante.

20. La veuve gavée porte un doigt à ses lèvres rouge sombre, geste mystérieux. M'engage-t-elle au silence ? Rit-elle de mon corps candide ? Les rideaux sont ouverts, et la pleine lune répand ses rayons sur ses épaules, éclaire son sourire. L'homme sommeille à l'ombre de sa croupe. Pourquoi ce geste de la main ? Amusement ou surprise ? La brise

nocturne agite les rideaux. La chambre est plongée dans l'ombre, et le souffle calme des dormeurs ne couvre pas le bruit de mon cœur qui bat la chamade. Devrais-je rester vêtue ? Ces silhouettes silencieuses sont-elles des fantômes voués à disparaître au premier contact ? Elle me regarde ironiquement. Je laisse tomber mes vêtements à la porte. À la lumière de la lune, elle examine mon pauvre corps de suppliante. Je me cache les yeux pour pleurer. Je voudrais être comme les autres femmes, que la vie submerge comme un fleuve paisible.

21. Quand mon père rentrait à la maison après une journée de travail dans la chaleur et la poussière, il fallait que son bain soit prêt. Enfant, il m'incombait d'allumer le feu, une heure avant le coucher du soleil, afin que l'eau chaude puisse être versée dans la baignoire émaillée au moment précis où son pas ébranlait le seuil. Puis, dissimulée du côté sombre du paravent fleuri, je me chargeais des vêtements qu'il retirait, je disposais le linge propre. Quittant la salle de bains sur la pointe des pieds, j'entendais son corps s'affaler dans l'eau, qui passait au creux de ses aisselles et de ses fesses avec un bruit de ventouse ; des émanations moites, douceâtres, de sueur et de savon me chatouillaient les narines. Cette tâche cessa bientôt de m'être confiée ; mais son corps lourd et blanc reste la source de toutes mes visions de la chair masculine.

22. Par la fente entre les rideaux, je les regarde. Elle le tient par la main ; de l'autre, elle soulève sa jupe ; elle descend délicatement de la carriole. Elle s'étire, sourit, bâille ; une petite ombrelle s'agit au bout d'un doigt ganté. Debout derrière elle, il lui parle à voix basse. Ils gravissent les marches. Des yeux aussi satisfaits ne risquent pas de remarquer les doigts qui s'accrochent aux rideaux de dentelle. Le balancement de ses jambes révèle la paix de tout son corps. Nonchalants, ils franchissent le seuil et disparaissent – un homme et une femme, de retour chez eux.

23. À la tombée du soir – les ombres qui s'allongent vont bientôt tout recouvrir –, je me tiens à la fenêtre. Hendrik traverse la cour, dans la direction des magasins. La masse sonore des chants d'oiseaux s'élève et reflue du côté de la rivière. Aux dernières lueurs du jour, les hirondelles, d'un coup d'aile, regagnent leur nid sous les gouttières ; les premières chauves-souris apparaissent. Les prédateurs nocturnes sortent de leur tanière – *muishond*, *meerkat*. La souffrance, la jalouse, la solitude ont-elles leur place dans la nuit africaine ? Quel sens trouver à cette femme qui regarde la nuit par la fenêtre ? Je presse de mes dix doigts la vitre froide. La blessure à mon flanc se fait béante. Un emblème ? Si je suis emblème, je suis donc incomplète ; en moi, il y a un trou. J'ai un sens, mais je l'ignore. Mon regard muet bute à travers la vitre sur des ténèbres homogènes, peuplées de chauves-souris, de broussailles, de petits fauves, dont la vie ne me regarde pas. La nuit est aveugle, elle n'a pas de sens, elle est. Si j'appuie plus fort, le verre se brisera, du sang coulera, le chant du grillon s'arrêtera un instant, pour reprendre bientôt. J'habite un corps qui habite une maison. Aucun acte connu de moi ne peut m'ouvrir au monde. Je suis un torrent de bruit qui se déverse sur l'univers, une multitude de corpuscules qui pleurent, gémissent, grincent des dents.

24. Dans la nuit, j'entends le bâtiment entier craquer sous leurs efforts. Déjà la graine a dû être semée. On la verra bientôt déambuler, abrutie par la chaleur, arrondie comme un fruit mûr, attendant que son petit cochon rose frappe à la porte. Si je mettais un enfant au monde – à supposer qu'une telle calamité puisse me frapper –, il serait chétif, des maux d'entrailles lui arracheraient des pleurs incessants, et il tituberaît de pièce en pièce sur ses petites jambes rachitiques, accroché au tablier de sa mère, se cachant à la vue des inconnus. Un enfant ? Mais qui me le donnerait ? Qui ne serait pas paralysé par le spectacle de mon corps osseux allongé sur le lit de noces, velu jusqu'au nombril, par le gouffre acré de mes aisselles, par ma fine moustache noire, par le regard prudent d'une femme qui ne s'est jamais laissée aller ? Quel souffle il faudrait pour m'ébranler ! Où trouver assez de

chaleur pour féconder mes œufs torpides ? Et qui me veillerait à l'heure du travail ? Mon père, armé d'un fouet, le visage grimaçant ? Les gens de couleur, serviteurs humiliés, offrant à genoux l'agneau troussé, les fruits nouveaux, le miel sauvage, raillant le miracle de cette naissance immaculée ? Voilà qu'il pointe son museau et sort du terrier, le Fils du Père, l'Antéchrist du désert venu conduire vers la Terre Promise ses hordes de danseurs. Ils virevoltent en battant le tambour, ils agitent des haches et des fourches, ils escortent l'enfant, pendant que la mère, dans la cuisine, pratique ses maléfices au-dessus du feu, éviscère des coqs, caquette dans son fauteuil sanglant. Un esprit assez fou pour envisager le parricide, le pseudo-matricide, on ne sait quelles atrocités, est bien capable de créer un Führer épileptique dirigeant la marche d'une bande de serfs présomptueux sur une ville de province dont les toits argentés reflètent le soleil, et dont les fenêtres crachent sur eux une mitraille désinvolte et meurtrière. Les fils et filles des Hottentots gisent dans la poussière. Des mouches grouillent sur leurs blessures. Leurs cadavres déchiquetés sont entassés dans des carrioles et enterrés par monceaux. Gémissant sous le poids de mon père, je me débats pour engendrer un monde, mais ne donne naissance qu'à la mort.

25. À la lumière d'une lampe-tempête, je vois qu'ils dorment du sommeil des repus ; la femme est sur le dos, sa chemise roulée autour des hanches ; quant à lui, son visage est tourné vers le bas, et sa main gauche serre celle de la femme. Je n'ai pas pris, comme je le prévoyais, le couperet à viande, mais la hachette, arme des Walkyries. En vrai poète, je m'immerge dans le silence, calquant mon souffle sur le leur.

26. Mon père gît sur le dos, nu ; sa main droite et la main gauche de sa compagne sont entrelacées. Sa mâchoire est relâchée. Les paupières cachent la foudre des yeux sombres. Un crépitement liquide monte de sa gorge. Le poisson aveugle, cause de tous mes malheurs, repose mollement entre ses jambes. (Je voudrais qu'il ait été extirpé depuis longtemps avec ses racines et ses excroissances !) La hache monte au-

dessus de mon épaule. Ce geste, nombreux sont ceux qui l'ont accompli avant moi : épouses, fils, amants, héritiers, rivaux. Je ne suis pas seule. Entraînée par son poids, l'arme descend au bout de mon bras comme une boule au bout d'une ficelle, s'enfonce dans cette gorge qui s'offre à moi. Soudain, tout est tumulte. La femme se dresse dans le lit, les yeux écarquillés, inondée de sang, affolée par les crachements et les halètements furieux de son compagnon. Il est heureux qu'en de telles circonstances, l'action trouve d'elle-même toute son ampleur, et que l'individu qui l'orchestre n'ait besoin que de présence d'esprit. Pudiquement, elle fait glisser sa chemise de nuit le long de ses hanches. Je me penche et j'agrippe au hasard – je tombe, me semble-t-il, sur un genou. Forte de cette prise, j'enfonce ma hache dans le crâne de la femme. C'est le plus remarquable de mes coups. Elle s'abat vers l'avant et bascule sur la gauche, roulée en boule, mon tomahawk tragique plongé dans sa chair. (Qui m'aurait prêté une telle force ?) Mais, de ce côté du lit, des doigts griffus s'accrochent à moi et me font perdre l'équilibre. Je dois garder mon sang-froid, détacher les doigts un par un, récupérer (non sans mal) mon arme, et taillader avec dégoût ces mains, ces bras, jusqu'à ce que j'aie la liberté de recouvrir d'un drap toute cette chair agitée et de la réduire au calme. Je frappe suivant un rythme régulier, plus longtemps, peut-être, qu'il n'est nécessaire ; mais je trouve dans ce mouvement prolongé le calme qui me prépare à la vie nouvelle qui s'ouvre devant moi. Je n'aurai plus à m'inquiéter du vide de mes journées. J'ai enfreint un commandement, et les coupables ne s'ennuient jamais. Il faut que je me débarrasse de deux cadavres de bonne taille, et de toutes les traces de ma violence. Il faut que je m'invente une contenance, que j'élabore une histoire, avant que Hendrik ne vienne, à l'aube, chercher le seau pour traire les vaches !

27. Je m'interroge : un jour, coiffée de son grand chapeau, elle est descendue de la carriole que tirait un cheval paré de plumes d'autruche, couvert de la poussière d'une longue course à travers la plaine. Depuis, j'ai refusé tout échange avec elle, m'enfermant obstinément dans le monologue. Pourquoi ? J'essaie d'imaginer une suite de matinées passées à ses côtés,

dans la vapeur des tasses de thé, le caquet des poules au-dehors, les murmures discrets des serviteurs dans la cuisine. Nos rapports auraient-ils été méfiants ou paisibles ? Aurions-nous, ensemble, découpé des patrons, nous serions-nous promenées, rieuses, dans le verger ? Mon discours solitaire est-il une prison plus hermétique que les murs de la ferme, plus aride que les pierres du désert ? Ai-je voulu, en la frappant, fermer ces yeux perspicaces, réduire au silence cette voix troublante ? Et si nous avions découvert, au-dessus de nos tasses de thé, la douceur d'un roucoulement ? Si nous nous étions frôlées dans le couloir obscur, à l'heure de la sieste, tirées de notre sommeil par la chaleur, nous serions-nous embrassées, enlacées ? N'aurais-je pas cédé à la tendresse apparue dans ce regard moqueur, n'aurais-je pas passé l'après-midi alanguie au creux de ses bras – deux femmes entre elles ? Je lui caresse le front, elle me mordille la main. Je sombre dans les noires profondeurs de son regard. Je consens.

28. Je m'interroge : qu'est-ce qui m'attire dans les chambres interdites et m'incite à commettre des actes défendus ? À vivre dans le désert, emmaillotée d'étoffe noire, ai-je concentré en moi tant d'énergie négative que le premier colporteur venu, le moindre cousin en visite se retrouverait empoisonné ou massacré dans son lit ? Une vie élémentaire ramène-t-elle à des comportements élémentaires : colère, gourmandise, luxure ? Est-ce ce qui m'a retenue à la ferme, loin des villes, préférant demeurer dans un univers de symboles, infini, éternel, où les passions à l'état pur tourbillonnent sur leur axe, élaborant leurs damnations particulières ?

29. Je m'interroge : est-ce rendre justice aux villes ? Les volutes de fumée qui montent au-dessus de leurs toits n'émanent-elles pas de mille enfers privés ? Les voix de mille damnés ne babillent-elles pas dans leurs rues ? Peut-être ; mais c'est une vision de peintre, et je ne suis pas peintre.

30. Je m'interroge : que vais-je faire des corps ?

31. Des rivières coulent dans les profondeurs de la terre, traversant des grottes obscures où ruisselle une eau cristalline. On y ensevelirait, si l'on pouvait y accéder, tous les secrets de famille du monde. Je m'aventure dans la mare tiède, à la recherche de la bonde cachée qui ouvre parfois dans nos rêves le chemin des royaumes souterrains. Comme une sombre corolle, ma jupe se gonfle et flotte autour de ma taille. Mes pieds s'enfoncent dans la vase rouge, les algues vertes. Orphelins, mes souliers me guettent depuis la rive. De toutes les aventures, le suicide est la plus littéraire ; plus encore que le meurtre. Cet épilogue permet de libérer des trésors insoupçonnés de mauvaise poésie. Je regarde calmement, pour la dernière fois, le ciel et les étoiles. Sans doute leur regard vide me renvoie-t-il mon adieu. J'exhale un dernier soupir (adieu, mon âme bien-aimée !) et je m'enfonce dans l'abîme. Fin de la transe lyrique : la suite est tragi-comique, froide et humide. Mes sous-vêtements se gonflent d'eau. J'atteins le fond trop vite. Le gouffre mythique est toujours aussi éloigné. Je tente délibérément de m'asphyxier. Mais ma première aspiration déclenche une toux qui manifeste une volonté panique de vivre. Je me hisse à la surface à force de bras et de jambes. Haletante, à demi suffoquée, j'émerge dans l'air nocturne. J'essaie l'horizontale, mais je suis lasse, trop lasse. Est-ce que je me sers de mes bras de bois pour frapper l'air une ou deux fois ? Est-ce que je m'enfonce de nouveau, le contact de l'eau provoquant désormais une répulsion moins violente ? Est-ce que je remonte de nouveau à la surface – en me débattant, mais en espérant aussi l'intervalle d'immobilité qui me permettrait d'apprécier le relâchement de mes muscles ? Est-ce que maintenant je ne bats plus l'eau qu'en un point, dernière tentative qui me coûte un souffle exhalé en un mot unique où l'eau rejetée se mêle à l'invocation aux absents – car tous les absents se sont attroupés dans le ciel, tourbillon d'absence lointain, aveugle, rappelez vos chiens ! Finie la plaisanterie ! Je coule de nouveau. Il s'agit d'envisager avec sérieux mes derniers moments.

32. Mais que puis-je comprendre à ces profondeurs, moi la fille de cuisine dont les jours se sont écoulés au-dessus d'un chaudron, dans un antre noirci par la suie, et qui passait mes nuits, les poings enfouis dans les yeux, à chercher des visions dans la valse des points lumineux ? Sans doute la mort est-elle, aussi bien que le meurtre, plus terne que l'image que j'en avais. En l'absence de tout rapport avec des êtres humains, j'estime trop haut l'imagination, et je compte sur elle pour conférer aux objets les plus triviaux les splendeurs de la transcendance. Mais à quoi bon la gloire des couchers de soleil, si la Nature ne nous destine pas le message de leurs langues de feu ? (Qu'on ne vienne pas me dire que ce phénomène est causé par des particules en suspension.) Pourquoi les grillons chantent-ils toute la nuit, et les oiseaux à l'aube ? Il se fait tard. Si l'on doit prendre le temps de méditer, il faut aussi savoir retourner à la cuisine, et une lourde tâche m'incombe : me débarrasser des corps. Hendrik va bientôt ouvrir la porte de derrière. S'il est vrai que, par essence, les rebuts des maîtres reviennent aux serviteurs, et qu'un cadavre constitue un rebut, Hendrik, cependant, n'est pas une pure essence, mais un être de chair ; c'est un serviteur, mais c'est aussi un intrus. Hendrik va venir chercher le seau à traire ; sur ses pas, Anna, chargée de la vaisselle, du balayage, des lits. Comment réagira-t-elle au silence presque total qui règne dans la maison ? On n'y entend que moi, qui nettoie le sol dans la chambre du maître. Elle hésite et tend l'oreille avant de frapper. Effrayée, je pousse un cri, dont le son étouffé franchit la porte épaisse. « Non, pas aujourd'hui ! Anna, c'est toi ? Pas aujourd'hui – reviens demain. Va-t'en, s'il te plaît. » Elle s'éloigne à pas feutrés. L'oreille collée à la fente, j'entends la porte de derrière se refermer, puis – elle devrait être déjà trop loin pour que le son porte – je perçois le bruit de ses pieds sur le gravier. A-t-elle flairé l'odeur du sang ? Est-elle partie me dénoncer ?

33. La femme est allongée sur le côté, les genoux repliés sous le menton. Je dois me dépêcher. Elle risque de se raidir dans cette position. Ses cheveux lui tombent sur le visage, aile poissée de sang rouge sombre. Elle a contracté les paupières

pour ne pas voir la hache effroyable, serré les dents en cherchant à l'esquiver. Son visage a pourtant retrouvé tout son calme. L'homme, lui, s'accrochant à la vie, a bougé. Ses derniers moments ont dû être peu satisfaisants – ses muscles affaiblis n'ont pu le porter jusqu'à la sécurité illusoire qu'il espérait atteindre. Sa tête et ses bras pendent au bord du lit, noir de son sang épais. Il aurait mieux valu qu'il laisse paisiblement son âme s'échapper, en la suivant aussi loin que possible dans son essor, pour fermer les yeux sur la vision d'une hirondelle qui s'élève dans le ciel.

34. Il est heureux qu'en de telles occasions, la question principale soit celle du nettoyage. Ma nouvelle vie ne pourra commencer qu'après l'expulsion de ce délivre sanglant. Les draps sont trempés. Il faudra les brûler. Le matelas aussi, mais pas aujourd'hui. Il y a une flaue de sang sur le sol, et il s'en répandra encore lorsque je déplacerai les corps. Que vais-je en faire ? On peut les brûler, les enterrer, les noyer. Si je choisis de les enterrer ou de les noyer, il faudra qu'ils quittent la maison. La seule terre meuble est celle du lit de la rivière. Mais s'ils sont enterrés là-bas, la prochaine crue les dégagera, à moins que ce ne soit la suivante, et ils reviendront au monde, cadavres pourris enlacés l'un à l'autre, là où la barrière coupe la rivière. Si on les leste et qu'on les fait couler près du barrage, ils contamineront l'eau et réapparaîtront dès la prochaine sécheresse, squelettes enchaînés et ricanants. Qu'on les enterre ou qu'on les noie, il faudra les transporter, les charger entiers dans une brouette ou les détailler en petits colis. Comme mon cerveau fonctionne bien ! On croirait une machine. Suis-je assez forte pour les déplacer seule, dans une brouette, ou dois-je les dépecer à la hache jusqu'à disposer de fragments transportables ? Suis-je même capable de transporter un torse entier ? Existe-t-il une façon décente de diviser un torse ? J'aurais dû m'intéresser de plus près à l'art de l'équarrissage. Comment enchaîner des rocs à de la chair sans percer de trous ? Faut-il employer un foret, une mèche, des étriers ? Ne pourrait-on plutôt les exposer sur une fourmilière, dans une partie éloignée du domaine, une grotte

par exemple ? Ou un bûcher dans la cour ? Et si je faisais sauter la maison ? En suis-je capable ?

35. En vérité, je suis capable de tout. Je ne suis entravée que par l'excès de ma liberté. Ces tâches demandent simplement de la patience et de la minutie, vertus dont, en vraie fourmi, je ne suis que trop pourvue, sans parler de mon aplomb inébranlable. Si je vais rôder dans les collines, j'y trouverai certainement des rochers creux, usés par les eaux de lointaines glaciations, ou forgés par un cataclysme éruptif. Il y a nécessairement à l'écurie des mètres de chaîne providentielle, dissimulés jusqu'ici à la vue, des fûts de poudre à canon, des fagots de bois de santal. N'est-il pas temps de me trouver un complice vigoureux, qui charge les corps sur ses épaules sans une hésitation et entreprenne de s'en débarrasser avec promptitude et efficacité – en les enfonçant, par exemple, dans un puits de mine désaffecté qu'il boucherait avec un énorme rocher ? Le jour est proche où je ne pourrai plus me passer d'une compagnie humaine. J'aurai besoin d'entendre une autre voix, même si elle ne crache que des insultes. Ce monologue est un labyrinthe verbal dont je ne sortirai que si quelqu'un d'autre me propose un fil conducteur. J'ai beau rouler les yeux, froncer les lèvres, tendre l'oreille ; même si je le fais fondre sur le feu comme une poupée de cire, le visage que je vois dans la glace restera mon visage. Je peux bien jouer à la mort avec une vitalité frénétique, patauger dans le sang et l'eau savonneuse, pousser dans la nuit des hurlements de loup, la pièce macabre que je mets en scène sur mon théâtre intérieur n'est jamais qu'une représentation. Je ne choque personne, car il n'y a personne à choquer. Je suis seule ici, avec les serviteurs et les morts. D'où viendra mon salut ? En cette dame aux genoux dénudés (frotte-frotte-frotte), puis-je me reconnaître à coup sûr ? Mon moi le plus profond – celui qui existe au-delà des mots – a-t-il participé activement à ces phénomènes ? N'ai-je pas simplement, en un point précis du temps et de l'espace, croisé la trajectoire bruyante d'un bloc de violence, à l'origine et à la destination inconnues, suivi par un bloc de fièvre ménagère (tant il importe de ménager les serviteurs) ? Si je m'éloigne sans me retourner, ce spectacle

sanglant, à peine éclairé par une lampe, va-t-il s'amenuiser en descendant le tunnel du souvenir, et disparaître de l'autre côté des portes de corne ? Me retrouverai-je, les poings enfoncés dans les yeux, dans la petite chambre sinistre au bout du couloir, attendant de voir émerger les sourcils de mon père, puis les lacs noirs qu'ils abritent, enfin la bouche – caverne où résonne sans fin un NON éternel ?

36. C'est qu'il ne meurt pas si aisément. Le voilà qui revient à cheval, au coucher du soleil, maussade, courbatu, répondant d'un signe de tête à mes paroles de bienvenue. À grandes enjambées, il entre dans la maison, et s'affale dans un fauteuil, attendant que je vienne lui retirer ses bottes. Les jours anciens sont toujours là. Il n'a pas épousé d'autre femme. Je reste sa fille, et peut-être même, si je parviens à effacer les mots terribles, sa fille dévouée. Il serait bon, cependant, de rester hors de sa portée tandis qu'il médite une faillite que je ne saurais comprendre, moi qui ignore les détours de la galanterie, moi que l'on a toujours tenue à l'écart des mystères de l'économie. Mon cœur bondit à la pensée de cette deuxième chance, mais mes gestes restent compassés. Je baisse les yeux.

37. Mon père repousse son assiette. Il n'a rien mangé. Il s'assoit dans la pièce de devant, les yeux fixés sur l'âtre. J'allume une lampe pour lui. Il me fait signe de partir. Dans ma chambre, avec un ourlet à piquer, j'accorde mon ouïe à son silence. N'est-ce pas un soupir que j'entends, derrière le tintement de l'horloge ? Je me dévêts et m'endors. Au matin, la pièce de devant est vide.

38. Il y a six mois, Hendrik a ramené à la maison la femme qu'il venait d'épouser. Ils ont traversé la plaine en charrette, au petit trot. L'âne était couvert de poussière, après la longue course depuis Armoede. Hendrik portait le complet noir que mon père lui a passé, un vieux feutre à larges bords et une chemise boutonnée jusqu'au cou. La mariée, assise à ses côtés, s'agrippait à son châle, vulnérable, inquiète. Hendrik l'avait

achetée à son père contre six chèvres et un billet de cinq livres, plus la promesse de cinq livres de plus, ou peut-être cinq chèvres de plus, on n'est jamais sûr de bien entendre ce genre de détail. Je ne connais pas Armoede. Je crois d'ailleurs que je ne suis jamais allée nulle part. Je ne suis sûre de rien. Peut-être ne suis-je qu'un esprit, une vapeur qui flotte à l'intersection d'une latitude et d'une longitude données, suspendue en ce lieu par un tribunal imaginaire jusqu'à ce qu'un événement crucial survienne – peut-être faut-il qu'un pieu soit enfoncé dans le cœur d'un cadavre enterré à un carrefour, ou qu'un château s'écroule dans une combe (qu'est-ce qu'une combe ?). Je n'ai jamais été à Armoede, mais sans le moindre effort – c'est une de mes facultés – je peux me représenter la colline grise balayée par le vent, les baraques en tôle aux portes bouchées par de la toile de sac, les poulets malades grattant la poussière, les enfants transis, morveux, qui reviennent du point d'eau, traînant leurs seaux pleins, de nouveau les poulets, qui s'enfuient devant la charrette dans laquelle Hendrik emmène son épouse-enfant, timide, la tête couverte d'un fichu, pendant que les six chèvres de la dot grignotent les épineux et contemplent de leurs prunelles jaunes un spectacle dont la plénitude m'échappera toujours, buissons d'épineux, fumier, poulets, enfants qui trottent derrière la charrette, tout cela ne fait qu'un sous le soleil, innocente unité qui reste pour moi un amas de mots. Il n'y a pas de doute – ce qui m'anime (voyez les larmes dévaler le long des ailes de mon nez ; seule la métaphysique les empêche de dégouliner jusqu'à la page ; je pleure pour cette innocence que nous avons perdue, le monde aussi bien que moi), ce qui m'anime n'est autre que ma volonté, ma volonté d'acier, intransigeante, risible, ma détermination de crever l'écran des mots pour partager enfin le point de vue des chèvres sur Armoede et le désert de pierre – pour ne mentionner que ces lieux – en dépit de tout ce qu'ont pu dire les philosophes (et que sais-je de la philosophie, moi qui ne suis qu'un bas-noir de province, dont la lampe file tandis que dix heures sonnent à l'horloge ?).

39. Elle passe la nuit aux côtés de Hendrik, enfermée dans le sommeil. C'est une enfant, elle n'a pas fini de grandir –

tantôt le genou s'allonge, tantôt le poignet, mais ses proportions demeurent exquises. Jadis, aux temps anciens où Hendrik et les siens suivaient de pâture en pâture leurs moutons à la queue dodue, en cet âge d'or avant l'arrivée du ver à coup sûr apporté par les vents hurlants, et dressaient leur camp à l'endroit même où je suis assise (quelle coïncidence !) – en ce temps-là, Hendrik, patriarche qui ne s'inclinait devant personne, accueillait dans sa couche deux compagnes soumises qui le révéraient, pliaient leurs corps à ses désirs, et se serrait étroitement contre lui, la vieille épouse d'un côté, la jeune de l'autre – c'est ainsi que je l'imagine. Ce soir, Hendrik n'a qu'une femme, et le vieux Jakob partage le bâtiment de l'école avec une seule épouse, qui geint et marmonne. À la tombée de la nuit, sa voix de mégère résonne dans le vent ; Dieu merci, les mots restent indistincts – on n'a jamais besoin d'un supplément de querelles – mais l'accent vindicatif ne fait aucun doute.

40. Hendrik n'est pas d'ici. Nulle lignée ne s'est établie dans ce désert de pierre, si ce n'est celle des insectes, dont je fais partie – scarabée noir et desséché, ailes non fonctionnelles, ne pond pas d'œufs, cligne des yeux au soleil : une énigme pour les entomologistes. Aux temps jadis, les ancêtres de Hendrik arpentaient le désert avec leurs troupeaux et leurs biens, liant à marches forcées A à B, ou X à Y, cherchant des points d'eau, abandonnant les traînards. Un jour, des clôtures s'élevèrent – bien entendu, tout cela n'est que pure spéculation –, des hommes à cheval survinrent, et, le visage dissimulé, formulèrent des incitations à adopter un mode de vie sédentaire, qui étaient peut-être des ordres, ou même des menaces, on ne sait. C'est ainsi que le nomade devint gardien de troupeaux, et ses enfants à sa suite ; les femmes prirent du linge à laver. Cette histoire coloniale est fascinante ; je me demande si une histoire spéculative peut exister, de même qu'une philosophie spéculative, une théologie spéculative, et même, semble-t-il, une entomologie spéculative, toutes de mon cru, sans parler de la géographie du désert de pierre et des principes de l'élevage. Et la science économique ? Comment assurerai-je les bases économiques de

mon existence, avec ses migraines, ses siestes, son ennui, ses langueurs spéculatives, si les moutons n'ont rien à manger (après tout, on n'élève pas des insectes, ici) ? Et que leur ai-je apporté, à part des cailloux et des broussailles ? Sans doute les moutons qui me nourrissent se nourrissent-ils de broussailles, d'herbe sèche et pâle, de buissons gris, épineux ; cette végétation qui me paraît si triste regorge, à leurs yeux, de vertus et de succulence. Voilà un autre grand moment de l'histoire coloniale : le premier mérinos hissé du pont d'un navire, au bout d'un palan, ligoté dans un harnais de toile, bêlant de frayeur ; il ne sait pas qu'il a atteint la terre promise où, de génération en génération, il va se repaître de broussailles et fournir une base économique à notre présence dans cette maison solitaire, où nous nous battons les flancs en attendant que la laine pousse, rassemblant autour de nous les restes des tribus perdues des Hottentots, devenus par nos soins bûcherons, porteurs d'eau, bergers, valets à perpétuité, pendant que, dévorés par l'ennui, nous arrachons les ailes des mouches.

41. Hendrik n'est pas né ici. Il est venu de nulle part, enfant d'un père et d'une mère qui me sont inconnus, lâché dans le vaste monde, par ces temps difficiles, avec ou sans bénédiction, pour gagner son pain. Il est arrivé un jour, l'après-midi, et a demandé du travail. Pourquoi ici ? Je n'en ai pas la moindre idée. Notre chemin ne relie aucun A à aucun B, si du moins ce n'est pas une absurdité topologique ; j'espère que j'emploie ce mot correctement. Je n'ai jamais eu de précepteur. Loin d'être une de ces donzelles aux longues cuisses à qui les précepteurs errants se font un plaisir de montrer leurs leçons, je me bute, et l'angoisse me rend suante et stupide. Un après-midi, Hendrik est arrivé. C'était un garçon de seize ans – j'imagine – couvert de poussière, bien sûr, un bâton à la main et un baluchon sur l'épaule. Il s'est arrêté au pied des marches, il a levé les yeux vers mon père, assis là, à fumer et à regarder dans le lointain. Nous avons cette habitude, ici ; nos tendances spéculatives proviennent sans doute de ce comportement – quand nous ne regardons pas dans le lointain, nous regardons le feu. Hendrik se découvrit,

geste caractéristique. Le garçon de seize ans tenait son chapeau devant sa poitrine. Ici, les hommes, jeunes ou vieux, portent tous des chapeaux.

« *Baas*, dit Hendrik, bonjour, *baas*. Je cherche du travail. »

Mon père se racla la gorge. Je transcris ses paroles sans savoir si Hendrik entendit ce que j'entendais, au-delà des paroles : même si je n'en fus pas aussitôt consciente, je perçois aujourd'hui dans mon souvenir comme une brume de morosité ou de dédain, voilant les mots.

« Quel genre de travail cherches-tu ?

— N'importe quoi – du travail, *baas*.

— D'où viens-tu ?

— D'Armoede, mon *baas*. Là, je viens de chez le *baas* Kobus. Le *baas* Kobus a dit qu'ici le *baas* donnait du travail.

— Tu travaillais pour le *baas* Kobus ?

— Non, je ne travaillais pas pour le *baas* Kobus. Je cherchais du travail là-bas. Et puis le *baas* Kobus a dit que le *baas* ici a du travail. Alors je suis venu.

— Qu'est-ce que tu sais faire ? Tu peux t'occuper des moutons ?

— Oui, j'ai l'habitude des moutons, *baas*.

— Quel âge as-tu ? Tu sais compter ?

— Je suis fort. Je travaillerai dur. Le *baas* verra.

— Tu es tout seul ?

— Oui, *baas*. Pour l'instant, je suis tout seul.

— Tu connais les gens qui travaillent sur mes terres ?

— Non, *baas*, je ne connais personne par ici.

— Écoute bien, maintenant. Comment t'appelles-tu ?

— Hendrik, mon *baas*.

— Écoute bien, Hendrik. Va à la cuisine, demande à Anna du pain et du café. Dis-lui qu'elle doit te trouver un endroit où

dormir. Demain matin, tôt, tu viendras ici et je te dirai ce que tu dois faire. Va, maintenant.

— Oui, mon *baas*, merci, mon *baas*. »

42. Comme ce dialogue se déroule harmonieusement ! Je voudrais qu'il en soit ainsi dans ma vie. Questions et réponses, paroles et échos, au lieu de ce tourment perpétuel : et après ? et après ? Le langage des hommes est si lisse, si serein, si pratique, toujours orienté vers des objectifs partagés. J'aurais dû être un homme. Je ne me serais pas aigrie. J'aurais passé mes journées au soleil, à faire ce que font les hommes – creuser des trous, poser des clôtures, compter des moutons. Que m'apporte la cuisine ? Le bavardage des servantes, les commérages, les maladies, les bébés, la fumée, les odeurs de nourriture, les pantoufles fourrées en peau de chat – quelle vie puis-je bâtir sur de telles fondations ? Des décennies de mouton, de potiron et de pommes de terre n'ont pu me donner les bajoues, le buste, les hanches d'une vraie nourrice de campagne ; tout au plus mes fesses malingres se sont-elles un peu affaissées sur mes cuisses. Hélas, le pouvoir de ma volonté, que je me plais à décrire comme de l'acier gainé de crêpe, n'a pourtant pas suffi à me préserver de ces molécules graisseuses ; elles ont beau périr par millions dans la lutte contre les animalcules qui peuplent mes veines, elles se frayent peu à peu un chemin, cohorte de bouches aveugles ; je les imagine ainsi, tandis qu'année après année, assise à la même table que mon père silencieux, j'écoute les dents minuscules qui me grignotent. Il n'y a pas à espérer de miracle de la part d'un corps. Même moi, je mourrai. Voilà qui incite à la réflexion.

43. Le miroir. Hérité de ma mère disparue depuis si longtemps, que représente sans doute un portrait accroché au mur de la salle à manger, au-dessus de nos têtes silencieuses – la mienne et celle de mon père –, mais pour quelle raison, quand j'évoque ce mur, ne puis-je distinguer sous la cimaise qu'une ombre grise, une traînée grise et floue – phénomène peut-être difficilement imaginable, que mon regard suit le long

du mur ? Hérité de ma mère disparue depuis longtemps, que je retrouverai un jour, le miroir orne la porte de l'armoire qui fait face à mon lit. Je n'ai pas de plaisir à contempler longuement le reflet de mon corps ; pourtant, une fois vêtue de ma chemise de nuit blanche – blanc la nuit, noir le jour, voilà mes couleurs –, de mes chaussons hivernaux et du bonnet de nuit qui me protège des courants d'air, je laisse parfois brûler la lampe, et assise dans mon lit, appuyée sur un coude, je souris à l'image qui me fait face, assise dans un lit, appuyée sur un coude ; parfois même, je lui parle. Je remarque alors (quel dispositif commode que le miroir, pour révéler ce qui était caché, si l'on peut appliquer le terme de dispositif à un objet aussi simple et dépourvu de tout mécanisme !) – je remarque donc qu'une toison épaisse croît entre mes sourcils ; mon museau de rongeur – pourquoi mâcher mes mots ? ce visage ne m'a donné aucune raison de l'aimer – serait peut-être amélioré, sur le plan esthétique, si j'éliminais à l'aide d'une pince quelques-uns de ces poils, ou si je les arrachais tous, comme une botte de carottes, avec des tenailles, ce qui, en élargissant la distance entre mes yeux, créerait une illusion de grâce et même de bonne humeur. Mon apparence ne serait-elle pas encore adoucie si je libérais mes cheveux du filet et des épingle qui les emprisonnent dans la journée, relayés la nuit par mon bonnet ? Je pourrais les laver, et les laisser tomber sur ma nuque, puis un jour, peut-être, jusqu'aux épaules ; si la chevelure des cadavres pousse, pourquoi pas la mienne ? Ne serais-je pas moins laide si je m'occupais de mes dents trop nombreuses, si j'en sacrifiais quelques-unes pour que les autres aient la place de croître – à supposer qu'à mon âge, mon organisme puisse encore se développer ? J'envisage avec le plus grand calme une séance d'arrachage de dents ; j'ai peur de bien des choses, mais apparemment pas de la souffrance physique. Je n'aurais (me dis-je) qu'à m'asseoir devant le miroir, serrer sur une dent condamnée les mâchoires d'une paire de tenailles, tirailler jusqu'à ce qu'elle vienne, et passer à la suivante. Après les sourcils et les dents, je m'attaquerais à mon teint. Tous les matins, je courrais jusqu'au verger, et, debout sous les abricotiers, les pêchers, les figuiers, je me gaverais de fruits jusqu'à ce que mes intestins cèdent. Je prendrais de l'exercice : le matin, une promenade le long du lit

de la rivière, le soir, un tour dans la colline. Si c'est à une cause physique que je dois ma peau terne et pâle, ma chair lourde et émaciée – étranges combinaisons de termes, mais j'en viens parfois à me demander si le sang coule dans mes veines ou s'il stagne comme un marécage, si je n'ai pas vingt et une peaux au lieu des sept couches que décrivent les manuels – si la cause est physique, le remède doit l'être aussi ; sinon, à quelle croyance peut-on encore se vouer ?

44. Mais quelle joie ce serait, d'être d'une laideur ordinaire, d'être une héritière laide, placide, à la tête vide, habitée seulement par le désir de se caser, prête à se soumettre corps et âme au premier homme qui voudrait bien d'elle, fût-il un colporteur, ou un professeur de latin itinérant, à lui donner six filles, à supporter avec une résignation toute chrétienne ses coups et ses insultes, à mener une vie obscure et digne – au lieu de me regarder dans la glace, appuyée sur un coude, tandis qu'autour de moi, si mes os ne me trompent pas, s'assombrissent les nuées de la fatalité. Moi qui me force sans pitié à quitter mon lit chaud dès cinq heures du matin, pour allumer le fourneau, les pieds bleus de froid, les doigts collés au métal glacial, que ne puis-je bondir, courir au clair de lune jusqu'à la caisse à outils, puis au verger, et me soumettre dès maintenant, avant qu'il soit trop tard, à ce vaste programme d'épilation, d'extraction dentaire et de consommation de fruits ? Y a-t-il en moi un être fasciné par tout ce qui est obscur, hideux, marqué par le destin, au point de préférer quitter son nid et se terrer dans un recoin envahi de crottes de rats et d'os de poulets, plutôt que de se soumettre au respect des convenances ? Et d'où me viendrait cette fascination ? De la monotonie ambiante ? De tant d'années passées au cœur de la nature, éloignée de sept lieues du voisin le plus proche, à jouer avec des cailloux, des bouts de bois, des insectes ? Je ne le pense pas – mais suis-je bien placée pour le dire ? De ma mère, cet ovale flou qui se dessine vaguement derrière la tête de mon père ? Peut-être. Peut-être leur couple est-il responsable, ensemble et séparément, et mes quatre grands-parents avant eux – je les ai oubliés, mais en cas de besoin, je pourrais certainement m'en souvenir – et mes huit arrières-

grands-parents, et mes seize arrière-arrière-grands-parents (à moins que quelqueinceste ne soit intervenu en cours de route), et les trente-deux qui les ont précédés, et ainsi de suite, ce qui nous fait remonter à Adam et Ève, puis, en dernière instance, à la main de Dieu, par un processus dont le sens mathématique m'a toujours échappé ? Péché originel, dégénérescence de la lignée : voilà deux hypothèses hardies qui expliqueraient de façon séduisante la laideur de mon visage, la noirceur de mes désirs, et du même coup mon peu d'ardeur à entreprendre sur-le-champ le traitement qui m'améliorerait. Mais les explications ne m'intéressent pas. En ce qui me concerne, je suis au-delà du pourquoi et du comment. Le destin seul retient mon attention, ou, à défaut de destin, ce que l'avenir me réserve. La femme que je vois dans la glace et qui me regarde, coiffée d'un bonnet de nuit, cette femme qui est moi, dans un sens, dépérira ici, au cœur de ce pays, si elle ne trouve pas la portion d'événements indispensable à sa survie. Je n'ai pas envie de faire partie de cette catégorie de gens qui ne voient personne lorsqu'ils regardent une glace, qui ne projettent pas d'ombre lorsqu'ils marchent au soleil. Cela dépend de moi.

45. Hendrik. Hendrik est payé en nature et en espèces. Autrefois, il recevait deux shillings à la fin du mois ; il en touche six maintenant. Plus deux moutons de boucherie, et des rations hebdomadaires de farine, de maïs, de sucre et de café. Il a son lopin de terre. Il porte les vêtements usagés de mon père, encore en bon état. Il se fabrique des souliers, avec des peaux qu'il tanne lui-même. Ses dimanches sont libres. S'il tombe malade, on le soigne. Quand il sera trop vieux pour travailler, un homme plus jeune le remplacera ; quant à lui, installé sur un banc, au soleil, il regardera jouer ses petits-enfants. Au cimetière, l'emplacement de sa tombe est désigné. Ses filles lui fermeront les yeux. Il existe d'autres façons de disposer de sa vie, mais je n'en connais pas de plus paisible.

46. Hendrik désire fonder une lignée, une humble lignée parallèle à celle de mon père et de mon grand-père, pour ne pas remonter plus loin. Il aimera que sa maison s'emplisse de

fils et de filles. C'est pourquoi il s'est marié. Le deuxième fils, se dit-il, sera un enfant soumis ; il s'initiera aux travaux de la ferme, en fidèle soutien de son père, se trouvera une bonne épouse et perpétuera la lignée. Les filles, se dit-il, travailleront dans les cuisines de la ferme. Le samedi soir, des garçons des environs viendront leur faire la cour, franchissant des kilomètres de *veld* à bicyclette, la guitare en bandoulière, et elles porteront des enfants hors des liens du mariage. Le fils aîné refusera de se soumettre ; il quittera la maison, trouvera du travail aux chemins de fer, et mourra seul, poignardé dans une rixe, brisant le cœur de sa mère. Les autres fils, plus obscurs, disparaîtront peut-être sans laisser de trace – après être, eux aussi, partis chercher du travail ailleurs, à moins qu'ils ne meurent dès leur petite enfance, ainsi qu'un certain nombre de filles, ce qui éviterait une ramification excessive de la lignée. Telles sont les ambitions de Hendrik.

47. Hendrik n'est plus un jeune homme ; il ne veut pas mourir sans progéniture. Parfois, à la tombée de la nuit, la peur le prend. L'homme n'est pas fait pour vivre seul. Pour toutes ces raisons, Hendrik s'est trouvé une femme.

48. Je ne sais rien sur Hendrik. Tout au long des années que nous avons passées ensemble à la ferme, il s'est tenu à sa place et j'ai gardé mes distances ; nous avons ainsi maintenu entre nous un tel espace que nous ne pouvions poser l'un sur l'autre qu'un regard affable, indifférent, lointain. Voilà qui, à mes yeux, explique assez que je le méconnaisse. Hendrik : un homme qui travaille à la ferme. Un homme à la peau sombre, grand, les épaules droites, les pommettes hautes, les yeux fendus en amande, qui traverse la cour avec une démarche alerte que je ne peux imiter ; ses jambes pivotent à partir de la hanche, au lieu de se plier aux genoux. C'est lui qui tue le mouton pour nous, le vendredi soir, qui suspend la carcasse à un arbre, coupe le bois, trait la vache, me tire son chapeau chaque matin, avec un « jour, mademoiselle », avant de vaquer de nouveau à ses occupations. Hendrik et moi avons chacun

notre place, selon un code très ancien. Nous exécutons avec grâce les figures de notre danse.

49. Je respecte les distances traditionnelles. Je suis une bonne maîtresse, juste, équitable, attentionnée ; je n'ai rien d'une sorcière. Les serviteurs ne se soucient pas de mon apparence, et je leur en suis reconnaissante. Je ne suis donc pas seule à sentir l'inquiétude qu'apporte le vent aigrelet de l'aube. Nous partageons tous le même trouble et nous nous assombrissons de concert. Éveillée, j'écoute de mon lit les cris étouffés de désir, de chagrin, de dégoût, d'angoisse, oui, d'angoisse même, qui rôdent, frémissent, montent dans la maison, qu'on pourrait croire infestée de chauves-souris saisies par l'angoisse, le dégoût, le chagrin, l'absence poignante d'un nid perdu, poussant des pépiements aigus, à faire pleurer les chiens, à déchirer mon oreille interne, celle qui, même au fin fond du sommeil, vibre au moindre signal provenant de mon père. C'est de sa chambre que viennent les cris, plus forts, plus furieux, plus lamentables que jamais depuis que Hendrik est revenu d'Armoede avec sa femme, des volutes de poussière s'élevant mollement derrière la charrette traînée jusqu'à la cabane par des ânes fatigués d'une trop longue course. Arrivé au seuil, Hendrik arrête l'attelage, il pose le fouet sur son support, met pied à terre, aide la petite à descendre, et, lui tournant le dos, commence à dételer. Et, debout sur le *stoep*(1), à six cents mètres de là, mon père voit pour la première fois, à l'aide de ses grosses jumelles, le foulard rouge, les yeux écartés, le menton pointu, les petites dents aiguës, le museau de renarde, les bras minces, le corps svelte d'Anna – l'Anna de Hendrik.

50. Mon regard décrit une vaste courbe et se pose, comme le rond lumineux d'une lampe, sur l'épouse-enfant de Hendrik, au moment où elle descend de la charrette. Puis, gardien de phare attaché à son siège pour faire face à la septième vague, la plus perfide, je vois la petite entrer dans les ténèbres, j'entends le grincement des rouages qui commandent le mouvement du phare, et j'attends que Hendrik, ou mon père,

ou l'autre femme, s'exposent à ma vue, illuminés un instant d'un éclat qui n'est pas le leur, qui émane de moi, qui est peut-être du feu et non de la lumière. Je me dis qu'il me suffirait de détacher les courroies et de tirer sur le levier qui est à ma portée, pour que les rouages cessent de grincer et que la lumière tombe d'aplomb sur la fillette, ses bras graciles, son corps svelte ; mais je suis lâche – pour ne mentionner que ma lâcheté – et le rayon lumineux passe son chemin. Me voilà devant le désert de pierre, les chèvres, le reflet de mon visage ; ces objets me permettent enfin d'exhaler avec bonheur le souffle âcre et aride que j'avais peine à retenir, et qui est en somme, je ne peux le nier, mon propre esprit, l'expression de mon être, tout autant que la lumière que je projette. Sans doute m'est-il douloureux de renoncer aux priviléges de la conscience pour accéder à la forme d'existence pratiquée par les chèvres ou par les pierres ; mais cette douleur n'est pas intolérable. De mon siège, je place les chèvres et les pierres, la ferme tout entière, et même ses environs, dans la mesure où je les connais, en suspension dans ce milieu froid et aliénant que je sécrète et, un par un, je les remplace par des contremarques verbales. Un voile de poussière ocre s'élève et retombe dans l'air chaud. Le paysage se reconstitue, se met en place. Hendrik aide sa jeune épouse à descendre de la charrette à âne. Ne soupçonnant pas les jumelles qui, braquées sur elle, rapprochent et précisent son image, elle s'avance vers la cabane, tenant encore les restes probables d'un bouquet flétris, la démarche timide, les orteils en dedans, chair douce contre chair douce sous le calicot raide de la jupe, et les mots manquent de nouveau. Les mots ne sont qu'une monnaie. Les mots aliènent. Le langage ne peut pas transmettre le désir. On est saisi par le désir ; il ne peut être objet d'échange. Le langage ne rend compte de l'être désiré qu'en l'aliénant. L'épousée de Hendrik, aux yeux de biche rusée et aux hanches étroites, échappe à l'emprise des mots, tant que le désir refuse de se muer en curiosité de voyeur. La frénésie du désir, dans le domaine des mots, engendre la manie énumérative. Je me débats avec les proverbes de l'enfer.

51. À l'heure qui précède l'aube, Hendrik s'éveille, alerté par des bruits trop subtils pour mon oreille, le vent tourne, et des chants d'oiseaux annoncent la fin du sommeil. Dans le noir, il met son pantalon, ses chaussures, sa veste. Il ranime le feu et prépare du café. Derrière son dos, l'étrangère tire le *kaross* sur ses oreilles ; allongée bien au chaud, elle le regarde. Ses yeux brillent d'une lueur orange. La fenêtre de la cabane est fermée, et l'air est riche d'odeurs humaines. Ils ont passé la nuit ensemble, nus, tantôt endormis, tantôt éveillés, émettant des odeurs complexes : la première, je la connais par cœur, c'est celle des gens de couleur, une aigreur mêlée d'un goût de fumée – j'ai dû avoir une nourrice de couleur, bien que je ne m'en souvienne pas ; (je flaire de nouveau ; j'ai plus de mal à identifier la suite) – il y a certainement l'odeur métallique du sang ; aigu, fusant à travers le sang, le sillage âcre de la fille excitée ; enfin, inondant l'air d'un flot de douceur laiteuse, la réponse de Hendrik. Il ne faut pas se demander comment une vieille fille solitaire connaît toutes ces choses ; ce n'est pas pour rien que je passe des soirées entières penchée sur le dictionnaire. Les mots ne sont que des mots. Je ne prétends pas avoir saisi ce qui s'est passé cette nuit-là. Je ne suis qu'un facteur, j'agis au niveau des signes. Non ; il faut se demander comment le cœur de mon père, qui connaît toutes ces choses bien mieux que moi, n'éclate pas comme une bombe surchauffée, tandis qu'il crève de jalousie dans son réduit. Je ramasse, je flaire, je décris, je laisse choir, je passe d'un article à l'autre, dénombrant systématiquement l'univers en y épingleant mes mots ; mais lui, de quelles armes dispose-t-il pour tenir en respect les dragons du désir ? Je ne suis pas prophétesse, mais une rafale froide m'annonce l'imminence du désastre. J'entends des bruits de pas sinistres dans les couloirs vides de notre maison. Je courbe la tête et j'attends. Après des décennies de torpeur, il va nous arriver quelque chose.

52. Accroupi devant le feu, Hendrik verse l'eau bouillante sur le café moulu. Tant que l'idylle durera, il se fera son café. Un jour, la fillette deviendra une épouse, la fée devra apprendre à se lever la première ; sans doute subira-t-elle les cris et les coups. Ignorant son avenir, elle regarde Hendrik

avec intensité, et frotte l'une contre l'autre les plantes tièdes de ses pieds.

53. Hendrik sort dans la nuit finissante. Les oiseaux commencent à bouger, dans les arbres qui bordent la rivière. Les étoiles sont claires comme de la glace. Le gravier craque sous ses chaussures. J'entends le seau frapper le sol de pierre de l'entrepôt, puis le pas rapide de Hendrik, qui s'éloigne vers l'étable. Mon père rejette ses couvertures, saute du lit ; il est debout sur le sol froid, en chaussettes. Quant à moi, dans ma chambre, je m'habille déjà ; il va bientôt rentrer d'un pas lourd dans la cuisine, le visage sévère, et son café devra être prêt. La vie à la ferme.

54. Hendrik et mon père n'ont pas reparlé du mariage, depuis le jour où Hendrik est venu demander la permission de faire venir une femme à la ferme. Mon père a répondu alors : « Fais comme tu veux. » Les noces ont eu lieu à Armoede ; la nuit de noces, sur la route, ou ici, je ne sais pas ; le lendemain, Hendrik était déjà au travail. Mon père a augmenté ses rations, mais n'a pas offert de cadeau. La première fois que j'ai vu Hendrik après l'annonce de son mariage, je lui ai dit « Félicitations, Hendrik » ; il a touché son chapeau en souriant et m'a dit « Merci, mademoiselle ».

55. Assis côte à côte sur le *stoep* aux derniers rayons du soleil couchant, guettant le passage des étoiles filantes, nous entendons parfois la guitare de Hendrik, dont les accords hésitants et doux franchissent la rivière. Une nuit – l'air était particulièrement calme – il a joué d'un bout à l'autre *Daar boo op die berg*, et nous n'en avons pas perdu une note. Mais le plus souvent, le vent éparpille les sons trop ténus, et nous pourrions aussi bien être sur des planètes différentes : nous sur la nôtre, eux sur la leur.

56. Je ne vois pas souvent la femme de Hendrik. Quand il n'est pas là, elle reste dans la cabane, s'en écartant seulement pour aller chercher de l'eau au réservoir, ou du bois de chauffage près de la rivière ; mon œil est infailliblement attiré par son foulard rouge qui apparaît parfois entre les arbres. Elle se familiarise avec sa vie nouvelle, avec les corvées de cuisine et de lessive, et les devoirs conjugaux ; elle découvre à la fois son propre corps, les quatre murs qui l'entourent, ce qu'on voit de la porte de devant, la grande ferme chaulée de blanc qui constitue le centre de ce paysage, et les deux personnages – un homme pesant et une femme maigre et alerte – qui s'installent le soir sur le *stoep*, et regardent dans le vide.

57. Le dimanche, Hendrik et sa femme rendent visite à Jakob et Anna. Ils mettent leurs plus beaux vêtements, attellent les ânes, et descendent dignement le kilomètre de piste qui conduit à l'ancienne école. Je demande à Anna ce qu'elle pense de la petite. Elle est, me dit-elle, « gentille », mais ce n'est qu'une enfant. Si c'est une enfant, que suis-je ? Je découvre qu'Anna aimerait la prendre sous son aile.

58. Le chapeau à la main, Hendrik, debout devant la porte de la cuisine, attend que je lève les yeux. Nos regards se croisent au-dessus de la jatte et des coquilles d'œufs.

« Bonjour, mademoiselle.

— Bonjour, Hendrik. Comment ça va ?

— Nous allons bien, mademoiselle. Je suis venu demander : est-ce que mademoiselle aurait du travail pour ma femme, mademoiselle ?

— Oui, peut-être, Hendrik. Mais où est ta femme ?

— Elle est là, mademoiselle. » Il tourne légèrement la tête, puis son regard retrouve le mien.

« Dis-lui d'entrer ! »

Il se tourne et dit : « Hé ! » Il sourit, les lèvres serrées. Un éclair rouge, et la fille est près de lui. Il s'écarte : la voilà

encadrée dans l'embrasure, les mains jointes, les yeux baissés.

« Tu t'appelles aussi Anna. Nous voilà avec deux Anna. »

Elle hoche la tête, détournant toujours le visage.

« Parle à la maîtresse », chuchote Hendrik. Sa voix est dure, mais nous savons tous que cela ne veut rien dire : ce sont les jeux auxquels nous jouons entre nous.

« Anna, mademoiselle », murmure Anna. Elle s'éclaircit doucement la gorge.

« Alors il faudra t'appeler Klein-Anna – on ne peut pas avoir deux Anna dans la même cuisine, n'est-ce pas ? »

Elle est belle. Comme chez les enfants, la tête et les yeux tiennent une grande place. Les contours des lèvres et des pommettes sont aussi nets que s'ils étaient soulignés au crayon. Cette année, l'année prochaine, peut-être encore l'année d'après, tu seras belle, jusqu'à ce que vienne le deuxième enfant, jusqu'à ce que les grossesses, les maladies, la saleté, la monotonie t'épuisent, jusqu'à ce que Hendrik se sente floué et amer, que les disputes commencent, que ta peau se ride, que ton regard se ternisse. Tu as le temps de devenir comme moi ; ne t'inquiète pas.

« Regarde-moi, Anna, ne sois pas timide. Tu aimerais travailler ici ? »

Elle hoche la tête lentement, se frottant un pied avec le gros orteil de l'autre pied. Je regarde ses orteils, ses mollets nerveux.

« Allons, petite, parle ! Je ne vais pas te manger !

— Hé ! chuchote Hendrik, de la porte.

— Oui, mademoiselle. »

J'avance vers elle en m'essuyant les mains à mon tablier. Elle ne bronche pas, mais jette un coup d'œil inquiet à Hendrik. Je glisse mon index sous son menton et je lève son visage vers le mien.

« Allons, Anna, il n'y a pas de quoi avoir peur. Sais-tu qui je suis ? »

Elle me regarde dans les yeux. Ses lèvres tremblent. Ses yeux ne sont pas noirs ; ils sont d'un brun très foncé, encore plus sombres que ceux de Hendrik.

« Alors, qui suis-je ?

— Mademoiselle est la maîtresse.

— Bon, ça ira, Anna ! »

Apparemment, ma vieille Anna traîne dans le couloir depuis un moment, tendant l'oreille.

« Anna, voici notre Klein-Anna. Toi qui es bien en chair, tu veux bien qu'on t'appelle Ou-Anna, et elle pourra être Klein-Anna ? Qu'en dis-tu ?

— C'est parfait, mademoiselle.

— Écoute-moi, maintenant : donne-lui un bol de thé. Après, elle pourra se mettre au travail. Montre-lui où on garde ce qu'il faut pour le ménage. Je veux qu'elle commence par laver par terre, dans la cuisine. Et toi, Klein-Anna, tu penseras à apporter ton bol et ton assiette, demain. Tu te rappelleras ?

— Oui, mademoiselle.

— Hendrik, va-t'en maintenant : le *baas* sera fâché s'il te voit traîner par ici.

— Oui, mademoiselle, merci, mademoiselle. »

Tout se passe dans notre langage, fait de nuances, de variations souples dans l'ordre des mots, de particules choisies, impénétrable pour un étranger, riche pour nous qui sommes nés de lui, alternant les instants de solidarité et ceux où la distance l'emporte.

59. Il a plu ce matin. Depuis des jours, des trains de nuages menaçants se déplaçaient d'un horizon à l'autre, des coups de tonnerre lointains résonnaient sous la coupole céleste ; l'air était sombre et suffocant. Au milieu de la matinée, les oiseaux ont commencé à voler en cercles, à lancer des appels assourdis, à rejoindre leurs nids. Il n'y avait plus un souffle d'air. D'énormes gouttes d'eau tiède tombèrent tout droit du

ciel, d'abord espacées, puis de plus en plus drues ; l'orage lacéré d'éclairs, grondant de résonances infinies, passait par chez nous sur la route du Nord. Il a plu pendant une heure. Puis ce fut fini ; les oiseaux chantèrent, une vapeur s'éleva du sol, les derniers filets d'eau fraîche disparurent, absorbés par la terre.

60. Aujourd'hui, j'ai raccommodé six paires de chaussettes pour mon père. Suivant une convention qui m'est antérieure, Anna ne doit pas s'occuper du raccommodage.

61. Aujourd'hui, le gigot de mouton était excellent : tendre, juteux, cuit à point. Il y a une place pour chaque chose. La vie dans le désert est possible.

62. Mon père a dépassé le réservoir, franchi la côte ; sa tête et ses épaules se détachent sur les panaches et les tourbillons orange, roses, mauves, lavande, carmin d'un coucher de soleil spectaculaire. Peu importe ce qu'il a fait aujourd'hui (il n'en parle jamais, et je ne lui demande rien), son retour est auréolé de fierté et de gloire : une belle silhouette masculine.

63. Malgré le pouvoir de séduction de la paresse, mon père n'a jamais cessé d'être un gentleman. Quand il part à cheval, il porte ses bottes cavalières, que je suis chargée de lui retirer, tandis qu'Anna est chargée de les cirer. Tous les quinze jours, pour sa tournée d'inspection, il porte un veston et une cravate. Il garde dans une boîte spéciale trois boutons de col. Avant chaque repas, il se lave les mains au savon. Il pratique une véritable cérémonie du brandy, buvant seul, dans un de ses quatre verres à brandy, assis dans un fauteuil, à la lumière de la lampe. Tous les mois, raide comme une barre à mine, installé sur un tabouret devant la porte de la cuisine, sous les yeux des poulets qui gloussent, il se soumet à la discipline de mes ciseaux de coiffeur. Je raccourcis ses cheveux gris fer en les lissant du plat de la main. Il se lève, secoue les serviettes,

me remercie et s'éloigne à grands pas. Qui croirait qu'il peut tirer de cette succession de rites la matière de tant de jours, de tant de semaines, de tant de mois, et, semble-t-il, de tant d'années, répétant chaque soir son arrivée à cheval sur fond d'incendie céleste ; comme s'il avait passé la journée à attendre ce moment, le cheval attaché à l'ombre d'un épineux sur l'autre versant du coteau, et lui, accoté à la selle, taillant des pinces à linge dans des bouts de bois, fumant, sifflant entre ses dents, somnolant, le chapeau sur les yeux, sa montre de gousset au creux de la main. Une pensée certainement irrévérencieuse me vient : sa vie cachée se limite-t-elle à cela ?

64. Tous les six jours, nos cycles coïncident – son cycle de deux jours, le mien, de trois –, et lorsque nous vidons nos boyaux derrière les figuiers, dans le seau hygiénique, nous partageons l'intimité malodorante de nos excréments frais, que je baigne dans sa puanteur ou lui dans la mienne. Ayant repoussé le couvercle de bois, je chevauche ses laissées infernales, fauves, de l'espèce que les mouches préfèrent, mêlées, j'en suis sûre, de fragments de viande non digérée, à peine mâchée avant d'être engloutie. Mes selles, en revanche (je l'imagine, le pantalon aux genoux, fronçant le nez de toutes ses forces, pendant que les mouches bourdonnent furieusement dans le trou noir), sont foncées, bilieuses, olivâtres, comprimées par un séjour trop long, vieilles, fatiguées. Nous poussons et nous forçons, nous nous essuyons, chacun à notre façon, avec des carrés de papier achetés au magasin – indice de notre rang social –, arrangeons nos vêtements et revenons à l'air libre. Il incombe désormais à Hendrik d'inspecter le seau, et, s'il se révèle avoir servi, de le vider dans un trou creusé loin de la maison, de le laver et de le remettre à sa place. L'endroit où il est vidé, je l'ignore ; mais je sais qu'il existe, dans le domaine, une fosse où, lovés au creux de leurs spires, le serpent rouge du père et le noir reptile de la fille s'enlacent, s'endorment et se dissolvent.

65. Mais les rythmes changent. Depuis peu, mon père revient en cours de matinée. Cela ne lui était jamais arrivé. Il

s'aventure dans la cuisine et se fait lui-même du thé. Il me chasse d'un geste des épaules. J'attends que le thé infuse, debout, les mains dans les poches, tournant le dos aux deux Anna, si elles sont là, et regardant par la fenêtre. Les servantes, mal à l'aise, courbent la tête et s'effacent. Si elles ne sont pas là, il erre dans toute la maison, sa tasse à la main, jusqu'à ce qu'il trouve Klein-Anna, occupée à balayer ou à cirer. Il la regarde en silence, la dominant de toute sa stature. Je tiens ma langue. Quand il repart, nous respirons – nous, les femmes.

66. Dans ce pays nu, il est difficile de garder un secret. Nous vivons à découvert, exposés aux regards mutuels de nos yeux de faucon, mais nous supportons mal cette nudité. Nos rancœurs, enfouies au profond de nous-mêmes, nous remontent parfois à la gorge, et nous partons marcher longuement, enfonçant nos ongles dans la paume de nos mains. Ce n'est qu'en ensevelissant nos secrets dans nos cœurs que nous pouvons les garder. Si nous serrons les lèvres, c'est à cause de tout ce qui en nous risque d'exploser. Nous cherchons des objets à notre colère ; quand nous les avons trouvés, nos rages ne connaissent plus de limites. Les serviteurs craignent les fureurs de mon père, dont l'ampleur dépasse toujours le prétexte. Exaspérés, ils battent les ânes, jettent des cailloux aux moutons. Comme il est heureux que les bêtes ignorent la colère, que leur capacité de souffrance soit infinie ! Telle est la mentalité des maîtres.

67. Hendrik est parti Dieu sait où, chargé de quelque tâche pénible, à l'heure chaude de l'après-midi. Mon père rend visite à la femme de son serviteur. Il va à cheval jusqu'à la cabane et, sans mettre pied à terre, attend que la petite sorte. Le soleil la force à cligner des yeux. Il lui parle. Elle est timide. Elle se cache la figure, il cherche à l'amadouer. Je ne peux pas voir s'il sourit, mais c'est possible. Il se penche et lui donne un sac en papier plein de bonbons – des « cœurs et carreaux », avec des devises. Elle reste là, debout, le sac dans les mains, pendant qu'il s'éloigne au trot de son cheval.

68. Ou bien : Dans la chaleur de l'après-midi, Klein-Anna rentre chez elle. Mon père vient à sa rencontre. Elle s'arrête ; se penchant par-dessus l'encolure du cheval, il lui parle. Timide, elle se cache la figure. Il cherche à l'amadouer, il va jusqu'à lui sourire. Il prend dans sa poche un sac en papier, qu'il lui donne. Il est plein de bonbons, de ceux qu'on appelle « coeurs et carreaux ». Elle replie soigneusement le sac et s'éloigne.

69. Il se penche par-dessus l'encolure du cheval, en parlant à la petite ; il cherche à l'amadouer. Elle se cache la figure. Il fouille dans sa poche, et j'aperçois l'éclat d'une pièce d'argent, qui reste un instant posée dans la paume ouverte de la fillette – c'est un shilling, peut-être même un florin. Ils regardent tous deux la pièce. Puis la main se referme. Il repart à cheval, et elle à pied.

70. Il grignote ; il repousse son assiette encore pleine. Pour boire son verre de brandy, il ne s'assied pas dans son fauteuil ; il arpente la cour de long en large, au clair de lune. Quand il me parle, sa voix se charge de défi et de honte. Je n'ai pas besoin de me tapir derrière les volets pour connaître ses pensées coupables.

71. Où pourra-t-elle donc dépenser cet argent ? Comment va-t-elle le cacher à son mari ? Où dissimulera-t-elle les bonbons ? Va-t-elle arriver à les manger tous en un jour ? Est-elle enfant à ce point ? Si elle cache un secret à son mari, elle en cachera bientôt deux. Quel cadeau astucieux !

72. Il s'imagine que ma présence est le seul obstacle à sa bonne fortune. Il aimera qu'une migraine me force à garder la chambre, mais n'ose me le dire. Je suis prête à le croire sincère, quand il se formule en secret son envie de voir disparaître sa fille, Hendrik, tous les gêneurs. Mais combien de temps croit-il que durera leur idylle, s'ils étaient seuls à la

ferme – un homme vieillissant et une servante, une gamine stupide ? Le vide de cette liberté le rendrait fou. Que feraient-ils ensemble, jour après jour ? En vérité, il a besoin de nos différentes oppositions, pour aiguiser son désir en maintenant la petite hors de sa portée, mais il a aussi besoin d'une opposition qui soit impuissante face à son désir. Il ne cherche pas vraiment la solitude ; il lui faut la complicité involontaire d'un public. Et je refuse de croire qu'il ignore le rôle qu'il joue dans mes rêves, ses fonctions, les actes qu'il y commet. Le long couloir qui relie les deux ailes de la maison – sa chambre dans une aile, la mienne dans une autre – fourmille de spectres nocturnes, parmi lesquels nous errons. Ce ne sont ni mes créatures ni les siennes ; nous les avons créées ensemble. C'est à travers eux que nous nous possédons. À un certain niveau, nous le savons tous les deux, Klein-Anna est un pion ; le jeu se joue entre nous deux.

73. J'ai cédé à sa volonté. J'ai annoncé mon indisposition. Les volets verts sont fermés. Je passe la journée allongée sur le couvre-lit, mes orteils cornés pointés vers le plafond, un oreiller sur les yeux. J'ai tout ce qu'il me faut à portée de la main : un pot sous le lit, une carafe d'eau couronnée d'un gobelet à mon chevet. La vieille Anna apporte les repas et fait le ménage. Je mange comme un oiseau. Je ne prends rien contre la migraine, sachant que rien ne m'aidera, et vouant de toute façon un culte à la douleur. Ces temps-ci, le plaisir se fait rare ; par contre, il y a surabondance de douleur : il faut bien que j'apprenne à y trouver mon compte. Même l'après-midi, l'air est frais et la lumière verte. La douleur est parfois un bloc massif derrière la paroi de mon front, parfois un disque qui bascule dans mon crâne et bourdonne suivant le mouvement du globe terrestre, parfois une vague qui déferle et vibre sans fin sous mes paupières. Heure après heure, sur mon lit, je me concentre sur les sons qui résonnent dans ma tête. Plongée dans une transe, j'entends les pulsations des artères temporales, les explosions et les éclipses des cellules, les grincements des os, la conversion de la peau en poussière. J'écoute le monde moléculaire qui est en moi avec l'attention que j'apporte au monde préhistorique qui m'entoure. Si je

marche dans le lit de la rivière, j'entends ruisseler des milliers de grains de sable, je sens les exhalaisons ferreuses qui se dégagent des pierres chauffées par le soleil. J'applique mon intelligence aux préoccupations des insectes – les particules alimentaires qui doivent être acheminées au-delà de cimes montagneuses et entreposées dans des greniers souterrains, les œufs qu'il faut disposer en hexagones, les tribus rivales qui doivent être anéanties. Les oiseaux, eux aussi, ont des habitudes régulières. J'envisage par contre avec répugnance les tâtonnements du désir humain. À l'abri d'un oreiller, dans une chambre ombreuse, habitée par une douleur centrale, je me perds dans la contemplation de l'être de mon être. Voilà ce que j'étais destinée à devenir : une poëtesse de l'intérieurité, une exploratrice du cœur des pierres, des émotions des fourmis, de la conscience propre aux parties pensantes du cerveau. C'est apparemment – à l'exception de la mort – la seule carrière à laquelle la vie dans le désert m'ait préparée.

74. Mon père échange des mots interdits avec Klein-Anna. Je n'ai pas besoin de quitter ma chambre pour le savoir. *Nous*, lui dit-il, *nous deux*, et le mot se répercute dans la zone d'air qui les sépare. *Maintenant* : *viens avec moi maintenant*, lui dit-il. Il n'existe pas beaucoup de mots assez vrais, assez solides pour constituer les fondations d'une vie, et voilà qu'il détruit ces mots. Il pense qu'ils peuvent – lui et elle – choisir leurs mots, s'inventer un langage privé, avec un *je*, un *tu*, un *ici*, un *maintenant*, qui ne seraient qu'à eux. Mais il n'existe pas de langage privé. Leur *tu* intime m'appartient aussi. Ils peuvent se dire n'importe quoi, même au plus nocturne de la nuit, ils emploieront toujours les mots de tout le monde, à moins de jacasser comme des singes. Comment ferai-je pour continuer à parler à Hendrik, s'ils corrompent les instruments de ma parole ? Comment leur parler, à eux ?

75. Derrière les volets clos de ma chambre, les jours teintés de gris-vert succèdent aux nuits noires, la vieille Anna apparaît, disparaît, réapparaît, marmonnant et gloussant, dans une ronde de plats et d'assiettes. Je repose, prise dans des

cycles temporels qui échappent au temps du monde extérieur, tandis que mon père et la femme de Hendrik parcouruent en un éclair le chemin qui conduit du désir à la conquête, de la faiblesse désarmée au soulagement de l'abandon. Ils ont dépassé le stade des cadeaux rassurants et des signes de tête timides. Hendrik est envoyé en mission aux marches les plus lointaines du domaine, pour exterminer les tiques des moutons. Mon père attache son cheval devant la maison de son serviteur. Il ferme la porte à clé derrière lui. La gamine essaie d'écartier les mains qui se posent sur elle, mais la sensation d'un événement fatal la paralyse. Il la dévêtit et l'allonge sur la natte de coco de Hendrik. Elle se laisse faire, molle entre ses bras. Il s'allonge ; ils remuent ensemble. J'en sais assez sur cet acte pour être certaine qu'il enfreint des codes, lui aussi.

76. Une voix murmure (car j'entends des voix, dans ma solitude : peut-être suis-je réellement une sorcière) : « Je considère comme perdu à jamais tout pauvre homme assez malheureux pour avoir un cœur honnête, une belle femme, et un voisin puissant. » Pauvre Hendrik : perdu, perdu. Je pleure comme une femme soûle. Puis j'affronte de nouveau la douleur, fronçant les yeux avec violence, et attendant de voir les trois personnages se transformer en traînées lumineuses, pulsations, tourbillons : Hendrik qui joue de l'harmonica sous un arbrisseau lointain, le couple enlacé dans la hutte étouffante. Je me retrouve enfin seule, dérivant dans le sommeil, hors de portée de la douleur. Je change le monde en agissant sur moi-même. Quelles sont les limites de ce pouvoir ? C'est peut-être ce que j'ai entrepris de découvrir.

77. Anna n'est pas venue. J'ai passé la matinée à attendre le bruit discret de ses coups à la porte. Je pense à du thé, à des biscuits, et ma salive afflue. Pas de doute : je ne suis pas un pur esprit.

78. Debout dans la cuisine vide, en pantoufles, je vacille, au sortir de mon hibernation. Le poêle est éteint. Le soleil

brille sur les rangées de casseroles en cuivre.

79. Debout derrière ma chaise, je m'agrippe au dossier, et je parle à mon père.

« Où est Anna ? Elle n'est pas venue aujourd'hui. »

Penché sur son assiette, il enfourne une fourchetée de riz au gras. Il mastique avec appétit.

« Anna ? Comment veux-tu que je le sache ? Ça ne me regarde pas. C'est toi qui t'occupes des bonnes. De quelle Anna parles-tu ?

— Je parle de notre Anna. Notre Anna, pas l'autre. Je veux savoir où elle est. L'école est vide.

— Ils ne sont plus là. Ils sont partis ce matin.

— Partis ? Qui est parti ?

— Elle et le vieux Jakob. Ils ont pris la charrette à âne.

— Pourquoi sont-ils partis brusquement ? Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit ? Où sont-ils partis ?

— Ils sont partis. Ils m'ont demandé la permission ; je leur ai dit oui. Que veux-tu savoir d'autre ?

— Rien. Je ne veux rien savoir de plus. »

80. Ou peut-être : à l'instant où j'entre dans la pièce, une voix tonnante jaillit de ce sombre monument humain.

« Anna et Jakob sont partis. Je leur ai accordé un congé. Il faudra que tu te passes d'Anna pendant quelque temps. »

81. Ou peut-être n'y a-t-il que la cuisine vide, le poêle froid, les rangées de cuivres étincelants, et l'absence – deux absences, trois absences, quatre absences. Mon père engendre l'absence. Où qu'il aille, il laisse l'absence dans son sillage. Sa propre absence, par-dessus tout – une présence si froide, si obscure, qu'elle est en elle-même une absence, une ombre animée qui gèle le cœur. Et l'absence de ma mère. Mon père

est l'absence de ma mère, son négatif, sa mort, aussi dur et sombre qu'elle était douce et claire. Il a assassiné tout ce qui me venait de ma mère, et ne m'a laissé que cette coque desséchée, hirsute, dans laquelle s'entrechoquent les graines stériles des mots. Debout dans la cuisine vide, je le hais.

82. Le passé. À l'intérieur de ma tête, je cherche à tâtons l'embouchure du tunnel qui me fera remonter dans le temps et la mémoire, retrouvant au passage des visions de plus en plus anciennes de moi-même – de plus en plus jeune, de plus en plus fraîche, à travers la jeunesse et l'enfance, jusqu'aux genoux de ma mère et à mes origines –, mais le tunnel n'est pas là. À l'intérieur de mon crâne, je bute sur des parois lisses comme du verre : je ne vois que mon propre reflet, terne, revêche, qui me renvoie mon regard. Comment croire que cette créature a été enfant, comment admettre qu'elle appartient au genre humain ? N'est-elle pas plutôt sortie en rampant de l'abri d'une pierre, revêtue de sa carapace vert bouteille, pour élire domicile derrière les boiseries de cette ferme, après avoir léché la substance visqueuse qui l'enveloppait ?

83. En consacrant une journée à vider les vieilles malles du grenier, je trouverai peut-être les pièces à conviction d'un passé plausible : des éventails ornementaux, des médaillons, des camées, des chaussons de danse, des faveurs, des souvenirs, une robe de baptême, des photographies – mais y avait-il des photographies en ce temps-là ? –, des daguerréotypes, plutôt, représentant un bébé grincheux, les cheveux frisottés, assis sur les genoux d'une femme hésitante et obscure ; derrière elle, la silhouette rigide d'un homme, et – qui sait – près d'elle, un garçonnet tout aussi grincheux, vêtu d'un costume garni de dentelles : un frère, probablement mort au cours d'une grande épidémie de grippe ou de variole, me privant de mon seul protecteur. Enfin, dans la fleur de sa jeune et timide maternité, la femme mourut sans doute en essayant de mettre au monde un troisième enfant. Elle eut la fin qu'elle avait toujours redoutée, n'osant plus refuser à cet homme

impitoyable le plaisir odieux qu'il prenait en elle. Elle agonisa dans les tourments d'une terreur hideuse, sous les yeux d'une sage-femme qui se tordait les mains et ne trouvait que de l'ipéca à prescrire.

84. Il doit y avoir dans tout le pays des enfants adultes qui attendent patiemment que leurs parents relâchent leur emprise sur les clés. Le jour où je joindrai les mains de mon père sur sa poitrine et tirerai le drap sur son visage, le jour où je mettrai la main sur les clés, j'ouvrirai la serrure du bureau-cylindre et je dévoilerai tous les secrets qu'il m'a cachés, les livres de comptes, les billets à ordre, les actes notariés, les testaments, les photographies de la morte portant l'inscription « avec tout mon amour », le paquet de lettres noué d'un ruban rouge. Dans le coin le plus sombre du casier le plus caché, je découvrirai les extases anciennes du cadavre, les poèmes pliés en trois ou en quatre, rangés dans une enveloppe jaune, les sonnets à l'espoir et à la joie, les confessions amoureuses, les dédicaces et les promesses passionnées, les rhapsodies conjugales, les quatrains « À mon fils » ; puis, plus rien. Le silence. Le filon est épuisé. Quelque part sur la trajectoire qu'a suivie cet adolescent devenu un homme mûr, un mari, un père, un maître, le cœur s'est pétrifié. Est-ce cela ? lorsque naquit la fille chétive ? Est-ce moi qui ai tué sa vitalité, comme il détruit la mienne ?

85. Chaussée de grotesques pantoufles roses, j'attends, debout au milieu de la cuisine. Mes yeux clignent sous l'éclat cruel du soleil. Derrière moi, le havre du lit dans la chambre ombreuse ; devant moi, la perspective irritante d'une journée de corvées ménagères. Comment ma vie somnolente, banale, pavée d'ignorance et d'incapacités, pourrait-elle servir de théâtre à une confrontation menaçante entre la fille outragée, le père – déconfit ou arrogant –, la servante – effrontée ou tremblante ? Le cœur n'y est pas ; rien ne m'a préparée à ce rôle. Qu'enseigne la vie dans le désert, sinon qu'on peut tout admettre ? Mon seul désir est de me remettre au lit et de sombrer dans le sommeil en suçant mon pouce, ou de partir à

l'aventure le long du lit de la rivière, coiffée de mon plus vieux chapeau de soleil, de m'éloigner hors de vue de la maison, de ne plus entendre que les cigales et les mouches qui me frôlent le visage. Je ne prends pas pour thème le tourment des conflits humains, mais la dérive infinie des courants du sommeil et de l'éveil. À l'emplacement de cette maison, dans le désert, se creuse une turbulence, un abîme, un trou noir. Forcée d'y vivre, je l'abhorre. J'aurais choisi plus volontiers de naître à l'abri d'un buisson, œuf parmi des milliers d'autres, éclosant en même temps que d'innombrables sœurs prêtes à envahir le monde dans le claquement des mandibules affamées. Entre quatre murs, ma rage tourne à vide. Réfléchis par des surfaces de plâtre, de carrelage, de planches, de papier peint, mes débordements me sont renvoyés, me collent à la peau, m'imprègnent. J'ai beau avoir l'air d'une mécanique à pouces opposables, adaptée aux tâches ménagères, je suis en vérité une sphère agitée d'énergies violentes, prête à éclater à la première fêlure. Et si une impulsion m'incite à me perdre dans le paysage pour y exploser sans dommages, une autre voix intérieure me suggère malheureusement – je suis pleine de contradictions – de me tapir dans mon coin comme une araignée – de celles qu'on appelle veuves noires – et d'instiller mon venin aux passants. Et je siffle : « Autant pour la jeunesse que je n'ai pas eue ! », et je crache – si du moins les araignées crachent.

86. C'est en vérité depuis un temps immémorial que je porte la robe endeuillée des veuves ; pour autant que je sache, dès ma petite enfance, ficelée dans une couche noire, j'agitais mes jambes rachitiques et je m'agrippais en hurlant à mes chaussons en laine noire. En tout cas, je portais jour après jour, dès l'âge de six ans, une atroce robe vert bouteille qui me gainait du cou aux poignets et laissait à peine apercevoir mes jarrets maigres, aussitôt enfouis dans des brodequins noirs. On a dû me photographier à cette époque, c'est la seule explication : il y a sans doute, dans une de ces malles ou un de ces tiroirs, une photographie de moi qui m'a échappé lors de mon inventaire. Comment une enfant de cet âge aurait-elle pu pousser la lucidité jusqu'à se représenter sa propre apparence

avec cette précision détachée, ne faisant grâce ni des lèvres pincées, ni du teint blême, ni des cheveux en queue de rat ? Mais j'ai peut-être eu une vision ; il ne faut pas trop miser sur l'hypothèse des photographies. Comment expliquer la présence de tous ces photographes dans le désert ? Ils n'étaient quand même pas venus pour moi. Enfant, je me perdais souvent dans mes pensées ; peut-être suis-je arrivée à sortir de moi-même et à me voir, l'espace d'un instant, telle que j'étais réellement avec ma robe vert bouteille, sans doute cachée elle aussi dans un coin du grenier, avant que l'être qui m'avait accordé cette vision – ange tutélaire ou ange d'une autre espèce, peut-être l'espèce qui interdit de former pour soi-même des espérances trop élevées, une sorte d'ange de la mise en garde – me rende à mon intégrité d'animal incapable de penser. Il se peut que je n'aie jamais connu cette intégrité, ou que je l'aie perdue avant l'âge de six ans : j'étais peut-être déjà une mécanique corporelle en miniature, qui trottais dans la cour, édifiait des murs avec des cailloux, arrachait les ailes des mouches, bref, se livrait à toutes les occupations ordinaires des enfants sous le regard grave d'un petit double spectral. Les anges, hélas, n'existent peut-être pas. Ces images enfantines dont je dispose seraient donc l'œuvre de la petite surveillante (qu'avait-elle d'autre à faire ?). Ne se détacha-t-elle pas de moi dès la prime enfance ? Il se peut que ma vision de moi-même en nourrisson braillard, maladif, agrippé à ses chaussons noirs, m'ait été transmise par ce double, qui ruminait au chevet du berceau, tourmentée (je la suppose du sexe féminin) par des maux d'entrailles spectraux, et entrevoyant à chaque carrefour des bifurcations en impasse, que je néglige, car je me consacre à des affaires plus importantes que les problèmes philosophiques.

87. Je suis une veuve noire, en deuil de toutes les fonctions qu'on ne m'a pas données. On m'a laissée traîner toute ma vie, poussiéreuse, oubliée, comme une vieille chaussure. Au mieux, j'ai servi d'outil, chargée de mettre de l'ordre dans la maison, d'enrégimenter les serviteurs. Mais une tout autre conception de moi-même luit confusément dans mes ténèbres intérieures : je suis un fourreau, une matrice, protectrice d'un

vide interne. Ma présence à ce monde n'est pas celle d'une lame de couteau fendant la brise, ni celle d'un monument doté d'yeux, à la manière de mon père ; c'est celle d'un trou, un trou entouré d'un corps, avec deux jambes d'échassier qui pendent mollement par en dessous, deux bras osseux qui s'agitent sur les côtés, et en haut, une grosse tête qui ballotte. Je suis un trou qui pleure de ne pas être rempli. Je sais que, dans un sens, ce n'est qu'une façon de parler, une façon de m'envisager moi-même, mais comment se forger une vision de soi-même sans avoir recours à des mots, ou à des images ? Je me vois en femme de paille, en épouvantail pas très bien garni, avec un faciès grimaçant destiné à effrayer les corbeaux, et un creux central où des mulots très astucieux pourraient se nichер. Mais ce n'est pas seulement une métaphore : je n'ignore pas l'anatomie au point de nier la réalité de cette image. Ma constitution ne manque pas de m'inspirer une certaine curiosité. Je suis, entre autres choses, une paysanne qui vit au milieu du tumulte de la nature – de ce que le désert nous offre en guise de tumulte – et je suis consciente d'avoir entre les jambes un trou que rien n'a jamais rempli, pas plus que le deuxième trou auquel il conduit. Je m'en persuade parfois : si je suis un 0, c'est que je suis une femme. Il n'en est pas moins pénible, après des méditations qui feraient honneur à un penseur, de tomber dans le piège en admettant qu'avec un brave homme pour partager mes nuits, et me donner des enfants, tout pourrait s'arranger, que, revigorée, j'apprendrais à sourire, que mes formes s'arrondiraient, que mon teint s'éclaircirait, que la voix qui habite ma tête s'assourdirait et sombrerait enfin dans le silence. Je ne suis pas tentée de croire que le salut – quel que soit le sens de ce mot – viendra pour moi d'un accouplement rustique – du moins, pas pour l'instant : il est difficile de savoir à quels expédients j'aurai recours. Provisoirement, je me crois réservée à un destin plus haut. Si donc, par miracle, un de nos rustauds de voisins vient un beau jour courtiser mon héritage, muni d'un bouquet de fleurs du *veld*, et tout suant et rougissant, je garderai la chambre, je lui lirai un de mes terribles sonnets, ou je me roulerai par terre à ses pieds, en proie à un accès – de toute façon, je ferai ce qu'il faudra pour qu'il s'enfuie en courant. Je continue à supposer que nous avons des voisins, sans constater

aucun indice de leur existence ; nous pourrions aussi bien vivre sur la lune.

88. D'autre part, je suis arrivée, pendant parfois plusieurs jours d'affilée, à perdre le sentiment que je suis une élue, à ne plus voir en moi qu'une vieille fille laide, que l'institution humaine appelée mariage pourrait arracher, dans une certaine mesure, à la solitude, à l'isolement, en la liant à un autre être tout aussi solitaire, peut-être plus avide qu'il n'est coutume, plus stupide, plus laid, un triste parti – mais suis-je un parti bien séduisant ? Je m'engagerais à le servir en esclave particulièrement soumise, et, le samedi soir, je me dévêtrais pour lui dans le noir, afin de ne pas l'effaroucher ; je l'exciterais, si l'art d'exciter peut s'apprendre, je le guiderais vers l'orifice approprié, qu'un peu de graisse de poulet prise dans un pot placé au chevet du lit aurait rendu pénétrable, je supporterai ses halètements et ses efforts, et l'on peut supposer que sa semence m'emplirait. Je n'aurais plus alors qu'à l'écouter ronfler jusqu'à ce que le sommeil me gagne. Je compense largement mon manque d'expérience par la force de mes visions : si cette description du commerce entre les hommes et les femmes n'est pas exacte, du moins est-elle vraisemblable. Je peux imaginer aussi qu'après bien des lunes, je me retrouverais enceinte – je ne serais pourtant pas étonnée d'être stérile : je ressemble à l'idée qu'on se fait communément d'une femme stérile. Sept ou huit mois plus tard, j'accoucherais sans sage-femme, mon mari ivre mort dans la pièce à côté : je couperais le cordon ombilical avec les dents, je serrerais contre ma poitrine plate et aigrie le visage livide du bébé ; au bout d'une décennie d'élevage à huis clos, j'émergerais à la tête d'une portée de ratichonnes malingres, toutes pareilles à moi, grimaçant sous le soleil, trébuchant sans raison, vêtues identiquement de sarraus vert bouteille et de souliers noirs à bouts carrés ; puis, après avoir écouté leurs sifflements et leurs coups de griffes pendant encore une décennie, je les expédierais une par une dans le vaste monde pour qu'elles s'y débrouillent comme le peuvent des filles sans charme – vivant dans des pensions, sans doute, travaillant au bureau de poste, et mettant au monde des bébés-rats

illégitimes, qu'elles renverraient à la ferme pour qu'ils y trouvent un sanctuaire.

89. Être une élue : cela se réduit sans doute pour moi à ne pas être contrainte de figurer dans la comédie bucolique que je viens d'évoquer, à refuser d'être expliquée par la pauvreté, la dégénérescence, la torpeur, la paresse. Je veux que mon histoire ait un début, un commencement et une fin, au lieu de ce ventre mou dans lequel je vais m'enfoncer, soit que je me fasse complice des amourettes de mon père, résignée à veiller bientôt sur sa sénilité, soit qu'un galant de village me conduise à l'autel, m'ouvrant pour seule perspective la mort tardive d'une vieille ratatinée dans son fauteuil à bascule. Je ne dois pas m'endormir à mi-chemin de la vie. Je dois picorer dans l'espace morne qui m'entoure la succession d'incidents dont les explosions menues peuvent seules me maintenir en vie. Les histoires que l'on tisse avec des écheveaux de réminiscences, dans le secret d'un esprit somnolent, ne me conviennent pas. Ma vie ne se conjugue pas au passé : mon art ne saurait être celui de la mémoire. Ce qui m'arrivera n'est pas encore survenu. Je suis une tache aveugle qui se jette, les yeux ouverts, dans la gueule béante de l'avenir. Le mot de passe : « Et maintenant ? » Et si la violence de ma course n'est pas évidente, c'est que je flâne un instant dans la maison vide, sensible à une stabilité réconfortante : le soleil brille sur les cuivres comme il l'a fait bien avant que je vienne au monde. Je me renierais moi-même en restant insensible aux séductions de la maison de pierre fraîche, des vieilles habitudes commodes, du langage antique, féodal. Malgré mes vêtements noirs et l'acier de mon cœur (ou est-ce de la pierre ? C'est difficile à dire, à une telle distance), je suis peut-être plus une conservatrice qu'une destructrice : ma rage contre mon père est peut-être simplement dirigée contre les violations du langage ancien, du langage correct, commises chaque fois qu'il échange des baisers ou des mots intimes avec une fille qui, hier encore, récurait les carrelages, et qui aurait dû laver les vitres aujourd'hui.

90. Mais comme beaucoup de ce qui me caractérise, tout cela n'est que de la théorie. Je ne dois en aucun cas m'enfermer dans une version qui ferait de moi l'héroïque vengeresse des mœurs anciennes, les yeux étincelants, flamberge au vent. Le bernard-l'ermite, je l'ai lu dans un livre, émigre d'une coquille à l'autre à mesure qu'il grandit. La sévère moraliste à l'épée de feu n'est qu'une halte, un peu moins temporaire que l'épouse hagarde qui tricote sur le *stoep*, un peu plus temporaire que l'égarée qui marche dans le *veld* sous le soleil de midi et parle à ses amis les insectes, mais de toute façon, ce n'est qu'une étape. Peu importe la coquille que j'emprunte maintenant : la créature qui l'habitait est morte. Ce qui compte, c'est que mon être anxieux et fragile y trouve refuge face aux prédateurs des profondeurs : la pieuvre, le requin, la baleine franche, et tout autre animal susceptible de se repaître de bernard-l'ermite. Je ne connais pas les océans ; je me promets pourtant, quand je serai veuve ou vieille fille fortunée, de passer une journée au bord de la mer. Je mettrai des sandwiches dans un panier, de l'argent dans mon portemonnaie, je grimperai dans le train et je dirai au contrôleur que je veux voir la mer ; voilà qui vous donnera une idée de ma naïveté. Je retirerai mes chaussures et je marcherai dans le sable craquant. Je m'interrogerai sur les millions de morts minuscules qui ont contribué à son apparition. Je remonterai mes jupes, je m'aventurerai sur les hauts-fonds, et un crabe me pincerai – un bernard-l'ermite, allusion cosmique ! –, je regarderai l'horizon, je soupirerai devant tant d'immensité, je mangerai mes sandwiches, sentant à peine le goût du pain au levain croustillant, de la confiture sucrée de figues vertes, et je méditerai sur mon insignifiance. Puis, assagie, pensive, je prendrai le train qui ramène chez moi, et, assise sur le *stoep*, je contemplerai les couchers de soleil flamboyants, teintés de carmin, de rose, de violet, d'orange, de rouge sanglant, je pousserai un soupir, et, la tête basse, je verserai des larmes crépusculaires sur moi-même, sur la vie que je n'ai pas vécue, sur la joie et le bon vouloir inutiles d'un corps désormais poussiéreux, desséché, poussant, sur le battement de plus en plus lent de mes artères. Je quitterai la chaise en toile, je me traînerai jusqu'à ma chambre, et là, je me dévêtrai aux dernières lueurs du jour, pour économiser le pétrole, et,

poussant soupir sur soupir, je m'endormirai aussitôt. Je rêverai d'une pierre, un galet sur la plage, sur les arpents de sable blanc, tourné vers le ciel bleu si calme, caressé par les vagues ; mais je ne saurai jamais si j'ai vraiment fait ce rêve, car tous les événements de la nuit quitteront ma mémoire au premier chant du coq, à la façon de la mer qui se retire. Peut-être ne dormirai-je pas du tout : les figues trop sucrées m'auront donné mal aux dents, et je passerai la nuit à me retourner dans mon lit. Nous ne pratiquons pas l'hygiène, par ici ; nous puons de la bouche et, fatalement, nos dents deviennent des chicots pourris, que nous ne savons comment soigner, jusqu'à ce que nous soyons réduits à la solution extrême : aux tenailles du maréchal-ferrant, ou à l'huile de girofle sur une allumette, ou aux larmes. Jusqu'à présent j'ai évité de pleurer, mais il y a une heure et un lieu pour tout ; j'en viendrai certainement là, un jour où je serai seule ; ils auront tous quitté la ferme, Hendrik et sa femme, Anna et Jakob, mon père, ma mère, les petits-enfants à face de rat, et je pourrai sans inquiétude déambuler en robe d'intérieur dans la maison, sortir dans la cour, dans les pâturages, et jusque sur la colline : ce sera le moment de pleurer, de m'arracher les cheveux et de grincer des dents sans craindre d'être repérée ou punie, sans me sentir forcée de préserver les apparences. Ce sera le moment d'essayer les poumons dont je n'ai jamais éprouvé les capacités, de faire résonner les collines, et même les plaines (si les plaines peuvent résonner) de hurlements, de plaintes et de lamentations. Ce sera peut-être aussi – qui sait ? – le moment de déchirer mes nippes, de dresser devant la maison un bûcher de vêtements, de meubles et de tableaux, où mon père, ma mère, mon frère tôt disparu se recroquevilleront dans les flammes parmi les napperons de dentelle, de crier ma joie sauvage en voyant s'embraser le ciel nocturne, et peut-être même d'emporter des tisons à l'intérieur, de mettre le feu aux matelas, aux armoires, aux plafonds lambrissés, au grenier avec ses malles pleines de souvenirs, jusqu'à ce que même les hypothétiques voisins voient la tour ardente qui se dresse à l'horizon et traversent les ténèbres au galop pour m'emmener en lieu sûr – vieille femme radotante, caquetante, mue par le désir de se voir enfin remarquée.

91. L'école est vide. Dans l'âtre, les cendres sont froides. L'étagère au-dessus du fourneau est nue. Plus de literie sur le lit. Le volet bat. Jakob et Anna sont partis. On leur a demandé de faire leurs bagages. Ils ne sont rien venus me dire. Je regarde les grains de poussière qui montent rêveusement le long d'un rayon de soleil. Il y a dans mon arrière-bouche un goût qui ressemble à celui du sang – mais ce n'est pas du sang. En vérité, nos visions les plus noires n'égalent pas la force des événements en marche. Debout dans l'embrasure, je halète.

92. L'école. Il fut un temps où c'était une vraie école. Les enfants du domaine venaient s'asseoir sur les bancs et apprendre à lire, à écrire et à compter. L'été, la chaleur leur bourdonnait aux oreilles, et ils ne cessaient de bâiller et de s'étirer, ne tenant pas en place. Les matins d'hiver, ils avançaient précautionneusement sur la terre gelée et, pendant les hymnes, ils essayaient de réchauffer leurs orteils nus en les frottant les uns contre les autres. Les enfants des voisins assistaient aussi aux cours ; ils payaient en espèces et en nature. L'institutrice était certainement la fille d'un pasteur nécessiteux, partie de chez elle pour gagner sa vie. Un jour, elle prit la fuite avec un Anglais de passage, et on n'entendit plus parler d'elle. Personne ne lui succéda. Pendant des années, l'école désaffectée n'eut pour habitants que les chauves-souris, les martinets et les araignées, jusqu'au jour où l'on y logea Anna et Jakob, ou les Anna et Jakob précédents. Il ne saurait en être autrement ; si tout cela n'est que pure fiction, comment expliquer ces trois bancs de bois empilés au fond de la salle, et le chevalet auquel Jakob accrochait toujours son manteau ? Quelqu'un a certainement construit et meublé une école, a fait paraître dans le *Weekly Advertiser* ou la *Colonial Gazette* une petite annonce demandant une institutrice, est allé la chercher au train, l'a installée dans la chambre d'amis, lui a versé un salaire, pour que les enfants du désert, loin de grandir en barbares, reçoivent l'héritage de tous les siècles qui ont connu la rotation de la Terre, Napoléon, Pompéi, les troupeaux de rennes des étendues glacées, l'expansion anormale de l'eau, les sept jours de la Création, les immortelles comédies de Shakespeare, les progressions géométriques et arithmétiques,

les modes majeur et mineur, le garçon qui a bouché le trou de la digue avec le doigt, Cendrillon, la multiplication des pains et des poissons, les lois de la perspective, et tant d'autres notions indispensables. Mais qu'est-elle devenue, cette soumission allègre à la sagesse d'antan ? Combien de générations se sont-elles succédé entre ces enfants qui fredonnaient leur table de multiplication et l'individu incertain que je suis ? Mon père peut-il avoir figuré parmi eux ? Si je tirais ces bancs à la lumière, trouverais-je, sous la poussière, ses initiales taillées au couteau dans le bois ? Mais dans ce cas, où s'est perdue tant de culture humaine ? Hansel et Gretel ne lui ont-ils rien appris sur les pères qui emmènent leurs filles dans les forêts obscures ? Noé ne lui a-t-il rien appris sur la fornication ? La table de multiplication ne lui a-t-elle rien appris sur les lois d'airain de l'Univers ? Et même si c'est mon grand-père, plutôt que mon père, qui, assis à ce pupitre, chantonnait ses tables, pourquoi n'a-t-il transmis aucune humanité à son fils, qui n'est qu'un barbare, comme moi ? À moins que ma lignée ne soit pas autochtone ? Mon père, ou mon grand-père, a-t-il galopé un beau jour jusqu'à la ferme, venu d'on ne sait où, armé jusqu'aux dents, pour jeter sur la table une blague à tabac pleine de pépites d'or, chasser l'institutrice, installer à sa place des valets de ferme, et instaurer le règne de la force brute ? À moins que je ne me trompe du tout au tout ? Et si j'étais celle qui a suivi les cours de cette école, assise dans le coin le plus sombre, couverte de toiles d'araignée, pendant que mes frères et sœurs, mes nombreux frères et sœurs, et les enfants des fermes environnantes se bousculaient pour raconter l'histoire de Noé ? Les ai-je tous chassés complètement de ma mémoire, à cause de leur rire joyeux, ou parce qu'ils glissaient des chenilles dans mon sarrau vert bouteille pour me punir de mon visage revêche et de la haine que je vouais à tous leurs jeux ? Ont-ils résolu de ne plus jamais communiquer avec moi, et de m'abandonner avec mon père dans le désert pendant qu'ils partaient faire fortune à la ville ? Cela n'est guère concevable. Si j'ai des frères et sœurs, ils ne peuvent vivre à la ville. Sans doute ont-ils tous été balayés par la grande épidémie de méningite : car je ne peux croire que des relations fraternelles auraient glissé sur moi sans laisser de traces. Or il n'est que

trop évident qu'elles ne m'ont pas marquée. Les seules relations qui ont laissé leurs traces en moi sont celles que j'ai nouées avec le désert, la solitude, le vide. Non, je n'ai pas écouté l'histoire de Noé – pour ne parler que de Noé – assise en rond avec d'autres enfants. Mon savoir sent l'encre d'imprimerie, on n'y retrouve pas l'accent d'une voix humaine qui raconte des histoires. Mais notre institutrice n'était peut-être pas une bonne institutrice ; peut-être, affalée sur son bureau, amère, tapotait-elle la paume de sa main avec sa règle, remâchant de vieilles offenses, rêvant d'évasion, pendant que ses élèves déchiffraient péniblement leurs livres de lecture, dans un silence religieux. Comment expliquer, sans cela, que j'aie appris à lire, sans parler de l'écriture ?

93. Ce n'étaient peut-être que des demi-frères, ce qui expliquerait tout. J'approche certainement de la vérité. Si je peux me fier à mon oreille, voilà une histoire qui sonne juste. C'étaient mes demi-frères et mes demi-sœurs, enfants d'une épouse bien-aimée, blonde, plantureuse, morte dans la fleur de l'âge. Ils étaient eux-mêmes blonds, vaillants, robustes, méprisaient les êtres incertains et obscurs, et livraient une lutte incessante à l'enfant de la seconde épouse, mal-aimée, terne, morte en couches. Plus tard, dûment imprégnés de tout ce que leur gouvernante pouvait leur transmettre, ils furent emmenés *en masse*(2) par un oncle maternel énergique, vers une vie heureuse, et je me retrouvai seule, avec pour mission de veiller sur les dernières années de mon père. Si j'ai oublié cette horde, ce n'est pas que je les haïssais, au contraire : je les aimais, et ils me furent enlevés. Assise la bouche ouverte dans mon coin sombre, je dévorais leur gaieté robuste, j'emmagasinais des souvenirs de cris et de rires qui m'aidaient, le soir venu, à revivre dans mon lit solitaire la journée écoulée, et à la serrer contre mon cœur. De tous mes demi-frères et sœurs, mon préféré était Arthur. Si Arthur m'avait fouettée, j'aurais gémi de plaisir. Si Arthur m'avait lancé une pierre, j'aurais couru la chercher. Pour Arthur, j'aurais mangé du cirage, bu de l'urine. Mais Arthur le doré ne me remarquait même pas, trop occupé à gagner la course, à rattraper le ballon, à réciter la table de six. Le jour où Arthur est parti, je me suis cachée dans le coin

le plus obscur du hangar et j'ai juré que plus une bouchée de nourriture ne franchirait mes lèvres. Les années ont passé, Arthur n'est pas revenu. J'ai chassé son souvenir si loin – de plus en plus loin – qu'il me revient aujourd'hui aussi vague qu'un conte de fées. Fin de l'histoire. Elle présente des incohérences, mais je n'ai pas le temps de les repérer et de les éliminer. Quelque chose me dit que je dois sortir de l'école et retourner dans ma chambre.

94. Je ferme la porte, m'assieds, et fais face, les yeux secs, à la surface de papier peint qui surmonte le bureau. On n'y voit nulle image d'Arthur-le-doré, me tenant par la main et courant le long de la mer. Une rose rose avec ses deux feuilles vertes s'épanouit éternellement au milieu d'une roseraie identique, projetant sa rose fraîcheur dans l'espace obtus du réduit et jusqu'aux roses qui fleurissent les autres murs. Cet espace est irréductible : c'est ma chambre (je me cale sur ma chaise), et je ne lui souhaite aucun changement : car ce qui me retient, aux heures noires, de devenir un corps vide, les yeux fermés, les bras repliés, animé par un mouvement régulier de bascule, c'est la certitude réconfortante que ces fleurs tirent de moi, et de moi seule, l'énergie qui leur permet de communier entre elles dans la pure extase de l'être, de même que les cailloux et les buissons du *veld* bourdonnent de vie, d'un bonheur tel que le mot bonheur ne convient plus, parce que je suis là pour déclencher leur forme particulière de conscience matérielle, cette vibration qui leur signale que pour toujours, je ne suis pas eux, et qu'ils ne sont pas moi, que je ne serai jamais moi comme ils sont eux – pur ravissement –, que je suis, hélas, coupée d'eux par le babil des mots dans ma tête qui me fabriquent et me perpétuent autre, autre à jamais. La ferme, le désert, la terre entière jusqu'à l'horizon frémissent d'une extase de communion, exaltés par les efforts stériles de ma conscience, qui ne désespère pas d'habiter ce monde. Telles sont mes pensées tandis que je contemple le papier peint, attendant que ma respiration se calme, que ma peur s'évanouisse.

95. Mais la bête n'est pas charmée par mon babillage. D'heure en heure, tout au long de l'après-midi, elle me traque. J'entends son pas feutré, je sens son souffle fétide. Inutile de courir : je n'en périrai que plus ignominieusement, bousculée par-derrière, basculant dans une cascade de sous-vêtements, hurlant jusqu'à ce que mort s'ensuive, la nuque brisée, si la bête est clémence, éventrée à coups de griffes si elle ne l'est point. Mon père s'est tapi je ne sais où dans le domaine, brûlant de honte, décidé à abattre sur-le-champ quiconque le montrerait du doigt. Mon père est-il la bête ? Hendrik et Anna hantent d'autres lieux du même territoire. Hendrik joue de l'harmonica à l'ombre d'un arbre – je continue à l'imaginer ainsi – tandis que sa femme fredonne doucement, pour elle-même, et se gratte les orteils en attendant la suite. Hendrik est-il la bête ? Mari offensé, serf piétiné par les bottes de son maître, se soulève-t-il en poussant un rugissement vengeur ? Anna, avec ses petites dents pointues, ses aisselles torrides, est-elle la bête – la femme, adroite, lascive, insatiable ? Je parle sans arrêt pour ne pas perdre courage, mais ils me cernent, le sourire aux lèvres, tout-puissants. Pourquoi détiennent-ils un tel pouvoir sur moi ? Que savent-ils que j'ignore ? J'ai beau me tourner de tous côtés, je ne vois pas d'issue. Je sens que d'ici un mois, mon père et ma bonne auront droit au petit déjeuner au lit, servi par moi, pendant que Hendrik, oisif, mangera des biscuits dans la cuisine, plantera son canif dans le bois de la table et me pincerà les fesses au passage. Mon père achètera des robes neuves à Anna. Moi, je laverai ses culottes sales. Ils passeront au lit des journées entières, ivres de stupre et de sensualité. Hendrik s'adonnera à la boisson, les chacals dévoreront les moutons, et l'œuvre des générations passées s'écroulera. La femme donnera à son maître des enfants olivâtres qui pisseront sur les tapis et galoperont dans les couloirs. Elle complotera avec Hendrik le vol de sa bourse et de sa montre en argent. Ils feront venir leur famille – frères, sœurs, cousins éloignés – et les installeront au domaine. Je les épierai par une fente du volet, lorsque, le samedi soir, leur horde dansera au son de la guitare, sous les yeux du vieux maître qui présidera leur fête, assis sur le *stoep*, souriant et hochant la tête comme un idiot.

96. Où est la bête parmi nous ? Mes histoires ne sont que des histoires, qui ne m’effraient pas, et ne font que retarder le moment où je devrai me demander : est-ce mon propre grognement que j’entends dans les fourrés ? Suis-je celle qui est à craindre, la dévorante, l’immodérée, parce que ici, au cœur de ce pays, c’est à partir de moi que l’espace rayonne jusqu’aux quatre coins du monde, et que rien ne peut m’arrêter ? Assise paisiblement, le regard posé sur mes roses, attendant la fin de l’après-midi, j’ai du mal à accepter cette idée. Mais je ne suis pas assez sotte pour croire à ce que je vois : si je me mets à l’écoute de ce qui se passe en moi, je sentirai sûrement la pomme flétrie de ma matrice agitée de mouvements très lointains mais de mauvais augure. Peut-être ne suis-je qu’une vieille fille de cinquante kilos, folle de solitude ; mais je me soupçonne de ne pas être inoffensive. Cela expliquerait bien ma peur, cette peur qui est aussi un espoir : j’ai peur de ce que je vais faire, mais je vais le faire. Si, au lieu d’agir, je rampe jusqu’à une cachette où attendre de meilleurs jours, ma vie continuera à s’écouler en maigre filet, de nulle part à nulle part, sans commencement ni fin. Je veux une vie à moi, de même que – j’en suis sûre – mon père s’est dit qu’il voulait une vie à lui, au moment d’acheter le paquet de « cœurs et carreaux ». Le monde est plein de gens qui veulent créer leurs propres vies mais, hors du désert, rares sont ceux qui bénéficient d’une telle liberté. Ici, au milieu de nulle part, je peux aussi bien atteindre l’infini que prendre la taille d’une fourmi. Je manque de bien des choses, mais pas de liberté.

97. Mais pendant qu’assise ici je rêvais tout éveillée – peut-être ai-je même somnolé, les joues appuyées sur les poings, les gencives dénudées –, l’après-midi s’est écoulé, la lumière n’est plus verte mais grise, et des bruits de pas et de voix m’ont éveillée brutalement. Mon cœur troublé bat à tout rompre ; ma bouche, qu’un après-midi de torpeur a rendue pâteuse et collante, s’emplit de sel.

J’entrouvre la porte. Les voix viennent de l’autre bout de la maison. L’une est celle de mon père, qui donne des ordres ; je ne parviens pas à distinguer les mots, mais je reconnaiss le ton

de commandement. Il y a une autre voix, qui ne se décèle que par les silences de la première.

C'est ce que je craignais. J'ai eu beau prévoir le pire : la magie destinée à détourner le sort n'a pas fonctionné. Le pire est arrivé.

Les pieds bottés s'engagent dans le couloir. Je ferme la porte et la bloque de tout mon poids. Je connais cette démarche depuis toujours. Me voilà pourtant bouche bée ; mon pouls s'affole. Il me transforme de nouveau en enfant ! Les bottes, les bottes qui résonnent sourdement, les sourcils noirs, les orbites sombres, la bouche d'ombre d'où gronde le NON énorme d'acier froid, coup de tonnerre qui me renverse, m'engloutit, m'enferme. Je suis de nouveau une enfant, un nourrisson, une larve, une vie blanche et informe, sans bras ni jambes, sans rien avec quoi m'accrocher à la terre – ni ventouse ni griffe ; je regimbe, mais de nouveau, la botte menace de m'écraser, la bouche d'ombre s'ouvre, et mon cœur de chair est glacé par le grand vent qui se lève. J'ai beau peser sur la porte, il n'aura qu'à pousser pour que je tombe. La colère qui m'animait a disparu. J'ai peur. Je ne peux compter sur aucune clémence. Je serai châtiée, et jamais consolée. Deux minutes plus tôt, j'avais raison, il avait tort. Sur ma chaise au dossier droit, j'attendais, furie somnolente, de lui infliger le silence, l'absence, le mépris, et toutes sortes d'avaries ; mais à présent, me revoilà dans mon tort. J'ai tort, j'ai tort, j'ai eu tort. Depuis que j'ai commis l'erreur de naître au mauvais moment, au mauvais endroit, dans le mauvais corps. Les larmes me roulent sur les joues, j'ai le nez bouché. À quoi bon ? J'attends que l'homme, de l'autre côté de la porte, décide pour moi de la forme que prendra ce soir mon malheur.

98. Il frappe – trois coups d'ongle légers sur le bois. De nouveau, le goût salé inonde ma bouche. Je me recroqueville en retenant mon souffle. Il s'éloigne. Le bruit de ses pas décroît régulièrement : un, deux, trois... il reprend le couloir. C'est donc là mon châtiment ! Il ne voulait pas me voir, mais

m'enfermer pour la nuit ! Quel homme cruel, cruel, cruel ! Je pleure dans ma cellule.

J'entends de nouveau les voix. Ils sont dans la cuisine. Il lui dit de mettre la table. Elle prend du pain dans la boîte à pain, de la graisse et un bocal de conserves dans le placard. Il lui dit de faire bouillir de l'eau. Elle ne sait pas allumer le réchaud à pétrole, lui dit-elle. Il s'en occupe pour elle. Elle pose la bouilloire sur le feu. Elle joint les mains et attend que l'eau chauffe. Il lui dit de s'asseoir. Elle va s'asseoir à la même table que lui. Il a coupé une tranche de pain, qu'il pousse vers elle de la pointe du couteau. Il lui dit de manger. Sa voix est rude : il ne sait pas exprimer la tendresse. Il s'attend à ce que les gens le comprennent et l'acceptent. Mais personne ne le comprend, sauf moi, qui l'ai observé toute ma vie, assise dans l'ombre. Je sais que ses rages et ses silences revêches ne peuvent être que les masques d'une tendresse qu'il n'ose montrer, de peur d'être submergé par ses conséquences. Il hait parce qu'il n'ose pas aimer. Il hait pour ne pas se décomposer. Il n'est pas mauvais, malgré tout. Il n'est pas injuste. Ce n'est qu'un homme âgé, qui n'a pas beaucoup connu l'amour et qui s'imagine qu'il l'a enfin rencontré parce qu'il s'attache avec sa maîtresse devant du pain et des pêches, pendant que l'eau du café chauffe. On ne saurait imaginer scène plus paisible, à condition d'oublier l'enfant amère qui tend l'oreille derrière une porte, à l'autre bout de la maison. Il existe une fête plus noble que leur festin amoureux : c'est le repas de famille. J'aurais dû être conviée. Je devrais être assise à cette table ; et même en bout de table, puisque je suis maîtresse de cette maison : c'est à elle de faire le service, pas à moi. Nous pourrions alors rompre le pain en paix, et nous aimer les uns les autres, chacun à notre façon – même moi. Mais les barrières qui ont été dressées m'excluent de cette communion, et cette demeure est désormais le lieu de deux histoires, l'une marquée par le bonheur ou l'aspiration au bonheur, et l'autre par la souffrance.

99. Leurs cuillères tintent de concert. Ils partagent un faible pour les douceurs. Dans l'air embué, leurs yeux se rencontrent. Il y a une semaine qu'elle fréquente cet homme

étrange, masse montagneuse, hirsute et flasque, lourde de puissance décrépite, qui a choisi, ce soir, de proclamer aux yeux du monde que cette fille est sa concubine, sa propriété. Pense-t-elle un peu à son mari, enroulé dans une couverture, sous les étoiles froides, ou gémissant, abandonné, dans sa cahute, elle que les jambes d'un nouveau maître enserrent sous la table ? Se demande-t-elle combien de temps il la protégera contre la colère de son mari ? Pense-t-elle un peu à l'avenir, ou a-t-elle appris sur les genoux de sa mère à vivre dans l'indifférence au lendemain et la jouissance de l'instant ? Que représente pour elle cet homme nouveau ? Écarte-t-elle simplement les cuisses, placide, inerte, parce qu'il est le maître, ou la sujétion apporte-t-elle au plaisir des raffinements que l'amour conjugal ignore ? Son ascension soudaine la grise-t-elle ? Les cadeaux qu'il lui a faits l'étourdissent-ils – piécettes, bonbons, vestiges de feu son épouse, un boa en plumes, un collier de strass ? Pourquoi ces reliques ne m'ont-elles pas été transmises ? Pourquoi me cache-t-on tout ? Pourquoi ne m'assiérais-je pas, moi aussi, à la table de la cuisine, pour échanger des sourires dans la buée tiède du café qui fume ? Qu'est-ce qui m'attend, après mon purgatoire de solitude ? Feront-ils la vaisselle avant de se retirer, ou faudra-t-il qu'en pleine nuit je rampe jusqu'à la cuisine comme une blatte pour nettoyer leurs restes ? Quand commencera-t-elle à mettre son pouvoir à l'épreuve ? Quand quittera-t-elle la table en soupirant, pour s'étirer et s'éloigner, indolente, laissant à la bonne le soin de desservir ? Ce jour-là, osera-t-il réagir, ou sera-t-il si entiché d'elle que seul le rythme de ses hanches qui ondulent tandis qu'elle gagne la chambre à coucher aura encore un sens pour lui ? Si ce n'est plus elle la servante, qui le sera sinon moi, à moins que je m'enfuie dans la nuit pour ne jamais revenir, que je meure dans le désert pour leur infliger le reproche de mes os blanchis, rongés par les oiseaux et les fourmis ? S'en apercevra-t-il seulement ? Hendrik me découvrira au cours d'une marche, et me rapportera à la maison dans un sac. Ils me jetteront dans un trou, ils me recouvriront de terre et diront une prière. Enfin, elle allumera le feu, mettra un tablier et fera la vaisselle, l'énorme monceau de vaisselle, l'empilement de tasses à café que j'aurai laissé derrière moi, et elle soupirera, et m'en voudra d'être morte.

100. Je m'agite dans le noir, me tourmentant à en devenir folle. Trop de misère, trop de solitude me transforment en animal. Je perds toute perspective humaine. Il fut un temps où j'aurais pu surmonter l'accès. Pâle, le visage mouillé de larmes, l'air absent, je me serais traînée jusqu'à la cuisine pour leur faire face. Le charme érotique aussitôt rompu, la fille se serait humblement levée, mon père m'aurait fait asseoir et m'aurait fait boire quelque chose pour me remettre. La fille aurait peut-être même disparu dans la nuit : de nouveau, tout aurait été bien, j'aurais fait reculer le moment où la porte se fermera sur eux deux avec un bruit sec, le moment où je serai forcée de reconnaître que je suis exclue de cette chambre où je n'ai jamais mérité de pénétrer. Mais ce soir, il y a trop longtemps que j'essaie de surnager. Je me sens faible, lasse de me raconter des histoires. Ce soir, je vais me détendre, renoncer, découvrir les plaisirs de la noyade, sentir mon corps m'échapper et un nouveau corps se glisser en moi, ses membres dans mes membres, sa bouche dans ma bouche. Je salue la mort, cette version de la vie dans laquelle je ne serai pas moi. Il y a là une erreur que je devrais voir – mais je le refuse. Quand je m'éveillerai au fond de l'océan, l'éternelle voix bourdonnante sortira de mes lèvres sous forme de bulles, si c'est ce que deviennent les mots dans l'eau. Quel ennui ! Quand cela finira-t-il ? La lune brille sur les plis noirs d'une femme affalée sur un sol froid. Un démon au visage de cendres émane d'elle tel un miasme. Miennes sont les paroles que murmurent ces lèvres bleuies. Noyade. Je me noie en moi-même. Fantôme : je ne suis pas un fantôme. Je me baisse. Je touche cette peau, et elle est chaude, je pince cette chair, et elle souffre. Quelle autre preuve exiger ? Je suis moi.

101. Debout devant la porte de leur chambre, j'hésite devant les trois panneaux neutres, ma main effleurant la poignée de porcelaine. Ils savent que je suis là. L'air libre de ma présence. Ils se figent dans leur posture coupable. À moi d'agir : ils attendent.

Je frappe à la porte.

« Papa... Tu m'entends ? »

Ils se taisent. Ils écoutent leur propre respiration, cet outrage.

« Papa, je ne peux pas dormir. »

Ils se regardent dans les yeux. Le regard de l'homme dit : que dois-je faire ? Celui de la femme : elle ne m'appartient pas.

« Papa, je me sens bizarre. Qu'est-ce que je peux faire ? »

102. Je rampe jusqu'à la cuisine. Par la fenêtre sans rideaux, les rayons de la lune éclairent la table nue. Dans l'évier, une assiette et deux tasses attendent d'être lavées. La cafetière est encore tiède. Moi aussi, si j'en avais envie, je pourrais boire du café.

103. Je caresse la poignée blanche. Ma main est collante.

« Papa... Je peux dire quelque chose ? »

Je tourne la poignée. La clenche joue, mais la porte ne s'ouvre pas. Ils l'ont fermée à clé.

Je l'entends respirer de l'autre côté de la porte. Je frappe violemment, avec le poing. Il s'éclaircit la gorge et parle d'une voix égale.

« Il est tard, mon enfant. Nous en parlerons plutôt demain. Va dormir. »

Il a parlé. Après avoir jugé nécessaire de m'opposer une porte verrouillée, il ressent maintenant le besoin de me parler.

Je cogne de nouveau à la porte. Que fera-t-il ?

Le verrou s'ouvre avec un claquement sec. Tel un serpent, son bras – d'un blanc laiteux sous le poil sombre – jaillit dans l'entrebattement. Il me prend aussitôt le poignet en tenaille et le broie de toute la force de sa grande main. Je pâlis, mais je suis décidée à ne pas crier. Ce bruit – une avalanche de balle de maïs – c'est sa voix : un murmure âpre et rageur.

« Va te coucher ! Tu comprends ce que je te dis ?

— Non ! Je n'ai pas sommeil ! »

Ces larmes ne sont pas à moi : ce ne sont que des larmes qui me traversent – de même, l'urine que je produis est de l'urine, sans plus.

La main énorme remonte le long de mon bras et trouve enfin mon coude, qu'elle agrippe. Je suis forcée de me baisser. Ma tête est coincée contre le montant de la porte. Je n'ai pas mal. Il se passe quelque chose dans ma vie. Cela vaut mieux que la solitude. Je suis satisfaite.

« Ça suffit ! Cesse de m'énerver ! Va-t'en ! »

Je me trouve rejetée en arrière. La porte claque. La clé tourne dans la serrure.

104. Je m'accroupis contre le mur, face à la porte. Ma tête ballotte. Ce qui sort de ma gorge n'est pas un cri, ni un gémissement, ni une voix, c'est une bourrasque qui, venue des étoiles, achève à travers moi un trajet commencé sur les déserts polaires. Le vent est blanc, le vent est noir, il ne dit rien.

105. Mon père se dresse au-dessus de moi. Habillé, il retrouve pleinement sa personnalité dominatrice. Ma robe retroussée lui laisse voir mes genoux ainsi que les chaussettes et les chaussures noires qui terminent mes jambes. En fait, peu m'importe ce qu'il voit. La bourrasque me traverse encore, mais son siflement s'est adouci.

« Viens, mon enfant, allons nous coucher maintenant. »

Il me parle tendrement. Mais j'entends tout : j'entends les inflexions coléreuses de sa voix, et je sais que la tendresse n'est qu'une façade.

Il s'empare de mon poignet et hisse à la verticale mon corps-poupée de chiffon. S'il me lâche, je tomberai. Peu m'importe ce qu'il adviendra de ce corps. S'il veut le réduire en bouillie sous ses talons, je ne protesterai pas. Je suis une

chose qu'il tire par les épaules jusqu'à la cellule située à l'autre bout du couloir. Il est interminable, ce couloir ; nos pas résonnent comme autant de coups de tonnerre, le vent froid me mord le visage sans relâche et dévore les larmes qui s'écoulent de moi. Le vent souffle partout, il s'infiltre par le moindre orifice, il transforme tout en pierre, la pierre glaciale, gelée jusqu'au cœur, des étoiles les plus lointaines, des étoiles que nous ne verrons jamais, qui vivent leur vie, d'un infini à l'autre, dans l'obscurité et l'ignorance – à moins que je ne les confonde avec les planètes. Le vent souffle depuis ma chambre, par la serrure, par les fentes ; dès que cette porte s'ouvrira, j'en serai consumée, je me dresserai à l'embouchure de ce noir tourbillon, ayant perdu l'ouïe et le toucher, engloutie par le vent qui gronde entre chaque atome de mon corps et siffle dans la caverne que dissimulent mes yeux.

106. Il m'allonge sur la courtepointe verte que je connais si bien. Il soulève mes pieds et m'enlève mes chaussures. Il lisse ma robe. Que peut-il faire d'autre ? Qu'oserait-il faire d'autre ? Sa voix se fait tendre à nouveau :

« Allons, mon enfant, dors maintenant, il se fait tard. »

Il a posé sa main sur mon front – une main calleuse, habituée à ployer le métal. Quelle douceur, quel réconfort ! Mais il se demande simplement si j'ai la fièvre, si un microbe a engendré mon désespoir. Devrais-je lui expliquer que ma chair est trop aigrie pour héberger des microbes ?

107. Il m'a quittée. Épuisée, je sens l'univers dessiner des cercles tout autour de mon lit. J'ai parlé et on m'a parlé, j'ai touché et on m'a touchée. Je ne me réduis donc pas au sillage des mots qui traversent ma tête, partis de nulle part pour aboutir nulle part, à un éclair lumineux qui fuse dans le vide spatial, à une étoile filante (me voilà bien pleine d'astronomie, ce soir). Pourquoi donc me retourner sur mon lit, au lieu de m'endormir comme je suis, tout habillée, pour m'éveiller demain matin, faire la vaisselle, m'effacer, et attendre la récompense destinée nécessairement à m'échoir, si la justice

doit régner un jour dans l'univers ? Autre façon de poser la question : comment se fait-il que je ne m'endorme pas à force de retourner dans mon esprit ce problème : pourquoi ne pas m'endormir comme je suis, tout habillée ?

108. La cloche des repas est à sa place sur le buffet. J'aurais préféré un modèle un peu plus volumineux, une grosse cloche sonore, une cloche d'école. La vieille cloche d'école est peut-être cachée quelque part dans le grenier, couverte de poussière, attendant le jugement dernier, à condition qu'il y ait vraiment eu une école, mais je n'ai pas le temps de la chercher (ourtant, il y aurait de quoi leur donner des sueurs froides, s'ils entendaient au-dessus de leur lit des trottinements de souris, des frôlements d'ailes, le pas spectral de la vengeance). Aussi discrète qu'une chatte, pieds nus, je me faufile le long du couloir en empêchant la cloche de sonner et je colle mon oreille contre la serrure. Tout est silence. Retiennent-ils leur souffle, leurs deux souffles, en attendant que j'agisse ? Sont-ils déjà endormis ? Sont-ils enlacés ? Est-ce ainsi que l'on procède, avec des gestes trop menus pour que l'oreille les perçoive, comme des mouches collées l'une à l'autre ?

109. La cloche produit un tintement léger, continu, délicat.

Dès que ma main droite se fatigue de l'agiter, je passe à la gauche.

Je me sens mieux que la dernière fois que je me suis trouvée devant cette porte. Je suis plus tranquille. Je commence à fredonner ; j'oscille d'abord autour de la tonalité de la cloche, puis je m'ajuste à son niveau et je m'y maintiens.

110. Le temps s'écoule, lambeaux de brume à la dérive, tantôt fluides, tantôt denses, aspirés par l'obscurité. Ce que je considère comme une souffrance et qui n'est que de la solitude commence à disparaître. Les os de mon visage se dégèlent, je change de consistance, redevenant un animal malléable, un

mammifère humain. La cloche a trouvé un tempo, quatre coups faibles, quatre forts, sur lequel je commence à vibrer, des muscles les plus grossiers aux plus subtils. Mes chagrins me quittent. Petites créatures maigres comme des baguettes, ils sortent de moi en rampant et s'évanouissent.

111. Tout peut encore aller bien.

112. On m'a frappée. Voilà ce qui s'est passé. On m'a frappée brutalement à la tête. Je sens l'odeur du sang, mes oreilles bourdonnent. Quelqu'un m'arrache la cloche. Je l'entends tomber à grand bruit sur le sol, à l'autre bout du couloir, et rouler de côté et d'autre à la façon des cloches. Le couloir résonne de cris dont je ne comprends pas le sens. Je glisse le long du mur et je m'assois par terre avec précaution. Je perçois maintenant le goût du sang. Je saigne du nez. J'avale du sang. Quand je tire la langue, j'en sens le goût sur mes lèvres.

Depuis combien de temps ne m'a-t-on pas frappée ? Je n'arrive pas à m'en souvenir. Peut-être n'ai-je jamais été frappée. Peut-être ai-je toujours été choyée – il est pourtant difficile d'y croire : tout à la fois choyée, blâmée et négligée ? Le coup ne fait pas mal, mais il offense. Je suis offensée, outragée. Il y a un instant, j'étais vierge, et voilà que je ne le suis plus – en ce qui concerne les coups.

Les cris restent en suspens dans l'air, comme une brume de chaleur, comme de la fumée. Si je le désire, je peux étendre le bras et plonger la main dans leur épaisseur.

Une immense voile blanche plane au-dessus de moi. L'air est chargé de bruit. Je ferme les yeux et tous les orifices possibles. Le bruit s'infiltre en moi, m'envahit peu à peu de ses discordances. Mon estomac se rebelle.

Il y a un autre choc – du bois contre du bois, loin, bien loin, un cliquetis de clé. L'air vibre encore, je suis pourtant seule.

On s'est occupé de moi. J'étais insupportable : on m'a mise hors d'état de nuire. Voilà qui mérite réflexion, et j'ai le temps d'y penser.

Je retrouve ma place contre le mur ; je me sens bien, embrumée, langoureuse même. Quand il y aura un début de pensée, s'agira-t-il de pensée ou de rêve ? Il m'est impossible de le prévoir.

Il existe dans le monde de vastes régions où, si l'on doit en croire ce qu'on lit, il neige en permanence.

En Sibérie, ou dans l'Alaska, se trouve un pré enneigé, au milieu duquel se dresse un piquet pourri, planté de guingois. Malgré la lumière faible qui évoque le soir, il est peut-être midi. Une fine poudre de neige tombe sans relâche. Aussi loin que le regard porte, il n'y a rien d'autre.

113. Dans le meuble qui sert normalement de porte-chapeaux, près de la porte d'entrée, à l'endroit où l'on placerait les parapluies si nous en usions, si nous réagissions à la pluie autrement qu'en lui offrant notre visage pour happen de la bouche les gouttes tièdes et nous réjouir, je trouve les deux fusils, le fusil de chasse à deux canons pour la perdrix et le lièvre, et celui qu'on désigne du nom de Lee-Enfield. À mon émerveillement, le Lee-Enfield est gradué jusqu'à 2 000 yards.

Quant au lieu où l'on conserve les cartouches du fusil de chasse, je l'ignore. Mais dans le petit tiroir du meuble, six cartouches de 303 au museau de bronze traînent depuis des années entre des boutons dépareillés et des épingle. Je les trouve en tâtonnant.

On n'imaginerait pas, à me voir, que je sais me servir d'un fusil. Pourtant si. Nombreux sont parmi les éléments qui me concernent ceux qu'on n'imaginerait pas à me voir. Je ne suis pas certaine de pouvoir charger un magasin dans le noir, mais je peux glisser une seule cartouche dans la culasse et actionner le cran de sûreté. La moiteur de mes paumes me surprend désagréablement, moi dont la peau est, d'ordinaire, d'une sécheresse presque écailleuse.

114. J'ai beau me retrouver au cœur de l'action, je ne suis pas à mon aise. En moi, le vide a fait son apparition. Rien de ce qui survient maintenant ne me satisfait. Quand j'agitas la cloche en fredonnant dans l'obscurité, j'étais satisfaite, mais même si je retournais tâtonner dans le noir pour récupérer cette cloche sous un meuble et essuyer les toiles d'araignée, même si je me remettais à sonner et à fredonner, je ne crois pas que je retrouverais ce sentiment de bonheur. Certaines choses semblent être à jamais irrécupérables. Cela prouve peut-être la réalité du passé.

115. Je ne suis pas à mon aise. Je ne peux pas croire à ce qui m'arrive. Je secoue la tête, et brusquement je cesse de voir pourquoi je ne passerais pas la nuit endormie, dans mon lit ; je ne vois pas pourquoi mon père ne passerait pas la nuit endormi, dans son lit, pourquoi la femme de Hendrik ne passerait pas la nuit endormie, dans son lit qui est aussi celui de Hendrik. Je ne perçois aucune nécessité derrière ce que nous faisons, tous tant que nous sommes. Nous ne sommes qu'un tissu de caprices ; un caprice succède à l'autre. Pourquoi ne reconnaissons-nous pas que nos vies sont vides, aussi vides que le désert que nous habitons, acceptant dès lors de les passer à compter des moutons ou à laver des tasses, le cœur joyeux ? Je ne vois pas pourquoi il faudrait que l'histoire de nos vies soit intéressante. Je reprends tout à zéro.

116. La balle est douillettement nichée dans sa chambre. Où se niche ma propre corruption ? Une fois que je serai repartie à zéro, je reprendrai certainement le chemin interrompu. Peut-être que, manquant de détermination, je ne parviens pas à me résigner, non pas à la servitude des tâches ménagères et du même oreiller retrouvé nuit après nuit, mais à un récit si fastidieux qu'il pourrait aussi bien être fait de silence. Ce qui me manque, c'est le courage de me taire, de mourir en retombant dans le silence dont je suis issue. L'histoire que j'élabore en chargeant ce fusil n'est qu'un balbutiement apocryphe et frénétique. Suis-je un de ces êtres

qui manquent à ce point de substance qu'ils ne peuvent s'exprimer qu'avec des balles ? Je ressens cette crainte en me glissant au-dehors – silhouette étonnante : une dame armée dans la nuit étoilée.

117. Une lumière d'argent bleuté inonde la cour. Les murs chaulés de l'entrepôt et du hangar à charrettes resplendissent d'une pâleur spectrale. Loin dans les terres, les ailes du moulin à vent luisent. On entend le choc sourd du piston, faible mais net, porté par la brise nocturne. La beauté du monde où je vis me coupe le souffle. Un phénomène similaire se produit, dit-on, chez les condamnés à mort : les écailles leur tombent des yeux tandis qu'ils marchent vers le gibet ou le billot, et dans un moment d'intense pureté, affligés de devoir mourir, ils rendent cependant grâce d'avoir vécu. Peut-être devrais-je renoncer, au profit de la lune, à mon allégeance solaire.

Je perçois néanmoins un bruit, tantôt faible, tantôt fort, qui n'a pas sa place ici, et évoque un chien malade qui gémit, grogne, halète sans relâche. Mais ce n'est pas un chien ; c'est un singe, ou un être humain, ou plusieurs êtres humains derrière la maison.

Tenant le fusil à la façon d'un plateau, j'avance précautionneusement sur le gravier, contournant le hangar pour arriver par-derrière. Le mur de la maison est baigné d'ombre. Près de la porte de la cuisine, une forme se dessine dans l'obscurité : ce n'est ni un chien ni un singe, mais un homme ; en fait (je le constate en m'approchant), il s'agit de Hendrik, l'homme qui, précisément, ne devrait pas être ici. Son marmonnement – si c'est le terme qui convient à ce bruit – s'interrompt dès qu'il me voit. Il fait mine de se lever à mon approche, mais retombe en arrière. Il me tend les mains, paumes tournées vers le haut.

« Ne tirez pas ! » dit-il. Il veut rire.

Mon doigt ne lâche pas la gâchette. Pour l'instant, je refuse de m'en tenir aux apparences. Son haleine ne pue pas le vin, mais le brandy. Seul mon père a pu lui procurer du brandy. Acheté, donc, plutôt que trompé.

S'appuyant d'une main à la porte de la cuisine, derrière lui, il essaie de nouveau de se lever. Son chapeau, posé sur ses genoux, tombe à terre. En cherchant à le ramasser, il s'effondre lentement sur le côté.

« C'est moi », dit-il, tendant sa main libre vers le canon du fusil, qui est tout à fait hors de sa portée. Je recule d'un pas.

Couché sur le seuil, les genoux pliés vers le menton, il m'oublie et se met à sangloter. Voilà donc ce qu'était ce bruit. À chaque sursaut, ses talons se détendent comme un ressort.

Je ne peux rien pour lui.

« Hendrik, tu vas prendre froid », dis-je.

118. La chambre de mon père m'est interdite par une porte fermée à clé ; mais, comme toujours, la fenêtre est ouverte. Ce soir, j'ai assez écouté les sons produits par les autres. Il est donc nécessaire d'agir rapidement, sans réfléchir, et, puisque je ne peux pas me boucher les oreilles, de chanteronner à voix basse. Je glisse le canon du fusil entre les rideaux. Ayant appuyé le fût sur le rebord de la fenêtre, j'élève l'arme jusqu'à ce qu'elle soit pointée à coup sûr vers la partie la plus éloignée du plafond. Je ferme les yeux et j'appuie sur la gâchette.

Je n'avais jamais eu, jusqu'ici, le privilège d'entendre la décharge d'une arme à feu à l'intérieur d'une maison. J'ai l'habitude d'échos que les collines me renvoient en vagues successives. Il n'y a aujourd'hui que la secousse de la crosse contre mon épaule, la détonation, terne, peu remarquable, et un instant de silence qui précède le premier cri.

Tout en écoutant, je renifle l'odeur de cordite. En frottant l'un contre l'autre deux morceaux de notre minerai de fer, on provoque une étincelle, et une bouffée de la même fumée enivrante.

119. En réalité, je n'ai jamais entendu un cri pareil. Il emplit de son éclat la chambre obscure, et les murs le réverbèrent comme s'ils étaient de cristal. Décroissant jusqu'à n'être qu'une suite de jappements presque inaudibles, il s'enfle

aussitôt de plus belle. Je suis stupéfaite. Jamais je n'aurais cru qu'on pouvait crier aussi fort.

Le cran se remet en place, la douille tombe à mes pieds, la deuxième cartouche, froide, indifférente, s'enfonce dans la culasse.

Les cris deviennent plus brefs, ils prennent un rythme. Il y a aussi des sons qui évoquent la colère, nombreux, plus graves, dépourvus de rythme. Je les trierai plus tard, si j'ai le temps, si je peux me les remémorer.

Je hausse le canon, je ferme les yeux, j'appuie sur la gâchette. Au même moment, le fusil me saute des mains. La détonation est encore moins sonore que la première. C'est étonnant : le fusil entier m'abandonne. Il se glisse entre les rideaux, et le voilà disparu. Je m'agenouille, les mains vides.

120. Je ferais mieux de m'en aller. J'ai provoqué assez de désordres, mon estomac est agité de sensations désagréables, leur nuit est gâchée : il me faudra, à coup sûr, payer. Pour le moment, la solitude est le meilleur choix.

121. Au milieu de la cour, Hendrik, debout dans le clair de lune, me regarde. Impossible de deviner ses pensées.

Je lui parle froidement, en détachant mes mots. « Va te coucher, Hendrik. Il est tard. Demain sera un autre jour. »

Il vacille, le visage caché par l'ombre de son chapeau.

Le cri s'est transformé en clamour. Dans l'intérêt de tous, il est préférable que je parte.

Je contourne Hendrik et je prends la route qui part dans la direction opposée à la ferme, ou, si l'on préfère, dans la direction du vaste monde. Au début, j'ai l'impression que mon dos est vulnérable ; cette sensation s'estompe peu à peu.

122. Se peut-il qu'il existe une explication à tous mes actes, cachée au fond de mon être comme une clé qu'on

entend tinter dans une boîte, et qu'il suffirait d'atteindre pour que le mystère soit enfin révélé ? La clé est-elle ce qui suit : j'ai recours au conflit avec mon père pour m'arracher à mon interminable méditation sur une existence sans attaches, et trouver un véritable *agôn*, avec sa crise et sa résolution ? S'il en est ainsi, ai-je le désir d'employer cette clé, ou plutôt de la laisser choir doucement au bord de la route et de ne jamais la revoir ? N'est-il pas remarquable que je puisse m'éloigner d'un lieu de crise, de coups de feu, de cris, de plaisirs interrompus, traînant mes chaussures dans le gravier sous la brise nocturne et froide et les barreaux d'argent des rayons de la lune, et me couper aussitôt du monde des choses, pour retrouver un univers bruissant de mots ? Je m'interroge : suis-je une chose parmi les choses, un corps qui évolue le long d'un rail, mû par des tendons et des leviers osseux, ou suis-je un monologue qui se déplace dans le temps, à un mètre cinquante environ au-dessus du sol – à moins que le sol lui-même se révèle n'être qu'un mot de plus, auquel cas je suis bel et bien perdue ? Quoi qu'il en soit, dans mon effort pour être moi-même, je n'atteins visiblement pas à toute la clarté désirable. Quand ma conduite de ce soir s'intégrera-t-elle à ma vie ? J'aurais mieux fait de me tenir tranquille, ou de montrer plus de vaillance. Mon dégoût devant le chagrin de Hendrik révélait ma lâcheté. Si du sang rouge coulait dans mes veines (de quelle couleur est mon sang ? rose dilué ? violet d'encre ?), je lui aurais mis de force une hachette entre les mains, et je l'aurais poussé dans la maison pour qu'il y accomplisse sa vengeance. Une femme décidée à être l'auteur de sa propre vie n'aurait pas hésité à tirer brutalement les rideaux et à inonder de lumière – clair de lune ou flamme des torches – l'acte coupable. Mais comme je le craignais, je balance toujours entre les agitations du drame et les langueurs de la méditation. Certes, j'ai visé, j'ai appuyé sur la gâchette ; j'ai cependant fermé les yeux, comportement qui ne s'explique pas uniquement par ma faiblesse féminine, mais par une logique particulière, un choix psychologique destiné à m'éviter le spectacle de la nudité paternelle. (C'est peut-être ce même choix qui m'a rendue incapable de faire l'effort de consoler Hendrik.) (Je n'ai pas mentionné la nudité de la fille. Pourquoi ?) Il y a quelque chose de réconfortant à découvrir en

soi des ressorts psychologiques – pourrait-on parler en termes psychologiques d'une créature dépourvue d'existence ? – mais il y a aussi de quoi s'inquiéter. De qui serais-je la créature, dans un récit qui rendrait compte des motifs inconscients ? Ma liberté est en danger, des forces qui échappent à mon contrôle m'acculent, bientôt il ne me restera plus qu'à m'asseoir dans un coin en pleurant, les muscles secoués de mouvements convulsifs. Peu importe que ce coin se présente plutôt pour l'instant comme une longue marche sur la grand-route : je finirai par y découvrir que la terre est ronde – les coins revêtent des formes multiples. Je n'ai pas l'équipement nécessaire pour vivre sur la route. Certes, je dispose de pieds et de jambes, et il y aurait de la mauvaise foi à prétendre qu'un problème de subsistance se pose – en prévoyant des chaussures de rechange, je peux survivre indéfiniment grâce aux sauterelles et aux averses – mais à dire vrai, je n'ai pas le cœur de faire face aux rencontres – aubergistes, postillons, bandits de grand chemin, si je ne me trompe pas de siècle – et aux aventures, viols et rapines – je n'ai pourtant rien qui vaille d'être volé ou d'être violé (voilà qui donnerait lieu à une scène inoubliable !), mais cela arrive à des personnes tout à fait inattendues. Par contre, si la route poursuit son cours sans se modifier, sombre, sinueuse, empierrée, si je peux la suivre en trébuchant, sous le soleil ou la lune, selon le cas, sans me retrouver à Armoede, à la gare, à la ville où s'accomplit la perdition des filles, ou autres lieux du même ordre, si, merveille des merveilles, la route ne va nulle part, jour après jour, semaine après semaine, saison après saison, sauf, si j'ai de la chance, jusqu'au rebord du monde, j'aurai alors loisir de m'y adonner, à cette vie sur la route, se déroulant sans psychologie, ni aventure, ni forme ni contours, cahin-caha dans mes vieilles bottines, qui, tombant en lambeaux, seront aussitôt remplacées par les bottines neuves suspendues à une ficelle autour de mon cou comme deux mamelles noires, de rares haltes me pourvoiront en sauterelles et en eau de pluie, des haltes encore plus rares suffiront aux besoins naturels, il me faudra enfin m'arrêter parfois pour somnoler et rêver, car l'absence de rêves est mortelle, et mes méditations flotteront noir sur blanc à cinq pieds au-dessus du sol, tel un ruban de brume s'étirant jusqu'à l'horizon oui, voilà une vie à laquelle

je m'adonnerais volontiers. Si je savais qu'on ne m'en demande pas plus, mon allure se ferait aussitôt plus rapide, mon pas s'allongerait, je roulerais des hanches, j'avancerais souriante, le cœur joyeux. Mais j'ai mes raisons de soupçonner – non, je n'ai pas mes raisons : cette sphère n'est pas celle de la raison – je soupçonne, et ce n'est qu'un soupçon qui ne repose sur rien, que la branche droite de cette route me conduirait à la réserve d'Armoede, et la branche gauche à la gare. Si je suis vers le sud les traverses du chemin de fer, je me retrouverai un jour au bord de la mer, et je pourrai longer la plage en écoutant la houle. Je pourrai aussi marcher droit vers le large où, à défaut d'un miracle, inexorablement propulsée par ses mécanismes auxiliaires, ma tête sera submergée, et le ruban de mots se perdra à jamais dans un bouillonnement de bulles. Que vais-je dire aux gens du train, qui me regardent, intrigués, à cause des chaussures de rechange accrochées à mon cou, à cause des sauterelles qui jaillissent de mon sac à main – le vieux monsieur aimable à la chevelure argentée, la grosse dame vêtue de coton noir qui tamponne d'un mouchoir délicat sa lèvre supérieure humectée de sueur, le jeune homme guindé qui me regarde intensément et pourrait à tout moment, suivant le siècle, se révéler être mon frère perdu de longue date, ou mon séducteur, ou les deux ? Quels mots pourrais-je leur offrir ? J'écarte les lèvres, et ils voient mes dents maculées, ils sentent mes gencives cariées, ils blêmissent sous le hurlement noir et froid du vent ancien qui me traverse sans fin, venu de nulle part et n'allant nulle part.

123. Mon père est assis sur le sol, adossé au pied du grand lit double dans lequel ont été engendrés bien des membres de notre famille. Il est nu jusqu'à la taille. Sa chair est d'une blancheur de lis. Son visage, qui devrait être du même brun de brique cuite que ses avant-bras, est jaune. Il regarde exactement dans la direction de l'endroit où je me tiens, la main devant la bouche, dans la lumière du petit matin.

Le reste de son corps est drapé de vert. Il a arraché les rideaux verts, avec leur tringle, ce qui explique la clarté qui inonde la chambre. Il tient le rideau autour de sa taille.

Nous nous regardons. Malgré tous mes efforts, je ne peux définir les sentiments reflétés par son visage. La faculté de lire sur les visages me fait défaut.

124. D'un bout de la maison à l'autre, je ferme les portes ; les deux portes du salon, les deux portes de la salle à manger, la porte d'une chambre à coucher, la porte d'une autre chambre à coucher, la porte de la salle de couture, la porte du bureau, la porte de la salle de bains, la porte d'une chambre à coucher, la porte de la cuisine, la porte de l'office, la porte de ma chambre. Certaines portes étaient déjà fermées.

125. Les tasses ne sont toujours pas lavées.

126. Il y a des mouches dans la chambre de mon père. Leur bourdonnement alourdit l'air. Elles lui rampent sur le visage, et il ne les chasse pas, lui qui a toujours été si soigneux. Elles grouillent sur ses mains rouges de sang. Il y a des éclaboussures de sang séché sur le sol, et le rideau est raide de sang. Le sang ne m'inspire aucun dégoût : il m'est arrivé de préparer du boudin. Mais en l'occurrence, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je quitte cette chambre un moment, pour faire un tour, pour m'éclaircir les idées. Pourtant je reste : ce lieu me retient.

Il s'éclaircit longuement la gorge et parle. « Va chercher Hendrik, dit-il. Dis à Hendrik de venir, s'il te plaît. »

Quand je détache ses doigts du rideau ensanglé et chiffonné qu'il serre contre son corps, il ne résiste pas. Il y a dans son ventre un trou assez grand pour y glisser le pouce. Tout autour, la chair est brûlée.

Sa main s'empare d'un coin du rideau et dissimule son sexe.

C'est toujours de ma faute. Je ne fais jamais ce qui convient. Je remets en place le tampon de tissu.

127. Maintenant, je cours comme je n'ai pas couru depuis mon enfance, mes poings se serrent, mes bras s'agitent rythmiquement, mes jambes peinent dans le sable gris du lit de la rivière. Je suis toute à ma mission, masse d'action d'où toute réflexion est absente. Cinquante kilos de vitalité animale se ruent à travers l'espace, propulsés par le sentiment du désastre.

128. Hendrik dort à même le matelas. Je me penche sur lui, et l'odeur d'alcool et d'urine me submerge. Hors d'haleine, je lui souffle mon message à l'oreille : « Hendrik, réveille-toi, debout, le *baas* a eu un accident ! Viens m'aider ! »

Il flagelle l'air de ses bras, me frappe, hurle des syllabes furieuses, et retombe dans sa stupeur.

La fille n'est pas là. Où est-elle ?

Je me mets à jeter des objets à la tête de Hendrik. La bouilloire, des cuillères et des couteaux à pleines poignées, des assiettes. Je ramasse le balai et je lui enfonce les poils dans la figure. Il se lève, chancelant, et s'abrite de ses bras. Je le pousse de plus belle : « Écoute-moi quand je te parle ! » Je halète. Je suis hors de moi. L'eau de la bouilloire dégouline sur le matelas. Il recule jusqu'à la porte et s'écroule sur le seuil. Ébloui par le soleil, il s'enroule de nouveau sur lui-même, couché dans la poussière.

« Où est la bouteille ? Réponds ! Qu'as-tu fait du brandy ? Où as-tu pris le brandy ? » Je le domine, le balai à la main. Heureusement, personne n'assiste à cette rencontre d'un homme et d'une femme, adultes tous deux.

« Laissez-moi tranquille, mademoiselle ! Je n'ai rien volé !

— Où as-tu pris le brandy ?

— Le *baas* me l'a donné, mademoiselle ! Je ne suis pas un voleur !

— Lève-toi et écoute-moi. Le *baas* a eu un accident. Tu comprends ? Tu dois venir m'aider.

— Oui, mademoiselle. »

Il se met debout péniblement, vacille, trébuche et tombe. Je brandis le balai. Il lève une jambe pour se défendre, l'air hargneux.

« Pour l'amour de Dieu, remue-toi. » Je hurle. « Le *baas* va mourir, si tu ne fais rien, et ce ne sera pas de ma faute !

— Attendez un peu, mademoiselle, c'est pas facile. »

Il ne se donne aucun mal. Allongé par terre, il se permet de sourire.

« Imbécile, sale imbécile, ton compte est bon, je te le jure ! Emballe tes affaires et va-t'en ! Je ne veux pas te revoir ici. »

Le manche du balai cogne sa semelle et m'échappe des mains.

129. De nouveau, je peine, le souffle court, dans le lit de la rivière. Je voudrais qu'elle monte, la rivière, que sa crue nous inonde, que ses flots emportent les moutons et le reste, que la terre en soit lavée ! C'est peut-être ainsi que finira ce conte, à moins qu'un incendie ne ravage la maison. Mais le soleil a brûlé les vestiges mauves de l'aube : nous aurons encore une belle journée. Je parlerais d'un ciel sans pitié si je ne savais pas que le ciel est simplement clair, la terre sèche, les rochers durs. Quel purgatoire de vivre dans cet univers insensible, où tout, sauf moi, est simplement ce qu'il est ! L'unique molécule à ne pas suivre aveuglément son orbite, la seule à vouloir se créer une vie à soi au cœur de ce tourbillon de matière, de ces corps mus par leurs appétits, de cette idiotie rurale, c'est moi ! Ma poitrine se soulève, je n'ai pas l'habitude de courir, je pète violemment à mi-course. J'aurais dû vivre à la ville : la cupidité, voilà un vice à la mesure de mon entendement. À la ville, j'aurais eu assez de place pour trouver toute ma dimension : peut-être n'est-il pas trop tard, peut-être m'est-il encore possible de m'enfuir, déguisée en homme, un petit homme glabre et chafouin, pour pratiquer la cupidité, faire fortune et trouver le bonheur – encore que cette dernière hypothèse soit peu vraisemblable.

130. Debout à la fenêtre de la chambre, je halète.
« Hendrik ne viendra pas. Il est soûl. Papa n'aurait pas dû lui donner du brandy. Il n'en a pas l'habitude. »

Le fusil de la nuit dernière est par terre, près de la fenêtre.

Son visage est d'un jaune hépatique. Il est toujours assis dans la même position. Il serre le rideau contre lui. Il ne tourne pas la tête. On ne peut affirmer qu'il m'ait entendue.

131. Je m'agenouille auprès de lui. Il regarde le mur nu, mais ses yeux sont braqués sur un lieu plus lointain, sur l'infini peut-être, ou même sur son rédempteur. Est-il mort ? Malgré toutes les grippes et les varioles qui ont marqué ma vie, je n'ai jamais vu mourir d'animal plus gros qu'un cochon.

Son haleine me frappe les narines, fiévreuse, fétide.

« De l'eau », chuchote-t-il.

Des moucherons flottent dans le seau à eau. Je les retire et je bois un plein gobelet. Puis je lui rapporte le gobelet rempli et je le tiens contre ses lèvres. Il l'avale avec une énergie rassurante.

« Puis-je aider Papa à se mettre au lit ? »

Il grince des dents et pousse un gémissement à chacune de ses respirations entrecoupées. Ses orteils, qui dépassent du rideau, se plient et se déplient.

« Aide-moi, murmure-t-il, fais vite venir le docteur. » Les larmes roulent le long de ses joues.

Je l'enjambe et j'essaie de le soulever en le prenant sous les aisselles. Il ne m'aide absolument pas.

Il pleure comme un bébé.

« Aide-moi, aide-moi, j'ai horriblement mal ! Vite, trouve-moi quelque chose contre la douleur !

— Il n'y a plus de brandy. Papa a tout donné à Hendrik, et maintenant qu'on en a besoin, il n'y en a plus.

— Aide-moi, mon enfant, c'est insupportable, je n'ai jamais eu aussi mal ! »

132. Mes semelles collent désagréablement au sol. J'arpente la maison sans plan ni motif, et je laisse des marques qu'il me faudra nettoyer.

Il est assis dans une flaue de sang comme un bébé qui s'est mouillé.

133. Je traverse une troisième fois le lit de la rivière, traînant la jambe, fatiguée, épuisée. Je porte le fusil en bandoulière. Je me sens l'âme d'un vétéran de plusieurs campagnes – mais je me demande de quoi j'ai l'air.

Couché sur le dos, Hendrik ronfle. Encore un homme qui pue.

« Hendrik, lève-toi, ou je tire. J'en ai soupé de tes histoires. Le *baas* a besoin de toi. »

Quand on pense vraiment ce qu'on dit, quand au lieu de pousser des cris affolés on parle calmement, fermement, sur le ton de la décision, on est compris et écouté. Quel plaisir d'avoir mis le doigt sur une vérité universelle. Hendrik se lève en titubant et me suit. Je lui donne le fusil à porter. La cartouche qui est dans la culasse est brûlée depuis longtemps ; depuis minuit, exactement. Malgré les apparences, je suis inoffensive.

134. « Hendrik, prends-le sous les épaules, pour pouvoir le tirer sur le lit. »

Hendrik aux épaules, moi aux genoux, nous hissons mon père sur la literie en désordre. Il geint et marmonne, en plein délire. Je vais chercher une cuvette d'eau, une éponge, du phénol.

Je n'avais pas vu la plaie béante de son dos, d'où le sang suinte sans arrêt. Des pétales de chair l'entourent. Pour nettoyer la plaie, je les contourne délicatement. Il tressaute

quand l'éponge touche la chair à vif. En tout cas, la balle est sortie.

Je n'ai pas assez de bandages pour une blessure de cette taille. Avec des ciseaux de couturière, j'entreprends de découper un drap en lanières. C'est un long travail. Hendrik s'agit sans but jusqu'à ce que je lui dise de chasser les mouches qui grouillent sur son maître. Il obéit gauchement.

Pendant que Hendrik soulève le torse, je couvre les deux trous de tampons de charpie et j'enroule le bandage plusieurs fois autour de la taille épaisse. Le sexe est plus petit que je ne l'imaginais, presque perdu dans une broussaille de poils sombres qui s'ébouriffent jusqu'au nombril : garçonnet pâlichon, minus, nain, fils débile enfermé des années durant à la cave, nourri de pain et d'eau, conversant avec les araignées, chantonnant tout seul ; un beau soir, on le pare d'habits neufs, on le libère, on en fait grand cas, on le choie, on le fête, et puis on l'exécute. Pauvre petite chose. Impossible d'imaginer que je sois sortie de là, ou de cette masse bouffie que je vois en dessous. Si l'on me disait que je suis une idée que mon père a eue il y a bien des années, et dont il s'est lassé au point de l'oublier, je serais moins incrédule ; je resterais pourtant sceptique. On rendrait mieux compte de mon existence en m'expliquant comme une idée que j'ai eue moi-même, il y a aussi bien des années, et que je ne suis pas parvenue à chasser.

Hendrik est gêné par mes mains et mes yeux diligents, mes mains et mes yeux consciencieux, mes mains et mes yeux de femme qui rôdent si près de cette masculinité vulnérable et blafarde. Je devine sa gêne, et, me tournant vers lui, je lui décoche le premier sourire franc que je lui aie adressé de la journée, ou même depuis des années que je le connais. Il baisse les yeux. Les gens de couleur peuvent-ils rougir ?

Je passe à mon père une chemise de nuit propre. Avec l'aide de Hendrik, je la descends plus bas que ses genoux. Le voilà net et respectable.

« Nous avons fait tout ce que nous pouvions, Hendrik. Va à la cuisine, j'irai faire du café dans un instant. »

135. Me voilà donc tout d'un coup au cœur d'un champ de tensions morales – ce terme est pleinement justifié – auxquelles mon éducation ne m'a guère préparée. Que vais-je faire ? Quand il aura retrouvé son équilibre, Hendrik se demandera si l'accident est une excentricité de la classe dirigeante ou si je suis fautive, et si l'on peut, à ce titre, tirer parti de moi. Il se demandera qui a le plus honte, de lui ou de moi, de nous ou d'eux, et qui fixe le plus haut le prix du silence. Klein-Anna, si on la retrouve un jour, se demandera si sa liaison avec mon père me fâche, ou si elle m'effraie. Elle se demandera si je suis prête à la protéger de Hendrik, et si, à l'avenir, j'essaierai de la tenir à l'écart de mon père. Elle et Hendrik se demanderont ensemble s'ils doivent quitter la ferme ou si le secret scandaleux pourra être étouffé. Mon père voudra savoir quelle pénitence on peut m'imposer, si je vais faire pression sur la fille en profitant de ce qu'il est alité, s'il convient d'élaborer entre nous quatre une fiction qui expliquerait sa blessure – un accident de chasse, par exemple. Des yeux masqués m'examineront, toutes mes paroles seront soupesées, on m'adressera des phrases dont la fadeur, l'innocuité, l'opacité cacheront mal les accents moqueurs. Derrière mon dos, on échangera des sourires. Un crime a été commis : il faut un criminel. Qui est le coupable ? Je suis terriblement mal placée. Des forces intérieures qui relèvent de cette psychologie que j'abhorre s'empareront de moi et me feront croire que j'ai voulu ce crime, que je désirais la mort de mon père. Je sentirai derrière moi, silhouettes sombres et subtiles, Hendrik et Klein-Anna qui me montreront du doigt, et mes jours ne seront plus qu'une suite de pénitences. Je me mettrai à lécher les plaies de mon père, à laver Klein-Anna et à la conduire au lit du maître, à servir Hendrik au doigt et à l'œil. Dans l'obscurité qui précède l'aube, esclave d'une esclave, j'alimenterai le feu, je leur apporterai leur petit déjeuner au lit et je bénirai leurs insultes. Le serpent est déjà là : le vieil Éden est mort !

136. Je m'abuse. C'est pire que cela, bien pire. Il ne guérira jamais. À la fable pastorale s'est substituée une histoire étouffante, une de celles où l'on voit le frère et la

sœur, la femme, la fille et la concubine rôder et gronder autour du lit de mort, à l'écoute du dernier râle, ou s'épier dans les couloirs mal éclairés de la demeure ancestrale. Quelle injustice ! Moi qui suis née dans un vide, à l'écart du temps, je ne puis comprendre les formes en mutation. Mon talent convient à l'immanence, à cette identité flamboyante ou glacée qui est au cœur des choses. Le lyrisme me sied mieux que la chronique. Debout dans cette chambre, je ne vois pas le père, le maître, sur son lit de mort, mais le soleil que reflète avec un éclat indécent son front mouillé de sueur ; je sens l'odeur que le sang partage avec la pierre, le pétrole, le fer, l'odeur qui se dégage des êtres qui voyagent à travers l'espace et le temps, inspirant et expirant l'obscur, le vide, l'infini, lorsqu'ils croisent les orbites des planètes mortes, Pluton, Neptune, et celles qu'on n'a pas encore découvertes, tant elles sont infimes et lointaines, l'odeur qui émane de la matière quand, devenue très vieille, elle veut dormir. Père, père, si seulement je pouvais apprendre tes secrets, me glisser dans les alvéoles de tes os, écouter le tumulte de ta moelle, le chant de tes nerfs, me laisser emporter par le flux de ton sang, et parvenir enfin à la mer paisible où mes frères et sœurs innombrables nagent en secouant leur queue, sourient, et me chuchotent la promesse d'une vie à venir ! Je veux une deuxième chance ! Laisse-moi m'annihiler en toi et surgir une deuxième fois, pure et neuve, tendre poisson, joli bébé, nourrisson rieur, enfant heureuse, jeune fille en fleur, fiancée rougissante, épouse aimante, douce mère, et vivre mon histoire du début à la fin dans un bourg rural, au milieu de voisins affables, avec un chat sur le seuil, des géraniums à la fenêtre, un soleil bienveillant ! Je suis une erreur. Un poisson noir nageait parmi les poissons blancs, et le sort le désigna pour qu'il devienne moi. Je n'étais pas la sœur des autres, j'étais la mauvaise chance, j'étais un requin, un petit requin noir. Pourquoi ne l'as-tu pas repéré, pourquoi ne pas lui avoir coupé la gorge ? Père, où est ta clémence, toi qui, sans t'inquiéter de moi, m'as laissée venir au monde, toute monstrueuse que j'étais ? Écrase-moi, dévore-moi, annihile-moi avant qu'il soit trop tard ! Liquide-moi, élimine aussi ces guetteurs chuchotants et cette maison perdue au cœur de nulle part, et laisse-moi tenter une nouvelle fois ma chance dans un milieu civilisé ! Réveille-toi, et serre-moi dans tes bras !

Montre-moi une seule fois le secret de ton cœur, et, je te le jure, je ne chercherai plus jamais à explorer un cœur, que ce soit le tien ou un autre, que ce soit le cœur de la pierre la plus humble ! Je renoncerai aussi à ces discours, à toutes ces paroles ! Dès qu'elles apparaîtront, j'y mettrai le feu ! Ne vois-tu pas que seul le désespoir m'inspire, l'amour et le désespoir ! Parle-moi ! Faut-il que mes messages soient sanglants pour te forcer à parler ? Quelles horreurs plus énormes exiges-tu de moi ? Devrai-je prendre un couteau pour graver mes supplications dans ta chair ? Crois-tu pouvoir mourir avant de m'avoir dit Oui ? Me crois-tu incapable d'insuffler de l'air dans tes poumons, ou de pomper à la main le sang jusqu'à ton cœur ? Imagines-tu que j'accepterai de poser des pièces de monnaie sur tes paupières avant que tu m'aies regardée, de bander ta mâchoire avant que tu m'aies parlé ? Nous vivrons ensemble dans cette chambre, toi et moi, jusqu'à ce que mon désir ait le dessus, jusqu'au jugement dernier, jusqu'à ce que les étoiles tombent du ciel. *Je suis je !* J'attendrai le temps qu'il faudra.

137. Son état physique n'évolue pas.

Je perds patience. Je n'ai pas l'énergie de trotter d'une pièce à l'autre en effectuant des tâches quotidiennes et en échangeant des platitudes avec Hendrik. Il ne se passe rien, on ne peut rien provoquer. Nous sommes encalminés. Je me tourne les pouces, torturée d'ennui. S'il pouvait au moins pleuvoir ! Si seulement la foudre mettait le feu au *veld* ! Si le dernier des reptiles géants émergeait de la vase au fond du réservoir ! Si des hommes nus sur des chevaux sauvages descendaient des collines pour nous massacrer ! Quel recours me reste-t-il, si l'existence me lasse en semblable journée ? Pourquoi Hendrik ne plonge-t-il pas un couteau à pain dans le cœur de l'homme qui a détruit son bonheur ? Pourquoi Klein-Anna ne sort-elle pas de son terrier, où qu'il soit, pour s'agenouiller devant son mari, implorer son pardon, recevoir une gifle, un crachat, et retrouver enfin la paix de son ménage ? Pourquoi ne va-t-elle pas pleurer au chevet de son galant ? Pourquoi Hendrik est-il si renfermé ? Pourquoi attend-il inlassablement dans la cuisine, au lieu de rôder autour de

moi avec des sourires secrets et des allusions au prix du silence ? Pourquoi mon père lui-même ne se lève-t-il pas pour nous maudire ? Comme s'il ne suffisait pas d'avoir à me donner la vie à moi-même, au long des minutes mornes, pourquoi m'incombe-t-il de donner la vie à tous les habitants du domaine, et au domaine lui-même, à la moindre brindille, au moindre caillou ? J'ai raconté naguère que je dormais : c'est un mensonge. J'ai prétendu que je revêtais chaque soir ma chemise de nuit blanche et que je m'endormais, mes pieds calleux pointés vers les étoiles. C'est absurde. Comment pourrais-je me permettre de dormir ? Si mon emprise sur le monde se desserrait un seul instant, il tomberait en morceaux : Hendrik et sa timide épouse, réduits en poussière dans les bras l'un de l'autre, s'affaîsseraient sur le sol, les grillons cesseraient de chanter, les bâtiments se dissoudraient jusqu'à ne dessiner sur un ciel pâle qu'une pâle structure d'angles et de lignes, mon père, flottant comme un nuage noir, serait aspiré à l'intérieur de mon crâne, et se cognerait aux parois de cette tanière en poussant des grognements d'ours. Il ne resterait que moi, allongée en cet instant fatal dans la posture du sommeil, sur un lit immatériel, au-dessus d'un sol immatériel, avant que tout disparaisse. J'élabore ce qui doit m'élaborer : impossible de m'arrêter.

138. Mais je rêve. Je ne dors pas, mais je rêve : je ne sais pas comment je m'y prends. Je rêve parfois d'un buisson. Quand le soleil s'est couché, que la lune est obscure et que la lumière dispensée par les étoiles est faible au point de ne pas voir sa propre main devant sa figure, le buisson dont je rêve brille d'une lumière étrange. Debout devant le buisson, je le regarde, et le buisson me renvoie mon regard, à travers les ténèbres d'une nuit très profonde. Puis le sommeil me prend. Dans mon sommeil, je bâille, je m'allonge, je m'endors, et la dernière étoile s'éteint au-dessus de moi dans le ciel. Sans moi, le buisson serait seul dans l'univers ; mais, à présent endormie, je sais où il se trouve, et il continue à me baigner de sa lumière.

Voilà mon rêve du buisson ardent. Je suis sûre que suivant un certain mode d'interprétation, en rêvant du buisson, je rêve

de mon père. Mais qui peut dire ce que c'est qu'un rêve sur mon père ?

139. « J'attelle les ânes, mademoiselle ?

— Non, attendons ; si nous bougeons le *baas* maintenant, nous ne ferons qu'aggraver ses souffrances. »

140. La fille est dans la salle de couture. Elle a dû s'y cacher toute la nuit, tapie dans un coin, écoutant les gémissements qui venaient de la chambre à coucher et les bruits de pas, dehors, sur le gravier, jusqu'à ce qu'elle s'effondre sur le sol, accablée de sommeil, enroulée comme un chat dans un nid de tentures. Une fois que j'ai décidé de la trouver, je la trouve aussitôt : on ne grandit pas dans une maison sans assimiler toutes les nuances de sa respiration.

« Bon, ça suffit maintenant ! Finie la plaisanterie ! Où sont tes habits ? Laisse mes couvertures, s'il te plaît, tu as des habits à toi. Alors, qu'est-ce que tu comptes faire ? Que vas-tu dire à ton mari ? Tu vas lui parler de la nuit dernière ? Allons, parle, que vas-tu dire à ton mari ? Qu'est-ce que tu as manigancé dans cette maison ? Garce ! Salope ! Tu as vu ce gâchis ! C'est de ta faute, tout le gâchis est de ta faute ! Mais laisse-moi te dire une chose : tu vas partir aujourd'hui, avec Hendrik, je ne veux plus entendre parler de toi ! Arrête de pleurer, il est trop tard pour pleurer, tu aurais mieux fait de pleurer hier, ça ne sert à rien aujourd'hui ! Où sont tes affaires ? Habille-toi, ne reste pas devant moi toute nue, mets tes habits et sors d'ici, je ne veux pas te revoir ! Je vais dire à Hendrik de venir te chercher.

— Mademoiselle, s'il vous plaît – mes affaires sont parties.

— Ne me mens pas, elles sont dans la chambre où tu étais !

— Oui, mademoiselle. S'il vous plaît, mademoiselle, il va me battre. »

Ainsi, déversant sur la fillette des torrents de ressentiment mesquin, boursouflée de courroux, sûre de mon bon droit, je deviens en cet instant béni une femme parmi les femmes, je

mérite de compter au nombre des vaillantes mégères campagnardes. Cela vient tout seul ; pas besoin de leçons. Il suffit d'avoir autour de soi des gens dociles, et de leur en vouloir parce qu'ils ne répondent pas. Si je suis hargneuse, c'est qu'autour de moi s'étend un espace infini, qu'avant et après moi, l'histoire semble avoir reflué hors du temps, que je lis sur ces visages inclinés les indices d'un pouvoir sans limites. Partout, je bats l'air de mes poings. Que me reste-t-il, hors d'une morne expansion jusqu'aux limites de l'univers ? Peut-on s'étonner que rien ne soit à l'abri de mes entreprises, que la fleur la plus humble du *veld* courre le risque d'être violée dans son être, que mes songes soient hantés par l'image désirée d'un buisson qui résiste à ma conquête métaphysique ? Pauvre Hendrik, pauvre Anna, quelles chances ont-ils face à moi ?

141. « Hendrik ! Écoute-moi bien. Anna est à la maison. Elle est désolée de tout ce qui s'est passé. Elle dit que ça ne se reproduira pas. Elle veut te demander pardon. Ce que je voudrais savoir, c'est si je dois la faire sortir, ou s'il va y avoir des problèmes. Parce que je te le dis ici et maintenant, Hendrik, si vous causez des ennuis, je m'en lave les mains, vous pouvez partir aujourd'hui, tous les deux. Je tiens à être parfaitement claire. Ce qui se passe entre toi et Anna ne me regarde pas ; mais si elle vient me dire que tu as été cruel avec elle, gare à toi ! »

« Anna ! viens ici immédiatement ! Vite, dépêche-toi, il ne te fera rien ! »

La fillette arrive en traînant les pieds. Elle a remis ses habits, la robe marron jusqu'aux genoux, la veste bleue, le foulard rouge. Debout devant Hendrik, elle trace de son gros orteil des dessins dans le gravier. Son visage est maculé de larmes. Elle renifle sans arrêt.

Hendrik parle :

« Mademoiselle ne doit pas le prendre mal, mais mademoiselle se mêle trop de nos affaires. »

Il avance d'un pas vers Klein-Anna. Jamais je n'ai entendu dans sa voix ces accents de colère passionnée. Anna se glisse derrière moi, s'essuyant le nez à sa manche. Par une aussi belle matinée, me voilà prise dans une bagarre de chiens. « Toi ! Je te tuerai ! » dit Hendrik. Anna s'accroche à ma robe, entre mes omoplates. Je me libère d'une secousse. Hendrik l'injurie avec des mots dont je ne peux dans l'ensemble que deviner le sens. Je ne les ai jamais entendus avant : comme c'est surprenant ! « Assez ! » Je hurle. Sans me prêter la moindre attention, il se jette sur Anna. Elle tourne aussitôt les talons et se met à courir ; il la suit. Elle est agile et pieds nus, il est chaussé, mais aiguillonné par la fureur. Glapissant sans relâche, elle zigzague de gauche à droite pour essayer de le semer. Enfin, à mi-chemin sur la route de l'école, une centaine de mètres du lieu où je me tiens, elle tombe tout à coup et se roule en boule, terrorisée. Hendrik la bourre de coups de poing et de pied ; elle hurle désespérément. Je ramasse mes jupes et je cours vers eux. Voilà de l'action s'il en est, de l'action sans ambiguïté. Je ne peux nier la part d'euphorie qui se mêle à mon inquiétude.

142. Hendrik la frappe rythmiquement de ses pieds chaussés de souliers souples. Il ne lève pas les yeux vers moi, son visage est mouillé de sueur, il a du travail. S'il avait un bâton à portée de la main, il s'en servirait, mais, heureusement pour sa femme, les bâtons sont rares dans cette partie du monde.

Je tiraille son gilet. « Laisse-la », dis-je. On croirait qu'il s'attendait à ce geste : il me prend par un poignet, puis, se retournant posément, par l'autre poignet. L'espace d'une seconde, nous restons face à face ; il serre mes poignets contre sa poitrine. Je sens son odeur chaude, non sans dégoût. « Arrête !, dis-je. Lâche-moi ! »

S'ensuit une série de mouvements que j'ai du mal à dissocier, dans la confusion du moment – mais j'y parviendrai plus tard, j'en suis sûre, en y réfléchissant calmement. On me secoue d'avant en arrière, mes pieds trébuchent de côté et d'autre sans suivre le rythme de mon corps, ma tête

bringuebale, je perds l'équilibre, mais on ne me permet pas de tomber. J'ai conscience d'être ridicule. Heureusement, quand on vit ici, au cœur de nulle part, on n'a besoin de préserver les apparences pour personne, pas même, à ce qu'il semble maintenant, pour les serviteurs. Je ne suis pas en colère, bien que je claque des dents : il y a pire que de prendre la défense des faibles, il y a pire que d'être secouée – sans méchanceté : aucune malveillance ne transparaît chez cet homme dont la rage est excusable et dont les yeux sont de toute façon, je m'en aperçois, fermés.

Hendrik me laisse partir en arrière et se tourne vers la fille – mais elle n'est plus là. Je tombe lourdement sur les fesses, mes paumes s'écorcent sur le gravier, mes jupes volent, j'ai la tête qui tourne, mais je me sens gaie et prête à recommencer ! Mon problème, depuis tant d'années, c'est peut-être de n'avoir eu personne avec qui jouer. Le sang me bourdonne aux oreilles. Je ferme les yeux. Dans un instant, je serai de nouveau moi-même.

143. Hendrik n'est plus en vue. Je bats mes vêtements, et la poussière s'en élève en nuages. La poche de ma jupe est arrachée, et le trousseau de clés qui comporte la clé des entrepôts, celle de l'office et celle des buffets de la salle à manger a disparu. Je gratte le sol autour de moi jusqu'à ce que je le retrouve, j'arrange mes cheveux, et je prends la route de l'école, à la suite de Hendrik. Les événements ont succédé aux événements, mais déjà l'euphorie s'éteint, mon élan s'affaiblit, je ne sais pas bien pourquoi je continue à le suivre, peut-être faudrait-il les laisser régler leurs comptes et faire la paix à leur façon. Mais je ne veux pas rester seule, je ne veux pas me mettre à ruminer.

144. Hendrik est à califourchon au-dessus de la fille allongée sur le bat-flanc, comme s'il allait lui planter ses dents dans la gorge. Elle lève les genoux pour l'écartier ; sa robe remonte sur ses hanches. « Non », supplie-t-elle, et je l'entends, tandis que je m'arrête brusquement à l'entrée de l'école, le regard d'abord capté par les rayons qui jouent sur

les hanches de la fille et les pommettes de l'homme, puis saisissant tous les détails de la scène, à mesure que mon œil s'adapte à la pénombre. « Non, pas ici : elle va nous surprendre ! »

Les deux têtes se tournent à l'unisson vers la silhouette qui masque l'entrée. « Mon Dieu ! » dit-elle. Elle abaisse les jambes, serre sa jupe contre son corps, et se cache contre le mur. Hendrik se dresse sur ses genoux. Il me sourit largement. Entre ses jambes, une protubérance qu'il ne dissimule pas : son organe, sans doute, mais d'une taille grotesque, bien plus gros qu'il ne devrait être, si je ne me trompe. Il parle : « Je suppose que Mademoiselle est venue nous regarder faire ? »

2

145. J'ouvre la porte de la chambre, et une puanteur douceâtre me saisit. Dans cette pièce calme et ensoleillée résonne un bourdonnement aigu, complexe. Des centaines de mouches emplissent l'air, mouches ordinaires et mouches vertes, plus grosses, dont le grésillement se perd dans le bruit d'ensemble, de sorte que la texture sonore de la pièce est somptueusement polyphonique.

L'œil de mon père est posé sur moi. Ses lèvres articulent un mot que je ne comprends pas. Je reste sur le pas de la porte, refusant ce que je vois. Je n'aurais pas dû revenir. Derrière chaque porte se cache une nouvelle horreur.

Ce mot, de nouveau. Sur la pointe des pieds, je m'avance jusqu'au lit. Le vrombissement se fait plus strident lorsque les mouches s'écartent sur mon passage. Une mouche assise sur son nez continue à se débarbouiller. Je la chasse. Elle s'envole, tourne en rond et se pose sur mon avant-bras. Je la chasse. Je pourrais y passer la journée. La rumeur retrouve son rythme régulier.

Le mot, c'est *eau*. Je hoche la tête.

Je soulève les draps, pour voir. Il est couché dans une mer de sang et de merde qui a déjà commencé à se figer. Je borde de nouveau les draps sous ses aisselles.

« Oui, papa », dis-je.

146. Je tiens le gobelet contre ses lèvres. Il aspire bruyamment.

« Encore, chuchote-t-il.

— Attends d'abord un peu.

— Encore. »

Il boit de nouveau et s'accroche à mon bras, attendant on ne sait quoi, prêtant l'oreille à quelque son lointain. Je chasse les mouches. Il se met à geindre, de plus en plus fort ; tout son corps se raidit. Je devrais faire quelque chose contre sa douleur. La pression qu'il exerce sur mon bras me force à me baisser. Je cède et m'accroupis à son chevet, peu désireuse de m'asseoir sur ce lit imprégné de fluides suintants. La puanteur devient nauséabonde.

Je murmure « pauvre papa », et je pose ma main sur son front. Il a chaud.

Sous les draps se produit une convulsion liquide. Une expiration, un hoquet. C'est insupportable. Je détache un par un les doigts qui s'agrippent à mon bras, mais un par un ils referment leur étreinte. On ne saurait dire qu'il manque de vigueur. Je libère mon bras d'une secousse, et je me redresse. Ses yeux s'ouvrent. « Le docteur arrivera bientôt », lui dis-je. Le matelas est irrécupérable, il faudra le brûler. Il faut que je ferme la fenêtre. Il faut aussi que je remette les rideaux en place : la chaleur de l'après-midi alliée à la puanteur vont surpasser ce que peuvent supporter les forces humaines. Je ne tolérerai plus de mouches.

147. Les mouches, qui devraient être folles de joie, ont plutôt l'air fâchées. Rien ne semble assez bon pour elles. Sur des kilomètres à la ronde, elles ont renoncé aux maigres crottes des herbivores pour rejoindre à tire-d'aile ce festin sanglant. Pourquoi donc ne chantent-elles pas ? Mais ce que je prends pour de la mauvaise humeur est peut-être chez les insectes l'expression sonore de l'extase. Peut-être leurs vies, du berceau à la tombe si j'ose dire, sont-elles une longue extase, que je n'ai pas comprise. Peut-être la vie des mammifères est-elle aussi une longue extase qui ne s'interrompt qu'au moment où ils savent avec certitude que le couteau a décelé leur secret, qu'ils ne reverront jamais plus le soleil bien-aimé qui, à cet instant précis, s'éteint devant leurs yeux. Peut-être les vies de Hendrik et de Klein-Anna participent-elles de l'extase : si ce n'est une extase aiguë, du moins un doux rayonnement, invisible pour moi, qui s'écoule

constamment de leurs yeux et du bout de leurs doigts, et ne s'interrompt qu'en certaines occasions, comme la nuit dernière et ce matin. Peut-être qu'après tout l'extase n'est pas si rare. Peut-être, si je parlais moins, si je m'abandonnais plus aux sensations, l'extase me serait-elle plus familière. Peut-être, d'un autre côté, si je cessais de parler, sombrerais-je dans la panique, perdant mon emprise sur le monde que je connais le mieux. Je constate que je suis placée devant un choix auquel les mouches ne sont pas contraintes.

148. Les unes après les autres, les mouches tombent sous ma tapette : certaines explosent en gouttes visqueuses, d'autres replient leurs pattes et expirent dignement, d'autres enfin se tordent sur le dos, furieuses, jusqu'à ce que le coup de grâce les achève. Les survivantes tourbillonnent dans la pièce, attendant que je m'épuise. Mais je dois tenir la maison propre, et à cette fin, je suis infatigable. Si j'abandonne cette chambre en verrouillant la porte, en fourrant des chiffons dans les fentes, j'abandonnerai peu à peu telle autre pièce, puis telle autre encore, jusqu'à ce que la maison soit presque perdue, ses bâtisseurs presque trahis, que le toit s'effondre, que les volets claquent, que les boiseries craquent, que la charpente pourrisse, que les souris s'en donnent à cœur joie ; une seule pièce reste intacte, une chambre, et un corridor sombre où j'erre nuit et jour en tapant sur les murs, m'efforçant, au nom du temps passé, de me souvenir des diverses pièces, chambre d'amis, salle à manger, office où diverses confitures attendent patiemment, sous leur sceau de cire, une résurrection qui ne viendra jamais – enfin je me retire, ivre de sommeil (car même les vieilles folles, insensibles à la chaleur et au froid, nourries de courants d'air, de grains de poussière, d'effilochures de toiles d'araignées et d'œufs de puces, doivent dormir), dans la dernière chambre, ma chambre à moi, meublée d'un lit poussé contre le mur, d'un miroir, d'une table dans le coin où, la main sous le menton, je rumine mes pensées de vieille fille et où je mourrai, assise, et pourrirai, et où les mouches suceront ma chair, tout au long de la lente succession des jours, sans parler des souris et des fourmis, jusqu'à ce que je sois un squelette propre et blanc, n'ayant plus rien à donner au monde, et

méritant enfin d'être laissée en paix, avec dans mes orbites les pièges que tisseront les araignées pour les convives tardifs du festin.

149. Ici doit se situer un intervalle d'un jour. Le blanc doit correspondre à un jour au cours duquel le mal de mon père a pris un tour irréversible, pendant que Hendrik et Klein-Anna faisaient la paix, puisqu'ils furent dès lors comme autrefois ; s'il y avait eu un changement, si cette épreuve les avait laissés plus sages et plus tristes, c'était de façon imperceptible à mes yeux. J'ai dû traverser cette journée d'une manière ou d'une autre. Peut-être l'ai-je passée à dormir. Peut-être, ayant tué toutes les mouches, ai-je pris une éponge humide pour rafraîchir le front de mon père, jusqu'à ce que la puanteur ne me soit plus tolérable. Peut-être me suis-je installée dans le couloir, attendant qu'il m'appelle, me suis-je endormie là, pour rêver qu'il pleuvait, que le *veld* se couvrait de fleurs, blanches, violettes, orange, ondulant dans le vent, et me suis-je réveillée à la tombée de la nuit, et suis-je allée nourrir les poulets. Debout dans le crépuscule, la platée de grains sous le bras, j'ai peut-être écouté la brise nocturne agiter les feuilles et regardé les chauves-souris voler dans la lumière du soir, envahie par la mélancolie de ceux qui passent leurs journées au milieu d'une beauté insupportable et savent qu'un jour, ils périront. Peut-être ai-je alors prié – ce n'aurait pas été la première fois – pour avoir une mort tranquille et ne pas me refuser à la terre, mais envisager avec espoir une vie de fleur, ou d'humble molécule inconsciente dans les entrailles d'un ver. Il est possible, à mon avis, que pareille journée se soit déroulée, et que je l'aie passée ainsi, impuissante devant la souffrance de mon père, souhaitant qu'elle se calme, somnolant parfois, errant dans la cour aux heures fraîches de la soirée, à méditer sur la tournure que prendraient les choses quand nous serions tous partis. Il existe néanmoins d'autres possibilités que je ne peux feindre d'ignorer. Il se peut que je sois la personne qui s'est efforcée de l'aider à sortir du lit, et que j'aie échoué, étant aussi frêle qu'il est pesant. Cela expliquerait sa mort hideuse, le corps débordant à demi du lit, le visage violacé, les yeux exorbités, la langue pendante. J'ai

peut-être cherché à le sortir du bourbier où il gisait. J'ai peut-être voulu le changer de chambre. Peut-être, désemparée et écœurée, l'ai-je abandonné. Peut-être ai-je bercé sa tête entre mes bras en sanglotant et en disant « Papa, aide-moi, s'il te plaît, je ne peux pas le faire toute seule ». Quand il est devenu évident qu'il ne pouvait pas m'aider, qu'il n'avait pas de force, qu'il était avant tout préoccupé par ce qui se passait à l'intérieur de son corps, je lui ai peut-être dit : « Papa, pardonne-moi, je ne l'ai pas fait exprès, je t'aimais, voilà pourquoi j'ai fait ça. »

150. Mais à dire vrai, je me méfie de toutes ces suppositions. Je soupçonne que le jour où il a manqué un jour, je n'étais pas là ; et s'il en est ainsi, je ne saurai jamais comment ce jour a été rempli. Car j'existe, semble-t-il, de façon de plus en plus intermittente. Des heures entières, des après-midi entiers manquent à l'appel. On dirait que je supporte de plus en plus mal l'écoulement paresseux du temps. Il fut un temps où je me serais satisfaite de remplir mes journées de rêveries ; mais après le festival d'événements que j'ai traversés, je suis devenue plus difficile. Comme les demoiselles des pensions de famille, je tapote du bout des ongles le bois de mon siège, écoutant le tic-tac de l'horloge, dans l'attente du prochain événement. Naguère, je vivais dans le temps comme un poisson dans l'eau, y puisant oxygène, boisson et subsistance. Maintenant, je tue le temps, et le temps me tue. Les mœurs de la campagne ! Combien j'aspire aux mœurs de la campagne !

151. Assise à la table de la cuisine, j'attends que mon café tiédisse. Hendrik et Klein-Anna sont debout près de moi. Ils disent qu'ils attendent de savoir ce qu'ils doivent faire : mais je ne peux pas les aider. Il n'y a rien à faire à la cuisine : personne ne mange plus de repas. Quant aux travaux à effectuer dans le domaine, Hendrik les connaît mieux que moi. Il doit préserver les moutons des chacals et des chats sauvages. Il doit exterminer les tiques et les larves de mouches. Il doit aider les brebis à agneler. Il doit cultiver le jardin et le sauver

des chenilles. Hendrik et Klein-Anna n'attendent pas mes ordres : ils se demandent ce que je vais faire.

152. Assise à la table de la cuisine, j'attends que mon café tiédisse. Hendrik et Klein-Anna sont debout près de moi.

« Ça commence à sentir mauvais, dit Hendrik.

— Oui, il va falloir allumer un feu. »

Je lui réponds avec reconnaissance, heureuse, en ces heures difficiles, de pouvoir compter sur un aide fidèle. Les yeux de Hendrik rencontrent les miens. Nous partageons le même dessein. Je souris, et il sourit aussi, d'un sourire soudain, sans ambiguïté, qui découvre ses dents tachées et ses gencives roses.

153. Hendrik m'explique comment on peut détacher du mur tout le cadre de la fenêtre. Il me montre d'abord comment on fait sauter le plâtre pour dénuder les pattes de scellement qui raccordent le cadre au mur. Il me montre qu'on peut scier ces pattes avec une scie à métaux. Il les scie toutes les quatre. Des pyramides de limaille et de copeaux se forment à nos pieds. Il dépose le cadre, dans lequel la fenêtre est restée fermée, et le met de côté. Il explique comment on met le rebord de la fenêtre à niveau avant de poser les premières briques. Il dresse dix-huit couches de brique et les plâtre. Je lave sa truelle et sa taloche. Je brosse avec du vinaigre la chaux qui s'est incrustée sous ses ongles. Toute la nuit, toute la journée, nous attendons que le plâtre sèche. Anna nous apporte du café. Nous chaulons le plâtre frais. Nous brûlons la fenêtre. Le verre craque dans les flammes. Nous le réduisons en poudre à coups de talon.

154. Hendrik et moi, nous grimpons l'escalier qui mène au grenier. Dans la chaleur étouffante, il me montre comment on enduit le plancher de goudron pour calfater les jointures. J'entretiens le feu sous le seau à goudron pendant qu'il manie

le pinceau. Nous sortons du grenier à quatre pattes et à reculons.

155. Hendrik retire la poignée de la porte et me montre comment enfoncer de l'enduit dans les fentes avec un ciseau émoussé. Il pose seize rangées de briques pour condamner la porte. Je prépare le mortier, je nettoie les outils. Je lui brosse les ongles. Nous arrachons le vieux papier peint et nous tapissions le couloir à neuf, avec du papier que nous avons trouvé au grenier. Le cadre de l'ancienne porte forme une saillie, mais nous choisissons de ne pas la voir.

156. Hendrik me montre comment on découpe à la scie les briques et le mortier. Nous nous servons de la scie à refendre qui est accrochée dans la grange. Les dents de cette scie ne s'émoussent jamais. Nous scions les murs qui rattachent la chambre à la maison. Nos bras se fatiguent, mais nous ne nous accordons aucune pause. J'apprends à cracher dans mes mains avant de prendre la scie. Notre labeur nous rapproche. Le travail manuel n'est plus la prérogative de Hendrik. Je suis son égale, même si je suis plus faible. Klein-Anna grimpe à l'échelle pour nous apporter des bols de café et des tartines de confiture. Nous râpons sous la maison pour scier les fondations. Nos sueurs méritoires se mêlent dans l'obscurité tiède. Nous sommes deux termites. Notre force naît de la persévérence. Nous scions le toit et le plancher. Nous poussons la chambre au loin. Elle s'élève lentement dans les airs, nef biscornue naviguant sombrement parmi les étoiles. Elle flotte dans la nuit, dans le vide spatial, avec la lourdeur due à son absence de quille. Debout dans la poussière et les crottes de souris, sur un sol où le soleil n'a jamais brillé, nous la regardons s'éloigner.

157. Nous ramassons le corps et nous le portons jusqu'à la salle de bains, Hendrik aux épaules, moi aux jambes. Nous enlevons la chemise de nuit et nous déroulons les bandages. Nous asseyons le corps dans la baignoire et nous l'arrosons de

plusieurs seaux d'eau. L'eau change de couleur. Des traînées d'excréments commencent à surnager. Les bras pendent de chaque côté de la baignoire, la bouche est béante, les yeux écarquillés. Après une demi-heure de trempage, nous nettoyons le derrière encroûté. Nous bandons la mâchoire, nous cousons les paupières.

158. Sur la colline, derrière la maison, Hendrik empile des broussailles et les enflamme. Nous jetons sur le bûcher les vêtements de nuit, les bandages, la literie, le matelas. Ils brûlent à petit feu, tout l'après-midi, emplissant l'air d'une odeur de natte de coco et de plumes brûlées.

159. Je balaie toutes les mouches mortes. Avec du sable et du savon, je récure le sol jusqu'à ce que les taches de sang ne soient plus sur le plancher que de pâles auréoles rosâtres.

160. À nous trois, nous transportons le grand lit jusqu'à la grange, et nous le hissons, un coin après l'autre, jusqu'aux poutres, où nous l'enchaînons solidement, en cas de besoin.

161. Nous descendons du grenier un coffre vide et nous y entassons les possessions du défunt, complet du dimanche, bottes noires, chemises amidonnées, alliance, daguerréotypes, journaux intimes, livres de comptes, paquet de lettres noué d'une faveur rouge. Je lis une de ces lettres à haute voix, pour Hendrik : « Combien tu me manques, en ce moment... » Hendrik suit mon doigt tandis que je lui indique les mots. Il examine les portraits de famille et me repère infailliblement parmi les autres enfants, frères, sœurs, demi-frères, demi-sœurs, morts au cours de diverses épidémies ou partis faire fortune à la ville sans plus jamais donner de nouvelles. Sur les portraits, je suis maussade, l'air pincé, mais peu importe à Hendrik. Dès que nous avons fini, nous emballons les papiers, cadenassons la malle, et nous la montons au grenier pour qu'elle y attende la résurrection.

162. Nous plions les rideaux verts, nous les rangeons dans un tiroir et nous fabriquons des rideaux neufs avec un joyeux imprimé fleuri trouvé dans le grenier. Hendrik, assis, me regarde tandis que mes pieds agiles actionnent la pédale et que mes doigts adroits guident les coutures. Nous accrochons nos nouveaux rideaux, qui laissent entrer la clarté tout en préservant la fraîcheur. Nous sourions de cette réussite. Klein-Anna apporte du café.

163. Hendrik et Klein-Anna, debout près de moi, attendent mes instructions. Je remue le marc au fond de ma tasse de café. La journée sera difficile, leur dis-je : il va falloir attendre. Les mots me viennent à regret, ils crépitent dans ma bouche et la quittent en lourds éboulis pierreux. Hendrik et Klein-Anna attendent patiemment. Des nuages s'amoncellent vers le nord, leur dis-je, il va peut-être pleuvoir, dans quelques jours le *veld* sera peut-être parsemé d'une verdure nouvelle, les buissons flétris se couvriront de jeunes pousses, les sauterelles, qui dorment l'hiver, sortiront leur tête du sol et partiront à grands sauts chercher de quoi manger, escortées par des essaims d'oiseaux. En général, leur dis-je, nous devons nous garder du regain d'insectes qui accompagne les pluies et la floraison du *veld*. Je mentionne les invasions de chenilles. Les oiseaux, leur dis-je, sont nos alliés, ainsi que les guêpes, qui sont aussi des prédateurs. Hendrik m'écoute, le chapeau à la main, les yeux fixés non sur mes yeux mais sur ces lèvres que je dois forcer à s'adapter à chaque syllabe. Je le lui explique : les lèvres sont fatiguées, elles veulent se reposer, elles sont fatiguées par tout le travail d'articulation qui leur a été imposé depuis qu'elles étaient toutes petites, depuis qu'il leur a été révélé qu'il y avait une loi, qu'elles ne pouvaient plus se contenter de se séparer pour laisser passer le long *aaaa* qui leur a toujours suffi, à dire vrai, pour exprimer ce qui doit être exprimé, ou de se refermer sur le long, le bon silence dans lequel, je le promets, je finirai bien par me retirer. Je suis épuisée – j'essaie de le dire – par l'obéissance à cette loi qui a laissé sa marque sur moi, dans les espaces entre les mots, espaces ou pauses, dans les articulations qui déclenchent la guerre des sons, *b* contre *d*, *m*

contre *n*, et ainsi de suite, ainsi qu'en d'autres lieux que je serais trop lasse pour t'énumérer même si je sentais que tu me comprends, ce dont je doute, puisque tu ne connais même pas ton alphabet. La loi m'a prise à la gorge, dis-je, sans le dire, elle gagne mon larynx, une main sur ma langue, l'autre sur mes lèvres. Qu'est-ce qui me permet de dire, dis-je, que les yeux de la loi ne regardent pas par mes yeux, que l'esprit de la loi n'occupe pas mon crâne, me laissant à peine la faculté de prononcer ces paroles de doute, si c'est bien moi qui les prononce, et de percevoir leur caractère mensonger ? Qu'est-ce qui me permet de dire que la loi ne se dresse pas de toute sa taille dans l'écorce de mon corps, ses pieds à l'intérieur de mes pieds, ses mains au creux de mes mains, son sexe pendant dans mon trou ? Dès que je serai arrivée à prononcer ces mots, les lèvres et les dents de la loi ne vont-elles pas commencer à ronger cette écorce, jusqu'à ce que tu voies devant toi : la loi, souriant de nouveau d'un sourire de triomphe, sa peau tendre durcissant à l'air, tandis que ma dépouille fripée gît abandonnée sur le sol ?

164. Debout dans le couloir obscur, nous regardons la seule porte que j'aie toujours vue fermée à clé, d'aussi loin qu'il m'en souvienne. Qu'est-ce que tu gardes dans la pièce fermée à clé ? demandais-je toujours à mon père. Rien du tout, répondait-il, c'est un débarras, il n'y a que des meubles cassés, d'ailleurs, la clé est perdue. Maintenant, j'ordonne à Hendrik d'ouvrir la porte. Il force le verrou en le dégageant à l'aide d'un ciseau. Puis il s'acharne sur la porte avec sa masse de deux kilos, jusqu'à ce que le montant se fende et qu'elle s'ouvre brutalement. Un nuage de fine poussière s'élève du sol. L'air sent la vieille brique froide. Klein-Anna apporte une lampe. Dans le coin le plus éloigné, nous discernons douze chaises cannées, empilées en bon ordre. Nous voyons une armoire, un lit étroit, une table de toilette avec la cuvette et le broc. Le lit est fait, bien tiré. Je l'époussette : la poussière s'élève des oreillers gris, des draps gris. Il y a des toiles d'araignées partout. Ils ont bâti une chambre sans fenêtre, dis-je à Hendrik.

165. L'armoire est fermée à clé. Hendrik fait sauter le verrou à coups de canif. Elle est pleine de vêtements tristes et nobles, les vêtements du temps jadis que j'aimerais tant porter. Je sors une robe blanche, à manches gonflantes et col montant, que je tiens devant Klein-Anna. Elle pose la lampe sur le sol et lisse la robe sur son corps. Je l'aide à se déshabiller. Je lui prends ses vieux vêtements et je les plie sur le lit. Elle baisse les yeux. La lumière luit sur ses flancs et ses seins de bronze, et je m'aperçois que de nouveau les mots me manquent. Mon cœur bat plus vite lorsque j'enfile la robe par-dessus sa tête, lorsque j'attache les boutons le long de son épine dorsale. Elle ne porte pas de sous-vêtements.

166. Bien que les chaussures soient toutes trop étroites pour elle, Klein-Anna insiste pour en mettre une paire. Je les lui passe, sans boutonner les brides. Incertaine, elle se lève et chancelle. Nous la suivons, quittant la chambre des surprises, jusqu'au *stoep*. Le soleil se couche, le ciel est un tumulte d'oranges, de rouges, de violets. Paradant de long en large, Klein-Anna apprend à maîtriser ses chaussures. Si nous pouvions manger nos couchers de soleil, dis-je, nous serions tous gavés. Debout à côté de Hendrik, je contemple le ciel. Hendrik a perdu sa raideur ancienne. Son bras me frôle. Je ne bronche pas. Ce qui s'ensuit n'a rien d'absurde : j'ai envie de lui murmurer quelques mots, une remarque aimable, affectueuse, amusante, concernant Anna, je me tourne vers lui, il se penche vers moi, et, pendant un instant, je me retrouve dans la poche d'air qui est son espace privé, l'espace qu'il remplit quand il ne bouge pas, comme maintenant, avec sa respiration et ses odeurs, et voilà que je respire, une fois, le nombre de fois nécessaire pour dire ce que j'ai à dire, l'air de Hendrik, et pour la première fois mes narines l'accueillent, prêtes à le recevoir, et je m'éveille au musc, à la sueur, à la fumée qui me répugnaient naguère. Voilà donc l'odeur des gens de la campagne, qui ont travaillé honnêtement, suant sous la chaleur du soleil, préparant les aliments qu'ils ont cultivés ou tués sur un feu allumé de leurs propres mains. Peut-être, me dis-je, en viendrai-je moi aussi à dégager cette odeur, si je change de vie. Je rougis du maigre relent que j'exhale, odeur

de laissée-pour-compte, acidité hystérique proche des oignons ou de l'urine. Lui dont l'aisselle m'attire, comment pourrait-il désirer fourrer le nez dans la mienne ?

167. Arrivée au bout de sa promenade, Klein-Anna se tourne et nous sourit. Je ne perçois nulle trace de jalousie. Elle sait quelle mainmise elle a sur Hendrik. Ils couchent ensemble comme mari et femme. Ils ont des secrets conjugaux. Allongés dans l'obscurité tiède, enlacés, ils parlent de moi. Hendrik dit des choses amusantes, qui la font pouffer de rire. Il lui parle de ma vie solitaire, de mes promenades secrètes, de ce que je fais quand je crois que personne ne me regarde, de ma façon de parler seule et d'agiter les bras. Il imite mes criailleries. Il lui raconte que j'ai peur de lui, que je lui lance des mots hargneux pour le tenir à distance, qu'il sent flotter autour de moi l'odeur de la peur. Il lui dit ce que je fais, seule dans mon lit. Il lui décrit mes errances nocturnes dans la maison. Il lui raconte mes rêves. Il lui dit ce qu'il me faut. Il lui dit que j'ai besoin d'un homme, qu'il faut me couvrir pour faire de moi une femme. Je suis une enfant, lui dit-il, malgré mon âge, une vieille enfant, une vieille enfant sinistre pleine d'humeurs rancies. Quelqu'un devrait faire de moi une femme, lui dit-il, quelqu'un devrait me perforer pour que les humeurs vieillies puissent s'écouler. Est-ce à moi de m'en charger, lui demande-t-il, est-ce à moi de rentrer une nuit par la fenêtre, de coucher avec elle, d'en faire une femme et de me glisser au-dehors avant l'aube ? Penses-tu qu'elle me laisserait faire ? Feindrait-elle de croire à un rêve, pour tout accepter, ou serait-il nécessaire de la forcer ? Parviendrais-je à me frayer un chemin entre ces genoux décharnés ? Perdrait-elle la tête, hurlerait-elle ? Faudrait-il que je lui ferme la bouche de force ? Ne serait-elle pas jusqu'au bout aussi serrée, aussi sèche, aussi impénétrable que du cuir ? Ne m'enfoncerais-je dans ce trou poussiéreux que pour être broyé dans un étau osseux ? Ou bien se peut-il qu'elle soit douce comme une femme est douce, comme tu es douce, toi, à cet endroit-là ? Et Anna halète dans le noir, en étreignant son homme.

168. Arrivée au bout de sa promenade, Klein-Anna se tourne et nous sourit. Elle est gaie, elle connaît tous mes désirs et n'en souffre pas. J'aimerais déambuler avec elle le samedi soir en la tenant par le bras, vêtue de mes plus beaux atours, chuchotant et pouffant comme une gamine, faisant la belle devant les coqs de village. J'aimerais qu'elle me révèle, dans un coin tranquille, les grands secrets de la vie – comment être belle, comment trouver un mari, comment plaire à un homme. J'aimerais être sa petite sœur. J'ai pris du retard dans la vie, les années que j'ai derrière moi sont comme des années de torpeur, je ne suis encore qu'une enfant ignorante. J'aimerais partager un lit avec elle, et quand elle rentre à minuit, sur la pointe des pieds, ouvrir un œil pour la voir se déshabiller, et dormir toute la nuit blottie contre son dos.

169. « Je ne peux pas dormir seule ce soir, leur dis-je. Il faut que vous veniez tous les deux dormir à la maison ce soir. »

Les mots ont surgi sans préméditation. J'en ressens de la joie. C'est sans doute ainsi que parlent les autres gens : du fond du cœur.

« Voyons, il n'y a pas de quoi avoir peur. Je vous assure qu'il n'y a pas de fantômes. »

Ils s'interrogent des yeux, soupesant mes motifs, se transmettant dans le crépuscule des messages que je ne parviens pas à capter. Hendrik s'est écarté de moi, je suis sortie de sa poche de chaleur. Se sent-il dépassé ?

« Non, mademoiselle, murmure-t-il. Je crois que nous ferions mieux de rentrer à la maison, maintenant. »

Plus il s'affaiblit, plus je prends des forces. « Non : je veux que vous dormiez ici, rien que pour cette nuit. Sinon, je serais seule dans la maison. Nous pouvons arranger un lit sur une natte dans la cuisine, ce sera tout à fait confortable. Allons, Anna, viens m'aider. »

170. Debout près de leur lit, Hendrik et Anna attendent que je me retire.

« N'oubliez pas de souffler la lumière avant d'aller dormir, leur dis-je, et, Anna, veille à ce que le feu soit allumé demain matin. Bonne nuit, Hendrik, bonne nuit, Anna. » Je suis l'efficacité incarnée.

« Bonne nuit, mademoiselle. »

171. Je leur laisse le temps de s'installer, puis je reviens écouter de l'autre côté de la porte fermée. Je suis pieds nus : si les scorpions en maraude m'en veulent, je m'offre à eux. Je n'entends rien – pas un bruissement, pas un murmure. Si je retiens mon souffle, ils en font autant. Comment puis-je espérer les tromper, eux, gens de la campagne, qui perçoivent le son d'un sabot à deux kilomètres à la ronde, par la plante de leurs pieds et le bout de leurs doigts ?

172. Allongée sur mon lit, j'attends. Le tic-tac de la pendule scande l'écoulement du temps ; personne ne vient. Je m'endors et ne rêve pas. Le soleil se lève. Je m'éveille et je m'habille. La cuisine est vide, les draps sont pliés, le feu est allumé.

173. À grandes enjambées, je remonte la piste, au-delà des trois épineux, coupant à travers le domaine, jusqu'au cimetière. La moitié du cimetière, enclose par des barrières basses peintes en blanc, est destinée aux dynasties qui ont exploité cette terre, enterrées maintenant dans l'argile schisteuse, sous leurs dalles et leurs stèles gravées. L'autre moitié est peuplée avec plus de densité. On y voit les tertres de leurs bergers, de leurs bonnes et des enfants qu'ils eurent ensemble. Je marche parmi les pierres jusqu'à ce que j'arrive à la tombe que j'ai choisie, la tombe de quelqu'un dont l'arrivée et le départ sont pour moi inconnus, et à qui je ne dois aucun pieux office. Près de la dalle de granit usé s'ouvre une galerie qui s'enfonce en biais dans le sol. Dans la couche du mort, un

porc-épic, peut-être disparu lui aussi depuis plusieurs générations, s'est creusé un abri, pour y dormir et y élever ses petits.

174. Hendrik est assis avec sa jeune femme sur le banc ombragé, devant sa cabane. C'est dimanche.

« Hendrik, prends une pioche et une pelle et viens au cimetière avec moi, s'il te plaît. Anna, il vaut mieux que tu restes. »

175. Hendrik ne peut, à lui seul, ébranler la pierre tombale. Il y faudrait quatre hommes, dit-il. Il dégage à coups de pioche les trois côtés enfouis dans la terre, mais la pierre reste en place.

« Libère tout ce côté-ci. Élargis le trou sur toute la longueur de la pierre.

— Mademoiselle, ce n'est qu'un trou de porc-épic. Il n'y a rien dedans.

— Fais ce que je te dis, Hendrik. »

Hendrik trime pendant que je rôde autour de lui. La tombe est pleine d'éclats de pierre et de sol meuble, les couches du terrain sont rompues, il est facile de creuser : c'est pourquoi le porc-épic a choisi de vivre ici, près des champs de luzerne.

Dès que Hendrik a élargi le tunnel d'entrée, nous voyons dans le fond, comme je m'y attendais, la tanière, chambre ronde de bonne taille. J'ai beau me coucher sur le ventre et m'abriter les yeux, la lumière est trop éblouissante pour que je distingue la paroi du fond.

« Hendrik, quelle est la profondeur du trou ? Tâte avec la pelle. Je ne veux pas déranger le cercueil.

— C'est grand, mademoiselle, mais pas profond, les porcs-épics ne creusent pas loin, ils font juste une grande chambre comme ça, une seule.

— Et pour une personne, Hendrik — ce trou est-il assez grand pour contenir une personne ?

— Oui, mademoiselle, il est grand, une personne peut s'y mettre facilement.

— Pour vérifier, montre-moi comment une personne peut s'y mettre.

— Moi ? Non, mademoiselle, l'heure de me mettre en terre n'est pas arrivée ! » Il rit mais tient bon, repoussant son chapeau en arrière.

176. J'enroule ma jupe autour de mes genoux et je descends mes jambes dans le trou. Je m'enfonce à reculons dans l'obscurité. Appuyé à sa pelle, Hendrik regarde.

Je suis complètement à l'intérieur. J'essaie de m'étirer, mais je ne peux pas étendre les jambes.

Repliée sur moi-même, je me couche dans la terre froide et je me détourne de la lumière. Mes cheveux sont pleins de poussière. Je ferme les yeux pour mieux profiter de l'obscurité. J'explore mon cœur, et je ne trouve aucune raison de m'en aller. Je pourrais faire de ce trou ma seconde demeure. Je pourrais demander à Hendrik de m'apporter de la nourriture. Il ne m'en faudrait pas beaucoup. La nuit, je pourrais sortir en rampant pour me dégourdir les jambes. Peut-être finirais-je par apprendre à hurler à la lune, et à rôder autour de la ferme endormie, à la recherche de déchets. Je ne vois pas pourquoi je rouvrirais les yeux.

« Oui », dis-je à Hendrik. Ma voix est lourde, les mots résonnent dans ma tête. « C'est assez grand. Aide-moi à sortir. » Il se penche, regardant les lèvres de sa maîtresse remuer dans l'ombre du trou.

177. Le corps est prêt, étendu sur le sol de la salle de bains, cousu dans une bâche grise. Il paraît que les marins font passer leur dernier point dans le nez, pour plus de sûreté, mais je ne peux pas me forcer à le faire. Je n'ai pas pleuré en travaillant.

Je n'ai pourtant pas le cœur dur. Il faut bien que quelqu'un lave le cadavre, il faut bien que quelqu'un creuse la tombe.

178. J'avance sur le seuil et je lance d'une voix forte et mesurée : « Hendrik ! »

Hendrik quitte son coin d'ombre et traverse la cour.

« Hendrik, va donc chercher la brouette, et roule-la jusqu'à la porte de la cuisine.

— Oui, mademoiselle. »

Quand il arrive à la porte de derrière, je l'attends déjà.

« Viens m'aider à transporter le corps. »

Il me regarde, incertain. C'est maintenant qu'il se dérobe. J'y suis préparée.

« Hendrik, je veux te parler franchement. Nous ne pouvons plus attendre. Il fait chaud, il faut enterrer le *baas*. Toi et moi, nous sommes les seuls à pouvoir le faire. Je ne peux pas le faire seule, et je ne veux pas que des étrangers s'en mêlent. C'est une affaire de famille, une question privée. Tu comprends ce que je dis ?

— Et un prêtre ? » Il bégaye, il n'est pas sûr de lui, il ne posera pas de problème.

« Viens, Hendrik, nous n'avons pas de temps à perdre. Aide-moi à le transporter. »

Je me tourne, il me suit.

179. Nous soulevons le colis, lui à la tête, moi aux pieds, et l'emportons à travers la maison, jusqu'au grand jour. Personne n'est là pour nous voir. Il n'y a jamais eu personne pour voir ce qui se passe ici. Nous sommes hors la loi, et nous ne vivons donc que selon la loi que nous reconnaissons en nous, suivant notre voix intérieure. Mon père, allongé dans sa brouette, fait pour la dernière fois la tournée de son domaine. Nous montons en cahotant la piste qui conduit au cimetière. Hendrik pousse,

j’empêche les jambes empaquetées dans leur bâche de glisser sur le côté.

180. Hendrik ne veut pas se mêler d’ensevelir le corps. « Non, mademoiselle », répète-t-il avec un mouvement de recul, en secouant la tête.

Je pousse et je tire pour rapprocher la brouette du trou. En y mettant le temps, je peux faire tout ce qu’un homme ferait. Je coince les chevilles sous mon bras et je m’efforce de déplacer le paquet. La brouette bascule sur le côté, je saute en arrière, le corps glisse sur le sol, le visage tourné vers le bas. Je hurle : « Ne reste donc pas planté là, aide-moi ! Satané Hottentot, tout est de ta faute, toi et ta putain ! » Je suis ivre de rage. Il se retourne, enfonce son chapeau sur sa tête et s’éloigne d’un pas décidé. Je lui lance des injures : « Ordure ! lâche ! » Avec les gestes gauches d’une femme, je lui jette une pierre. Elle le manque de beaucoup. Il n’y prend pas garde.

181. Les hanches sont trop larges pour la fosse, le corps refuse de glisser sur le côté et les genoux pliés ne peuvent pas être redressés à l’intérieur de la bâche. Je vais devoir, soit élargir le trou, soit déchirer l’emballage du colis. Je déteste démolir un ouvrage soigné. Je n’ai ni couteau ni pelle sous la main. J’attaque la terre avec une pierre, mais c’est à peine si j’y laisse une marque. J’aurais dû attacher la bâche avec une corde : je n’ai aucune prise, mes doigts se lassent d’agripper et de tirer.

182. Quand je reviens avec la pelle, les mouches sont déjà là : elles tournoient en nuage au-dessus du paquet gris et bourdonnent dans les airs, attendant mon départ avec impatience. J’agite les bras. Il est tard dans l’après-midi. Comme le temps passe, quand on est occupé. La pelle n’est pas de la bonne forme, elle est conçue pour déblayer, et il me faut un instrument qui puisse mordre dans la terre. J’utilise le côté de la pelle pour entamer le sol. De temps à autre, des étincelles jaillissent de la pierre tombale. Je me couvre de

poussière, mais j'arrive finalement à élargir la fosse de quelques centimètres.

De nouveau, le corps entre jusqu'aux hanches, puis il se bloque. Je m'agenouille et j'appuie de toutes mes forces. Je m'assieds près de lui et j'y applique les deux talons à la fois. Il tourne légèrement : les hanches passent. Je déplace le torse latéralement jusqu'à ce que les épaules reposent à plat. Maintenant, les épaules et la tête rentrent, mais les pieds et les genoux ne s'enfoncent pas plus loin, car le sol du terrier remonte après une déclivité. Le problème, à ce que je vois, ne se situe pas du côté des genoux, mais vers l'épine dorsale, qui refuse de se plier. Je me bats longuement dans la gloire cramoisie du soleil couchant, m'attaquant aux épaules, d'abord du pied gauche, puis du pied droit, sans arriver à rien. Il va falloir que je le sorte, que je découpe la toile et que j'attache les chevilles contre les cuisses pour le raccourcir. Mais les genoux vont-ils être assez flexibles ? Vais-je devoir sectionner les tendons ? J'aurais dû brûler le corps avec le matelas et le lit. Pour échapper à l'odeur, je n'aurais eu qu'à marcher un certain temps dans le *veld*. J'aurais dû creuser une tombe fraîche dans le lit de la rivière, ou dans le jardin, où le sol est meuble. J'aurais dû déblayer un des tertres du côté humble du cimetière – qu'importe le lieu où il repose ? Si je compte l'installer dans cette tombe-ci, la seule solution est de le tirer : entrer la première, et le tirer à ma suite. Je suis épuisée. Je ne vois pas comment je peux achever ma besogne avant la nuit. Toute ma vie, j'ai eu le temps, plus que le temps, trop de temps, j'ai cherché le souffle de la vie dans l'atmosphère raréfiée de ce temps de chez nous. La hâte m'est étrangère, l'odeur de panique que je décèle dans ma sueur me dégoûte. Je ne suis ni un dieu ni une bête, pourquoi me faut-il tout faire toute seule, jusqu'aux derniers détails, pourquoi m'a-t-il fallu vivre cette vie sans aide ? Je ne peux pas me résoudre à ouvrir le linceul et à contempler de nouveau la chair molle et pourrissante qui m'a engendrée. Mais si je ne l'enterre pas tout de suite, l'enterrerai-je un jour ? Peut-être devrais-je tout simplement me mettre au lit, et attendre, jour après jour, avec un oreiller sur la tête, en me fredonnant des chansons, tandis qu'autour du sac exposé au soleil, les mouches bourdonnent, tandis que les fourmis se faufilent à l'intérieur, jusqu'à ce qu'il

enfle, éclate et explose en fluides noirâtres. Continuer alors à attendre jusqu'à ce que sa passion s'achève, jusqu'à ce qu'il ne reste de lui que les os et les cheveux, les fourmis ayant pris tout ce qui les intéressait avant d'aller voir ailleurs. Puis, si les coutures ont tenu, sortir enfin de mon lit, le ramasser, le balancer dans le terrier du porc-épic, et en être enfin libérée.

183. Le paquet, hissé de nouveau au-dehors, est posé au bord de la tombe comme une grosse larve grise, et moi, sa mère infatigable, poussée par l'instinct, j'entreprends de nouveau de l'entreposer dans l'abri sûr que j'ai choisi, encore que j'ignore la nature de l'hibernation, de l'aliment alvéolaire, de la métamorphose, à moins qu'il ne s'agisse d'un gros papillon de nuit gris, volant de ses ailes bruissantes dans la pénombre du soir jusqu'aux lumières de la ferme, frôlant les chauves-souris en fuite, fendant l'air, la tête-de-mort brillant au milieu du duvet qui couvre ses épaules, les mandibules – si les papillons ont des mandibules – largement ouvertes aux proies éventuelles. Je l'envoie dans le trou tête la première, mais de nouveau, la colonne vertébrale ne se plie pas, les cuisses ne passent pas. Les limiers de la logique me traquent sans merci.

184. La lumière baisse, les oiseaux se perchent pour la nuit. Si je me tiens un peu tranquille, j'arrive à entendre le bruit métallique du seau à lait. La vache meugle pour Hendrik. Sa femme l'attend au coin du feu. Dans ce vaste monde, il n'y a que deux créatures qui n'ont nulle part où poser leur tête.

185. Je me glisse dans la fosse obscure. Les premières étoiles sont apparues. Je m'accroche au pied du colis, je noue mes muscles, et je tire. Le corps s'enfonce facilement jusqu'aux cuisses. Je le soulève par les pieds, et je tire de nouveau. Il passe jusqu'aux épaules. L'orifice du trou est bloqué, je suis totalement dans le noir. Je tire les pieds par-dessus mon genou, j'étreins le colis par les épaules, et je tire une troisième fois. La tête heurte bruyamment le fond. Les

étoiles sont de nouveau visibles – c'est fini. Je rampe par-dessus le corps, et j'émerge à l'air libre. Quel dommage que je ne sache pas d'autres noms d'étoiles que celui de la Croix du Sud. Il faut que je me repose, je ne peux pas combler la fosse ce soir : Hendrik devra le faire demain matin. Le moyen le plus simple, c'est qu'il remplisse la brouette de sable de la rivière, puis il devra bourrer la fosse de pierres et reconstituer une surface présentable. J'ai accompli ma part. Tremblant d'épuisement, je rentre à petits pas à la maison.

186. Soudain, c'est le matin. Il semble que j'ai le pouvoir de sauter des nuits ou des jours entiers comme s'ils n'avaient pas passé. Dans la cuisine vide, je bâille et je m'étire.

Hendrik apparaît sur le pas de la porte. Nous nous saluons suivant les règles.

« Mademoiselle, je suis venu vous demander – nous n'avons pas encore été payés.

— Pas encore payés ?

— Non, mademoiselle, pas encore payés. » Il m'offre son bon sourire, comme s'il avait tout à coup découvert dans les paroles que nous échangeons une source de joie aveuglante. Qu'est-ce qui peut le réjouir ainsi ? Croit-il que je peux lui rendre cette affabilité ? « Vous comprenez, mademoiselle, voilà comment ça se passe. » Il s'approche, il va expliquer, il ne voit pas mon mouvement de recul. « Vendredi, c'était le premier jour du mois. Donc, lundi, nous aurions dû avoir notre argent, tous les gens du domaine. Mais le *baas* ne nous a pas payés. Alors nous attendons toujours, mademoiselle.

— Le *baas* ne vous a rien donné ?

— Non, mademoiselle, rien du tout. Il ne nous a rien donné de notre argent.

— Oui, je sais : mais nous ne parlons pas d'argent. Et le brandy que le *baas* t'a donné ? Et Klein-Anna ? Tous ces cadeaux qu'il lui a faits ? Ils coûtaient de l'argent, non ? Le *baas* vous a donné toutes sortes de choses, pourtant tu viens

encore réclamer de l'argent. Oh non ! Pour des gens comme toi, je n'ai pas d'argent ! »

Des ennuis, toujours des ennuis ! Qu'est-ce que je sais de l'argent ? Ma vie durant, je n'ai jamais eu l'occasion de toucher de pièce plus grosse qu'un demi-shilling. Où mon père gardait-il l'argent ? Dans un trou de son matelas, imprégné de sang et maintenant réduit en cendres ? Dans une boîte à tabac, sous les lattes du plancher ? Dans les coffres-forts de la poste ? Comment vais-je faire pour remettre la main dessus ? A-t-il rédigé un testament ? M'a-t-il laissé l'argent, ou l'a-t-il légué à des frères, sœurs, cousins dont je n'ai jamais entendu parler ? Comment le saurais-je ? D'ailleurs, est-ce que j'ai besoin de cet argent ? Est-ce que j'ai besoin d'argent, moi qui me contenterais avec bonheur, ma vie durant, de potiron bouilli ? Et si je suis trop simple pour avoir besoin d'argent, pourquoi Hendrik en a-t-il besoin ? Pourquoi faut-il toujours qu'il me déçoive ?

« Nous avons fait notre travail, mademoiselle. » Son sourire est bien effacé ; il est rigide de colère. « Maintenant, il nous faut notre argent. Le *baas* nous a toujours payés. Toujours.

— Ne me réponds pas sur ce ton ! » J'ai, moi aussi, mes griefs. « Quel travail avez-vous fait tous les deux, en réalité ? Quel travail a fait ton Anna ? Quel travail as-tu fait, hier après-midi, quand j'ai dû enterrer le *baas* toute seule ? Ne me parle pas de travail – je suis la seule ici à travailler vraiment. Va-t'en, je n'ai pas d'argent à te donner !

— Très bien : si mademoiselle dit que nous devons partir, je suppose que nous devons partir. »

Il me menace froidement, en plein jour, en toute lucidité. Il a dû venir me trouver, avec son sourire, pour me mettre à l'épreuve, pour savoir ce qu'on pouvait m'extorquer, me voyant seule et ridicule et me supposant donc faible et impressionnable. Et voilà qu'il me menace, pensant m'effrayer.

« Écoute-moi bien, Hendrik, et comprends-moi bien. Je ne te donne pas d'argent parce que je n'en ai pas. Si tu veux

partir, tu peux partir. Mais si tu attends, je te promets que tu auras tout l'argent que tu as gagné, jusqu'au moindre sou. Maintenant, décide-toi.

— Non, mademoiselle, je comprends. Si mademoiselle dit que nous devons attendre, nous devons attendre, si mademoiselle nous promet notre argent. Alors nous allons rester, et nous prenons nos moutons de boucherie.

— Oui, prends tes moutons. Mais n'abats aucun animal pour la maison jusqu'à ce que je t'en donne l'ordre.

— Bien, mademoiselle. »

187. Le parquet luit bien mieux que lorsque l'entretien en revenait aux serviteurs. Les boutons de porte brillent, les fenêtres étincellent, les meubles resplendissent. Le moindre rayon lumineux qui pénètre dans la maison se répercute sans fin d'une surface éclatante à une autre. Chaque article de linge a été lavé de mes propres mains, étendu, repassé, plié et rangé. Mes genoux sont douloureux tant je me suis agenouillée devant la baignoire, mes mains sont à vif tant j'ai frotté sur la planche. J'ai mal au dos, et quand je me relève, j'ai la tête qui tourne. Une odeur de cire d'abeille et d'huile de lin imprègne l'air. La poussière ancestrale, la poussière du dessus des armoires, la poussière des ressorts de sommiers, a été chassée au-dehors. Le grenier est impeccable. Les malles sont disposées en rangs, leurs charnières et leurs serrures brillent. Ma maison est en ordre jusqu'à la dernière épingle, et c'est moi qui ai tout fait. Maintenant, c'est le tour du domaine. Un de ces jours, il va falloir tondre les moutons, sans quoi ils étoufferont. Si Hendrik refuse de s'en occuper, je le ferai : mon énergie est illimitée. Je mettrai mon chapeau de soleil, je sortirai avec mes ciseaux, j'attraperai les moutons par les pattes de derrière, je les coincerai entre mes genoux et je les tondrai un par un, jour après jour, jusqu'à ce qu'ils y aient tous passé – que le vent emporte la laine, à quoi me servirait-elle ? Peut-être en garderai-je un peu pour bourrer un matelas, un bon tas de chaleur grasse où m'allonger la nuit. Si je ne parviens pas à attraper les moutons, ce qui n'a rien d'improbable (je n'ai pas de chien berger, les chiens montrent

leurs dents et renâclent quand je les appelle, ils ne m'aiment pas : c'est à cause de l'odeur), alors, rien à faire : les moutons périront, il faudra bien qu'ils restent dans le *veld*, comme de vieilles houppettes marron, qu'ils soufflent et suffoquent jusqu'à ce que leur créateur ait le cœur de les rappeler à lui. Quant aux moulins à vent, ils continueront à pomper jour et nuit, ils sont fidèles, ils ne pensent pas, ils ne souffrent pas de la chaleur. Les réservoirs débordent. Hendrik irrigue toujours le domaine : je l'aperçois, le soir venu. Le jour où il s'arrêtera, par lassitude ou par dépit, je prendrai la relève. J'ai besoin du verger et du potager. Quant au reste, le seigle peut mourir, la luzerne peut mourir. La vache donne de moins en moins de lait – la vache peut mourir.

188. Entre moi et eux passe la rivière asséchée.

Ils ne viennent plus à la grande maison, n'en ayant pas l'occasion. Je ne les ai pas payés. Hendrik continue à traire la vache défaillante et à irriguer les terres. Anna reste chez elle. Quelquefois, depuis le *stoep* ou la fenêtre, j'aperçois son foulard rouge qui sautille dans le lit de la rivière. Le vendredi soir, Hendrik vient à l'entrepôt prendre du café, du sucre, de la farine, des haricots. Je le regarde traverser la cour dans les deux sens.

189. Rendues à la liberté, les volailles perchent dans les arbres. Les chats sauvages les tuent une par une. Une couvée de poussins s'est perdue la nuit dernière. Le grain commence à manquer. Je n'ai pas découvert d'argent. S'il est à la poste, il est perdu pour moi. Mais peut-être a-t-il réellement brûlé. Peut-être n'y a-t-il jamais eu d'argent. Peut-être n'y aurait-il d'argent que si je tondais les moutons pour vendre leur laine. Dans ce cas, il n'y aura pas d'argent.

190. On ne peut pas vivre ainsi.

191. Incapable de dormir, j'erre à travers la maison, à l'heure de la sieste. Je manipule les vêtements étranges de la chambre close. Je me regarde dans le miroir et j'essaie de sourire. Le visage dans le miroir sourit, hagard. Rien n'a changé. Je continue à ne pas m'aimer. Anna peut porter ces vêtements, mais pas moi. À force de porter des vêtements noirs, je suis devenue un personnage noir.

192. Hendrik abat un mouton par semaine. C'est sa façon de reprendre son dû.

193. Je me lève le matin, et je cherche ce que je pourrais bien nettoyer. Mais les objets ne se salissent pas assez vite. On s'en sert trop peu, il me faut attendre la poussière, et la poussière prend son temps. Je boude ; la maison brille.

194. Hendrik est debout à l'entrée principale. Sa femme est derrière lui.

« Mademoiselle, il n'y a plus de café, il n'y a plus de farine, il n'y a presque plus de rien.

— Oui, je sais qu'il n'y en a plus.

— Et mademoiselle nous doit toujours de l'argent.

— Je n'ai pas d'argent. Vous ne travaillez pas, de toute façon : pourquoi vous donnerais-je de l'argent ?

— Oui, mais mademoiselle nous en doit, non ?

— Ça ne sert à rien d'insister, Hendrik : je te dis que je n'ai pas d'argent.

— Bon, mais dans ce cas, mademoiselle peut nous donner autre chose. »

195. Je ne peux pas poursuivre ces dialogues imbéciles. Le langage qui devrait servir entre moi et ces gens-là a été détourné par mon père et ne peut être recouvré. Ce qui

s'échange entre nous maintenant n'est qu'une parodie. Je naquis au sein d'un langage de hiérarchie, de distance, de vue d'ensemble : ma langue paternelle. Je ne dis pas que c'est le langage auquel mon cœur aspire, je suis trop sensible à ces déplorables distances : mais nous ne disposons de rien d'autre. Je suis prête à croire qu'il existe un langage des amoureux, mais je ne peux l'imaginer. Il ne me reste à proposer aucun mot dont la valeur me paraisse sûre. Hendrik esquive et sourit d'un air mystérieux en m'offrant ses locutions usées. « Mademoiselle, mademoiselle, mademoiselle ! » me dit-il en face. « Je te connais, tu es la fille de ton père, me dit-il en sous-main. Tu es la demi-sœur de ma femme, où ton père s'est couché je couche aussi. Je connais cet homme, sa marque est dans mon lit. » « Toi, toi, toi », chante Klein-Anna, cachée derrière lui, où je ne peux la voir.

196. Hendrik fait son apparition bien au-dessus de moi, sur la plate-forme, devant la porte du grenier, vêtu des habits de mon père. C'est grotesque ! Il prend des poses, les mains sur les hanches, gonflant le buste.

« *Aitsà* ! » lance Klein-Anna, d'en bas.

« Retire ces vêtements immédiatement. » Je ne peux accepter cela. Il abuse de ma patience. « J'ai dit que tu pouvais prendre une partie des vieux habits du *baas*, mais ceux-là ne sont pas pour toi ! »

Il grimace en regardant sa femme, et feint de ne pas m'entendre.

« Hendrik ! » Je hurle.

« *Hê* ! » dit Hendrik, qui tend les bras et pirouette sur la plate-forme. « *Aitsà* ! » lance sa femme en réponse, éclatant d'un rire ravi.

Il a pris une chemise en coton blanc sans col, le meilleur gilet de satin, le pantalon en croisé, et même les bottes noires, les plus belles. D'autres chemises sont drapées sur la rambarde.

Que faire contre eux deux ? Je suis si seule, je ne suis qu'une femme ! Je monte péniblement les marches de bois. C'est mon destin ; je dois en passer par là.

Le rire a cessé. Mes yeux arrivent au niveau de ses bottes.

« Mademoiselle ! » Est-ce de la haine que j'entends finalement dans sa voix ? « Mademoiselle, il faut le dire au vieil Hendrik : mademoiselle désire-t-elle qu'il retire les vêtements du *baas* ?

— J'ai dit que tu pouvais prendre de vieux vêtements, Hendrik, mais ces habits-là ne sont pas pour toi. » Combien de ces mots pesants puis-je encore prononcer, moi dont la voix voudrait gémir et se lamenter ?

« Mademoiselle veut-elle que je retire les vêtements ? »

Je suis piégée. Je vais pleurer. Que me faudra-t-il encore subir avant qu'ils me laissent tranquille ?

Hendrik commence à défaire la boucle de son pantalon. Je ferme les yeux, je baisse la tête. Je dois y prendre garde : si j'essaie de descendre les marches à reculons, je vais certainement glisser et tomber.

« Regardez, mademoiselle ! Regardez, notre demoiselle, regardez ! » Oui, ce que j'entends dans sa voix, c'est certainement de la haine. Des larmes chaudes courent le long de mes joues, quoique je serre les paupières. Voici venu mon châtiment, il me faut le supporter. « Allons, n'ayez pas peur, notre demoiselle, ce n'est qu'un homme ! »

Nous restons longuement figés, tel un tableau vivant.

« Arrête, tu la fais souffrir ! » La voix de Klein-Anna monte doucement à mon secours. J'ouvre les yeux et je vois qu'elle me regarde bien en face, avec curiosité. C'est une femme : elle est donc clémence. Est-ce là une vérité universelle ? En tâtonnant, je descends les marches à reculons, un pied à la fois, et je passe devant elle pour rentrer d'un pas traînant dans la maison. Ils se font une ennemie de moi : pourquoi ? Simplement parce que je n'ai pas d'argent à leur donner ?

197. Ils flânen dans la cour, parés des vêtements de mes parents, sans personne devant qui s'exhiber. Ces journées d'oisiveté les marquent autant que moi. Nous nous décomposons tous. Lassés l'un de l'autre, ils se rabattent sur moi. Je prends le fusil qui a retrouvé sa place dans le porte-parapluie. Le dos de Hendrik vient s'inscrire dans mon champ de vision, au-dessus du cran de mire. Qu'est-ce que Hendrik à cet instant : un homme dévoré par l'ennui, suçant un brin d'herbe, ou une tache blanche sur fond vert ? Qui peut le dire ? Le fusil et la cible trouvent leur point d'équilibre, et j'appuie sur la gâchette. Je suis choquée, assourdie, mais j'ai déjà vécu tout cela, jusqu'aux vibrations qui me résonnent aux oreilles : je suis une ancienne combattante. Anna court comme un enfant, battant l'air de ses bras, trébuchant dans la lourde robe blanche. Hendrik, à quatre pattes, essaie de ramper derrière elle. Je me retire dans l'obscurité de ma chambre pour y attendre que les bruits cessent.

198. Le fusil à la main, je surgis sur le *stoep* désert. J'élève mon arme et je vise la tache formée par la chemise blanche. Le canon s'agit en tous sens, il n'y a rien sur quoi le caler. Anna hurle en me montrant du doigt. Ils bondissent, courant comme des lièvres à travers la cour, jusqu'au potager. Je ne peux pas forcer le fusil à les suivre assez vite. Je ne suis pas méchante, je ne suis même pas dangereuse. Je ferme les yeux et j'appuie sur la gâchette. Je suis choquée, assourdie, mes oreilles vibrent. Hendrik et Klein-Anna ont disparu derrière la rangée de figuiers. Je remets le fusil en place.

199. Parés des atours des morts, ils sont assis sur le vieux banc, à l'ombre de l'arbre-sering. Hendrik croise les jambes et allonge les bras sur le dossier. Klein-Anna se blottit contre son épaule.

Il me voit les regarder de la fenêtre. Il se lève et s'approche : « Mademoiselle a-t-elle par hasard un peu de tabac pour moi ? »

200. Je suis étendue sur mon lit, l'oreiller sur les yeux. La porte de ma chambre est fermée, mais je sais que Hendrik est dans la maison, fouillant les tiroirs. Si une mouche se léchait les pattes dans cette maison, je le saurais.

La porte s'ouvre, je me tourne contre le mur. Il me domine de sa hauteur.

« Regardez, mademoiselle, j'ai trouvé du tabac. »

Pour la dernière fois, je respire le parfum suave du tabac pour la pipe. Qui l'introduira jamais de nouveau dans ma maison ?

Il s'assied lourdement : près de moi, sur le lit.

Mes narines s'emplissent de son odeur. Il pose une main sur ma hanche, et je hurle, face au mur nu, le corps rigide, terrorisée, vociférant du plus profond de mes poumons. La main me quitte, l'odeur disparaît, mais les cris continuent à résonner.

201. Hendrik et Klein-Anna sont assis sur le vieux banc, à l'ombre de l'arbre-sering. Hendrik croise les jambes et tire sur sa pipe. Anna se niche contre son épaule. De la fenêtre, je les observe. Ils sont indemnes.

202. Je fais signe à Hendrik, en agitant l'enveloppe blanche. « Porte cette lettre à la poste. Donne-la au *baas* de la poste. Il te donnera de l'argent. Si tu pars tôt demain matin, tu peux être de retour mardi soir.

— Oui, mademoiselle – à la poste.

— S'ils te posent la question, dis-leur que je t'ai envoyé. Dis-leur que le *baas* est malade, qu'il ne peut pas venir. Rappelle-toi : le *baas* est malade – ne dis rien de plus.

— Non, mademoiselle – le *baas* est malade.

— Bien. Et dis à Anna que si elle est inquiète, elle peut venir dormir à la cuisine demain soir.

— Oui, mademoiselle.

— Et mets la lettre en sûreté, sans quoi tu n'auras rien.

— Non, mademoiselle – je la mettrai en sûreté. »

203. Anna commence à faire son lit. Je ne quitte pas la cuisine. Je m'assis contre la table et je la regarde. Ses mouvements sont maladroits. Elle est dépassée, maintenant que son mari n'est plus là.

« Ça te plaît de dormir à la cuisine, Anna ?

— Oui, mademoiselle. » Elle détourne le visage, elle chuchote, elle ne sait pas quoi faire de ses mains.

« Tu ne veux pas dormir dans un vrai lit ? »

Elle est ahurie.

« Tu ne veux pas dormir dans le lit de la chambre d'amis ?

— Non, mademoiselle.

— Comment ! Tu préfères dormir ici, par terre ?

— Oui, mademoiselle : par terre. »

Elle patiente le temps d'un long silence. Je remplis la bouilloire.

« Couche-toi. Je vais seulement faire une tasse de thé. »

Elle se couvre et s'écarte de la lumière.

« Dis-moi, tu ne te déshabilles pas, Anna ? Tu ne te déshabilles pas quand tu t'endors ? Tu gardes ton foulard quand tu dors ? »

Elle retire son foulard.

« Dis-moi, tu gardes tes habits pour dormir, quand ton mari est là ? J'ai du mal à le croire. » Je rapproche une chaise de son lit. « Est-ce que ça se passe bien avec ton mari, Anna ? Allons, tu n'as pas à être timide, personne ne nous entendra. Dis-moi, ça se passe bien ? C'est agréable, d'être mariée ? » Elle renifle lamentablement, enfermée dans la maison obscure avec la sorcière. Il ne va pas y avoir de dialogue, Dieu merci : je peux déployer mes ailes et m'envoler où je voudrai. « Moi aussi, j'aimerais avoir un homme, mais ça n'a pas été possible,

je n'ai jamais suffisamment plu à personne, je n'ai jamais été jolie. » Je tends le cou au-dessus d'elle, assise elle n'entend que les vagues de rage qui déferlent dans ma voix, et sanglote désespérément. « Mais ce n'est pas ce qu'il y a de pire. L'énergie est une source de délices sans fin, j'aurais pu être quelqu'un de tout à fait différent, j'aurais pu me libérer en mettant le feu à cette prison, ma langue est une flamme fourchue, comprends-tu ; mais tout s'est retourné inutilement vers l'intérieur : ce qui te semble de la rage n'est que le crépitement du feu intérieur, je n'ai jamais été vraiment fâchée contre toi, je voulais seulement te parler, je n'ai jamais appris à parler avec une autre personne. Ce qui s'est toujours produit, c'est qu'une parole m'était transmise d'en haut, et que je la transmettais. Je n'ai jamais connu d'échange véritable, Anna. Les mots que je te donne, tu ne peux pas les rendre. Ce sont des mots sans valeur. Tu comprends ? Sans valeur. Comment était-ce avec mon père, quand vous parliez tous les deux ? Étiez-vous enfin, simplement, un homme et une femme ? Allons, dis-moi, je veux savoir. Est-ce qu'il avait des mots gentils ? Ne pleure pas, mon petit, je t'ai dit que je n'étais pas fâchée. » Je m'allonge près d'elle et je berce sa tête sur mon bras. Elle tire une longue langue et lèche la morve sur sa lèvre supérieure. « Allons, cesse de pleurer. Il faut que tu me croies : je ne suis absolument pas fâchée de ce que vous avez fait ensemble, toi et le *baas*. C'est une bonne chose qu'il ait trouvé un peu de bonheur avec toi, il a eu une vie terriblement solitaire. Et je suis sûre que c'était bien pour vous deux, non ? Je n'ai jamais pu le rendre heureux, je n'ai jamais été autre chose que sa fille, vertueuse, ennuyeuse, je le lassais, c'est tout.

« Dis-moi, Anna, si vous aviez été ensemble, tous les deux, s'il avait vécu, crois-tu qu'il aurait été possible que nous soyons amies, toi et moi ? Qu'en penses-tu ? Je crois que nous l'aurions été. Je crois que nous aurions été presque comme des sœurs ou des cousines.

— Écoute, ne bouge pas, je vais souffler la lumière, puis je vais venir m'allonger près de toi, jusqu'à ce que tu t'endormes. »

Tremblante, je m'allonge près d'elle dans le noir.

« Dis-moi, Anna, comment m'appelles-tu ? Quel est mon nom ? » Je respire aussi doucement que je peux. « Comment m'appelles-tu, quand tu penses à moi ?

— Mademoiselle ?

— Oui ; mais pour toi, je suis seulement mademoiselle ? Je n'ai pas de nom à moi ?

— Mademoiselle Magda ?

— C'est ça ; ou bien simplement Magda. Après tout, on m'a baptisée Magda, pas mademoiselle Magda. Ça serait bizarre, non, si le prêtre baptisait les enfants comme ça — mademoiselle Magda, *baas* Johannes, et ainsi de suite ? »

J'entends le petit bruit d'une bulle de salive qui éclate. Elle a souri. Je gagne du terrain.

« Ou Klein-Anna, Petite-Anna, au lieu d'Anna. Nous sommes tous petits, au départ, n'est-ce pas ? Moi aussi, autrefois, j'étais la petite Magda. Mais maintenant, je suis Magda, tout court, et tu es Anna, tout court. Peux-tu dire Magda ? Allons, dis Magda pour moi.

— Non, mademoiselle, je ne peux pas.

— Magda. C'est facile. Ça ne fait rien, demain soir nous essaierons de nouveau, et on verra si tu arrives à dire Magda. Maintenant, il faut dormir. Je vais rester un moment allongée près de toi, et puis j'irai dans mon lit à moi. Bonne nuit, Anna.

— Bonne nuit, mademoiselle. »

Je trouve sa tête et j'appuie mes lèvres sur son front. Elle se débat pendant un instant, puis se crispe et me tolère. Nous restons allongées, avec nos desseins contradictoires — j'attends qu'elle s'endorme, elle attend que je m'en aille.

Je tâtonne pour quitter la cuisine et retrouver mon lit. Je fais de mon mieux dans un monde inconnu : l'univers du toucher.

204. J'attends Hendrik. Le jour passe péniblement. Puis, au loin dans le *veld*, oui, ce ne peut être que lui que je discerne,

cheminant laborieusement : d'abord un minuscule nuage de poussière blanche à l'horizon, puis un point noir qui bouge, se différenciant d'autres points noirs immobiles, puis, visiblement, un homme sur une bicyclette, qui se propulse vers moi dans la chaleur de l'après-midi. Je croise les mains.

Il a mis pied à terre ; il pousse sa bicyclette dans le sable mou, au croisement de la route et de la rivière. On dirait qu'il rapporte un paquet. Mais, comme il se rapproche, on s'aperçoit qu'il s'agit de sa veste attachée à l'arrière de la bicyclette.

Il appuie la bicyclette contre la dernière marche et monte résolument vers moi. Il tend une lettre pliée en quatre.

« Bonjour, Hendrik. Tu dois être épuisé. Je t'ai gardé de quoi manger.

— Oui, mademoiselle. »

Il attend que je lise. Je déplie la lettre. Ce n'est qu'un imprimé intitulé ONTTREKKINGS – WITHDRAWALS. Dans la marge, il y a une croix au crayon devant la ligne *Handtekening van beléer – Signature of depositor*.

« Ils n'ont rien voulu te donner ?

— Non, mademoiselle. Mademoiselle disait que j'aurais mon argent. Où est mon argent maintenant ? » Il me serre de si près que je ne peux pas quitter ma chaise.

« Je suis désolée, Hendrik. Je suis vraiment désolée. Mais je trouverai une solution, ne t'inquiète pas. J'irai moi-même à la gare demain, et j'arrangerai ça. Il va falloir attraper les ânes avant le coucher du soleil. Je ne sais absolument pas où ils sont allés paître. » Des mots, des mots : je parle pour contenir le mur de sa colère qui monte au-dessus de moi.

Je recule ma chaise et je me lève, hésitante. Il ne bouge pas d'un pouce. En me tournant, je frôle la chemise rapiécée, la peau luisante, l'odeur de soleil et de sueur. Il me suit à l'intérieur.

205. J'indique le plat couvert sur la table. « Pourquoi ne mangerais-tu pas ici, dans la cuisine ? »

Il soulève le couvercle et regarde la saucisse froide, les pommes de terre froides.

« Je vais faire du thé. Tu as sûrement soif. »

Il pousse le plat d'un bout de la table à l'autre. Le plat s'écrase sur le carrelage, des fragments de nourriture sont projetés à travers la pièce.

« Espèce de... ! » Je hurle. Il m'observe, pour voir ce que je vais faire. « Au nom de Dieu, qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi ne pas me dire tout de suite ce qui te met dans cet état ? Ramasse cette nourriture, nettoie. Je ne vais pas te laisser faire des saletés chez moi ! »

Il se penche sur la table, respirant bruyamment. Une belle poitrine, des poumons vigoureux. Un homme.

« Mademoiselle a menti ! » J'entends les mots se répercuter dans l'espace qui nous sépare. Mon cœur chavire, je ne veux pas de cris poussés contre moi, je n'en suis que plus désarmée. « Mademoiselle avait dit que la poste me donnerait de l'argent ! J'ai roulé pendant deux jours – deux jours ! Et où est mon argent ? De quoi vais-je vivre ? L'entrepôt est vide. Où allons-nous trouver de quoi manger ? La nourriture va tomber du ciel ? Quand le *baas* était ici, nous touchions notre nourriture toutes les semaines, notre argent tous les mois ; mais où est le *baas* maintenant ? »

Ne voit-il donc pas que cela ne sert à rien ? Que puis-je y faire ? Je n'ai pas d'argent à lui donner. « Tu n'as qu'à partir. » Je marmonne, mais il ne m'entend pas, il déraisonne, il me lance des mots lourds, sombres, que je ne me donne même plus la peine de saisir.

Je fais mine de partir. Il me saute dessus et s'accroche à mon bras. Je hurle : « Laisse-moi partir ! » Il me tient serrée et me tire dans la cuisine. « Non, attendez un peu ! » me siffle-t-il à l'oreille. Je ramasse le premier objet que je vois, une fourchette, et je me jette sur lui. Les dents lui éraflent l'épaule, probablement sans même entamer la peau ; mais il pousse une

exclamation de surprise et me fait rouler sur le sol. Je me relève, titubante, sous un déluge de coups. J'ai le souffle coupé, tout s'est dissipé en halètements. Je me protège la tête et je retombe lentement, gauchement, à terre. « Oui !... Oui !... Oui !... » dit Hendrik en me frappant. À quatre pattes, je commence à ramper en direction de la porte. Il me donne deux violents coups de pied dans les fesses ; il frappe à la façon des hommes, des coups qui portent sur l'os. Je grimace, je pleure de honte. « Je t'en prie, je t'en prie ! » Je roule sur le dos et je soulève les genoux. C'est à cela que doit ressembler une chienne ; mais pour ce qui est de la suite, je ne sais même pas comment on s'y prend. Il continue à me bourrer les cuisses de coups de pied.

206. Hendrik continue à délirer, lançant ses mots lourds et sombres, mais je ne peux plus écouter l'amertume que déverse cet homme obsédé par le sentiment d'avoir été lésé. J'avance de deux pas, mais le voilà déjà sur moi, il me prend par le bras, me force à faire volte-face. Je me bats contre lui. Je ramasse le premier objet que je vois, une fourchette, et je me jette sur lui, éraflant son épaule. La peau n'est même pas entamée, mais il reprend son souffle, surpris, et me plaque contre le mur, pesant sur moi de tout son poids. La fourchette tombe. Son pelvis se frotte brutalement à moi. Je crie : « Non ! » À deux centimètres de mon oreille, il grogne : « Oui ! Oui !... Oui !... » Je pleure, c'est une situation honteuse, je ne vois pas comment en sortir, quelque chose casse en moi, quelque chose est en train de mourir. Il se penche et cherche à tâtons le bas de ma robe. Je me débats, mais il parvient à ses fins : ses doigts montent entre mes jambes. Je serre de toutes mes forces pour les immobiliser. « Non, s'il te plaît, non, s'il te plaît, pas ça, tout mais pas ça, je t'en supplie, Hendrik, je te donnerai n'importe quoi, mais s'il te plaît, pas ça ! » J'ai le vertige tant j'ai haleté, je tente en vain de repousser son visage. Il glisse le long de mon corps, il tire sur l'élastique de ma culotte, il me griffe. « Non !... Non !... Non !... » La terreur m'affaiblit, il n'y a pas de plaisir à cela. « Ah, Hendrik, laisse-moi partir, s'il te plaît, je ne sais même pas comment on fait ! » Je tombe, peut-être même m'évanouis-je, retenue seulement par ses bras

qui entourent mes cuisses. Puis je me retrouve allongée sur le sol, qui sent la cire d'abeille et la poussière. La peur me donne la nausée, mes membres se fondent en eau. Si tel est mon destin, il m'éccœure.

Il m'arrive des choses, on me fait des choses. Je les sens au loin, terribles incisions, chirurgie assourdie. Les bruits me parviennent clairement : on suce, on souffle, on lape. « Pas ici, pas sur le plancher, s'il te plaît, s'il te plaît ! » Son oreille est contre mes lèvres, il me suffit de murmurer pour être entendue. À plusieurs reprises, il me secoue d'avant en arrière, sur les lattes du plancher, et chaque fois, mon crâne cogne sur la plinthe. Les odeurs me parviennent avec clarté – cheveux, cendre. « Tu me fais mal... s'il te plaît... s'il te plaît, arrête... » C'est donc ainsi que font les gens ? Il s'évertue, il gémit contre mon oreille, des larmes me roulent dans la gorge. Assez, assez ! Il commence à haleter. Il frémît longuement et reste couché sur moi, immobile. Puis il se retire. Maintenant je suis sûre qu'il était en moi, maintenant qu'il en est sorti et que la douleur, la moiteur s'installent. J'enfonce mes doigts entre mes jambes tandis que, tout près de moi, il reboutonne son pantalon. Ça commence à suinter hors de moi, cet écoulement âcre qui doit être sa semence, le long de mes cuisses, sur mes vêtements, sur le sol. Comment pourrai-je jamais tout laver ? Je sanglote sans fin, désespérée.

207. Il me jette contre le mur, me maintenant les poignets, pesant sur moi de tout son poids. La fourchette tombe sur le sol. Son pelvis se frotte brutalement contre moi. Je dis : « Non ! » « Oui ! » dit-il. « Oui !... Oui !... » « Pourquoi me détestes-tu à ce point ? » Je sanglote. Je détourne le visage : je ne peux pas faire autrement. « Tu ne cherches qu'à me faire du mal, tout le temps. Qu'est-ce que je t'ai fait ? Ce n'est pas ma faute si tout va si mal, c'est la faute de ta femme, c'est sa faute et celle de mon père. Et c'est ta faute aussi ! Vous autres, vous ne savez pas où vous arrêter ! Arrête ! Ne fais pas ça, tu me fais mal ! Arrête, s'il te plaît ! Pourquoi me fais-tu mal ? Pourquoi me fais-tu autant souffrir ? S'il te plaît ! S'il te plaît, pas comme ça, pas sur le plancher ! Lâche-moi, Hendrik ! »

208. Il ferme la porte de la chambre à coucher et s'y adosse. « Déshabille-toi ! » dit cet étranger. Il me force à enlever mes vêtements. Mes doigts sont gourds. Je frissonne. Je murmure toute seule, sans arrêt, mais perdu dans son monde intérieur, il ne m'entend pas. « Tu cries toujours quand tu t'adresses à moi, jamais tu ne me parles, tu me détestes... » Je lui tourne le dos, je m'extrais maladroitement de ma robe et de mon jupon. Voilà mon sort, mon sort de femme. Je ne peux rien faire de plus que ce que j'ai fait. Je m'allonge sur le lit en lui tournant le dos, les bras croisés cachant mes petits seins chétifs. J'ai oublié de retirer mes chaussures ! Il est trop tard maintenant, les événements vont se dérouler du commencement jusqu'à la fin. Il ne me reste qu'à supporter, jusqu'à ce que, enfin seule, je puisse commencer à redécouvrir qui je suis, à rassembler, avec le temps – ici, il y en a heureusement beaucoup –, les éléments désorganisés par cet après-midi inhabituel dans ma vie.

209. En m'arrachant ma culotte, il la déchire sur les boutons de mes bottines – encore un ouvrage de dame pour ma corbeille. « Ouvre-toi », dit-il : ce sont les premières paroles qu'il m'adresse. Mais j'ai froid, je secoue la tête, je me crispe. Je contracte tout mon être. Je n'ai rien à lui donner. Je suis au-delà de toute persuasion, même les larmes ne peuvent se frayer un chemin à travers ces paupières nouées, il lui faudra me briser, je suis dure comme un coquillage fermé, je ne peux pas l'aider. Il écarte mes genoux de force et je les referme, encore, et encore, et encore.

Il soulève mes jambes. Je me raidis, je crie de honte. « N'aie pas peur », dit-il. Est-ce bien ce qu'il dit ? Sa voix est pâteuse. Puis, brusquement, sa tête s'enfonce entre mes cuisses. J'appuie sur ses cheveux laineux, je regimbe, mais il insiste. « Aah... » Je pleure, cette humiliation n'a pas de fin. Je suis mouillée, c'est répugnant, c'est sûrement sa bave, il a dû cracher sur moi pendant qu'il était là. Je sanglote sans relâche.

Il s'accroupit entre mes jambes en les écartant et en les poussant. « Ça ne fera pas mal », dit-il.

Il m'a pénétrée de force. Je me tords de tous côtés et je pleure, mais il est impitoyable, il me découvre aussi les seins et m'écrase de son corps ; il halète à mon oreille, son balancement l'entraîne de plus en plus loin en moi, quand cela s'arrêtera-t-il ? « Tout le monde aime ça », dit-il sèchement. Est-ce bien ce qu'il dit ? Que veut-il dire ? Et puis : « Serre fort ! » Comment ? Le lit craque à chaque jointure, c'est un lit à une place, un divan, qui n'a pas été prévu pour ce genre de choses. Il aspire le souffle qui s'échappe de mes poumons, il gémit et siffle dans mon oreille, ses dents grincent comme des pierres. « Tout le monde aime ça » ? « Tout le monde aime ça » ? Cela touche-t-il vraiment les gens à ce point ? Mais pourquoi ? Des frissons le parcourrent de la tête aux pieds. Je les sens distinctement, c'est la sensation la plus distincte que j'ai eue jusqu'à présent, il doit s'agir de l'apogée de l'acte, je sais ce que c'est, j'ai vu cela chez les animaux, c'est la même chose partout, c'est le signal de la fin.

210. Couché sur le dos, près de moi, il ronfle, il dort. Ma main retenue par la sienne couvre ses parties viriles ; mais mes nerfs sont émoussés, je n'ai pas de curiosité, je ne sens qu'une douceur humide. Sans le déranger, je tire sur moi la courtepointe verte. Suis-je une femme maintenant ? Cela a-t-il fait de moi une femme ? Tant d'événements, de gestes, de mouvements minuscules – muscles exerçant sur des os telle ou telle traction – se sont succédé, et en résultat, je peux dire : Je suis enfin une femme, ou bien : Suis-je enfin une femme ? Des doigts agrippent le manche d'une fourchette dont les dents, en un éclair, traversent la chemise rapiécée, labourent la peau. Le sang coule. Deux bras luttent, la fourchette tombe. Un corps s'allonge sur un corps et pousse, pousse, s'efforçant de trouver l'entrée ; partout, du mouvement. Mais que recherche ce corps à l'intérieur de moi ? Cet homme, que cherche-t-il à trouver en moi ? Essaiera-t-il à nouveau quand il s'éveillera ? Quelle invasion, quelle possession plus profonde machine-t-il dans son sommeil ? Espère-t-il un jour tasser toute sa charpente osseuse à l'intérieur de moi, son crâne dans mon crâne, ses membres le long de mes membres, le reste de sa personne fourré dans mon ventre ? Que me laissera-t-il de moi ?

211. L'après-midi finit de s'écouler pendant qu'allongée près de cet homme, je verse des larmes et du sang. Si je me levais maintenant et si je marchais, car je peux encore marcher, je peux encore parler, si je marchais jusqu'au *stoep*, les cheveux emmêlés, les fesses tombantes, les cuisses maculées d'ordure, si je sortais à la lumière du jour, moi, la fleur noire qui pousse dans le coin, éblouie par la lumière, saisie de vertige, je suis sûre qu'en dépit de tout ce serait un après-midi comme les autres, les cigales n'interrompraient pas leur chant, la brume de chaleur continuerait à vibrer à l'horizon, le soleil pèserait sur ma peau avec la même indifférence. J'ai tout vécu maintenant, et aucun ange armé d'une épée de flammes n'est descendu pour l'interdire. Il n'y a, semble-t-il, pas d'anges dans cette partie du ciel, ni de Dieu dans cette partie du monde. Elle n'appartient qu'au soleil. Je ne pense pas qu'il ait jamais été prévu que des gens habitent ici. Cette pierre a été conçue pour des insectes mangeurs de sable qui pondent des œufs dans les cadavres de leurs congénères et n'ont pas de voix pour hurler lorsqu'ils meurent. Cela ne me coûterait rien d'aller à la cuisine chercher un couteau pour couper la partie que cet homme a utilisée pour m'humilier. Où cela finira-t-il ? Que me reste-t-il maintenant ? Quand pourrai-je dire : ça suffit ? Je souhaite que vienne la fin. Je souhaite que quelqu'un me prenne dans ses bras, me câline, me dorlotte, et m'assure que je peux cesser de fonctionner. Je veux une grotte, un trou où me réfugier, je veux me boucher les oreilles, contre ce flot de paroles qui sans relâche s'écoule, hors de moi, en moi, je veux une autre demeure, ailleurs, si elle doit être dans ce corps que ce soit sur un mode différent, s'il n'existe pas d'autre corps, encore qu'il y en ait un que je préfère de beaucoup, je ne pourrais taire ces mots qu'en me coupant la gorge : je voudrais me faufiler dans le corps de Klein-Anna, je voudrais descendre dans sa gorge pendant son sommeil et me répandre doucement en elle, mes mains dans ses mains, mes pieds dans ses pieds, mon crâne dans le calme aimable de son crâne où tournent des images de savon, de farine, de lait, les trous de mon corps trouvant leur place au-dessus des trous du sien, pour y attendre, vides de toute pensée, ce qui pourrait les pénétrer, le chant des oiseaux,

l'odeur du fumier, les parties d'un homme non plus coléreux mais tendre, bercé par la chaleur de mon sang, me lavant de sa semence savonneuse, dormant dans ma caverne. Je m'endors, moi aussi, tandis que mes doigts, couverts par ses doigts endormis, commencent à apprendre à caresser cette chose douce dont j'éviterai probablement d'apprendre le nom, aussi longtemps que je pourrai.

212. Il écarte ma main et s'assoit.

« Tu as dormi. » Ces mots, c'est moi qui les prononce, tendrement. Comme c'est étrange. Ils sont sortis d'eux-mêmes. « S'il te plaît, ne sois plus fâché. Je ne dirai rien. » Je me tourne et le regarde en pleine face.

Il se frotte le visage dans ses mains arrondies en coupe, passe au-dessus de moi et trouve son pantalon. Appuyée sur un coude, je regarde les mouvements rapides avec lesquels les hommes s'habillent.

Il quitte la chambre, et, un instant plus tard, j'entends les pneus de sa bicyclette crisser sur le gravier, de plus en plus faiblement à mesure qu'il s'éloigne.

213. Je frappe à la porte ouverte de la cabane. Je me suis lavée, mon visage me semble propre et aimable. Anna arrive derrière moi, chargée d'une brassée de bois de chauffage.

« Bonsoir, Anna. Hendrik est-il là ?

— Oui, mademoiselle. Hendrik ! C'est la demoiselle ! » Elle ne sait donc rien. Je lui souris ; elle recule. Il faudra du temps.

Hendrik, debout dans l'embrasure de la porte, reste dans l'ombre.

« Hendrik, pourriez-vous venir dormir à la maison, toi et Anna, à partir d'aujourd'hui, je m'inquiète trop quand je suis seule. Je vous donnerai de bons lits, vous n'aurez plus à dormir par terre. En fait, il n'y a aucune raison pour que vous

ne dormiez pas dans la chambre d'amis. Apportez tout ce qu'il vous faut, pour ne pas avoir d'allées et venues à faire. »

Ils échangent des regards pendant que j'attends leur réponse.

« Oui, nous viendrons », dit Hendrik.

214. Assis tous les trois autour de la table de la cuisine, nous mangeons à la lumière des bougies la soupe que nous avons préparée, Anna et moi. Ils ne sont pas sûrs de leur position ici, ni de mes coutumes : ils mangent gauchement. Anna baisse les yeux ; Hendrik répond sèchement, comme autrefois, à mes questions sur le domaine.

215. Je fais la vaisselle. Anna essuie. Nous nous activons ensemble. Ce qui l'effraie, ce sont les moments où ses mains n'ont pas d'emploi. Je suis résolue à poser moins de questions et à bavarder de plus en plus, pour qu'elle s'accoutume au mode déclaratif. Lorsque nos corps se frôlent, je prends soin de ne pas me rétracter.

Hendrik a disparu dans la nuit. Que font les hommes, lorsqu'ils marchent dans le noir ?

216. Nous préparons deux lits dans la chambre d'amis, décemment, chacun ses draps et ses couvertures. Puis nous rapprochons les lits. Je vérifie qu'il y a un pot de chambre. Je remplis le broc. Je ne manque à aucun rite, et mes intentions ne sont pas impures. Au cœur de nulle part, en ce lieu mort, je prends un nouveau départ ; ou du moins, je fais un geste.

217. Au plus profond de la nuit, Hendrik se glisse dans mon lit et me prend. J'ai mal, ma chair est encore à vif, mais j'essaie de me détendre, de comprendre cette sensation, bien qu'elle n'ait pas encore de forme. Je ne vois pas ce qui peut l'exciter en moi. Si c'est ce que je crains, j'espère que progressivement cela s'améliorera. J'aimerais dormir dans ses

bras, voir s'il est possible de dormir dans les bras de quelqu'un, mais ce n'est pas ce qu'il désire. Je n'aime pas encore l'odeur de sa semence. Une femme peut-elle s'y habituer ? Je me le demande. Anna ne doit en aucun cas faire ce lit demain matin. Il faut que je frotte les taches de sang avec du sel et que je cache les draps, ou bien que je les brûle discrètement.

Hendrik se lève et s'habille dans le noir. Je n'ai pas dormi, le jour va se lever, la fatigue me donne le vertige.

« Est-ce que je fais ce qu'il faut, Hendrik ? » Je me penche hors du lit et je lui prends la main. J'entends, à ma voix, et il doit l'entendre aussi, que je suis en train de changer. « Je ne sais rien sur tout cela, Hendrik – tu comprends ? Tout ce que je veux savoir, c'est si je fais ce qu'il faut. Aide-moi un peu, s'il te plaît, dis-le-moi. »

Il desserre mes doigts, sans dureté, et s'en va. Je reste étendue, nue, réfléchissant, utilisant de mon mieux le temps qui m'appartient avant l'aube, me préparant aussi pour la nuit à venir.

218. « Tu es heureux, Hendrik ? Est-ce que je te rends heureux ? » Je passe mes doigts sur son visage, c'est un geste qu'il me permet. Sa bouche ne sourit pas, mais une bouche souriante n'est pas le seul indice du bonheur. « Aimes-tu ce que nous faisons ? Hendrik, je ne sais rien, je ne sais pas si tu aimes ce que nous faisons. Comprends-tu ce que je te dis ? »

J'aimerais avoir l'occasion de le regarder. J'aimerais savoir s'il me considère toujours avec autant de vigilance. De jour en jour, son visage devient plus obscur pour moi.

Je me penche sur lui, le caressant avec mes cheveux dénoués, cela a l'air de lui plaire, on dirait qu'il me le permet. « Hendrik, pourquoi ne me laisses-tu pas allumer une bougie ? Juste une fois ? Tu viens dans la nuit, comme un fantôme – comment saurais-je que c'est vraiment toi ?

— Qui d'autre ça serait-il ?

— Personne... Je voudrais seulement voir de quoi tu as l'air. Je peux ?

— Non, n'allume pas ! »

219. Il y a des nuits où il ne vient pas. Je reste étendue, nue, à l'attendre, sombrant parfois dans un sommeil léger, m'éveillant brusquement, gémissant au premier chant d'oiseau, à la première lueur de l'aube. Cela aussi arrive aux femmes : elles attendent des hommes qui ne viennent pas, je l'ai lu. Qu'il ne soit pas dit que je ne subis pas tout, de la première lettre à la dernière.

Le manque de sommeil m'affaiblit. Je m'endors brusquement en plein après-midi, affalée dans n'importe quel fauteuil, et je me réveille flageolante, l'esprit confus, le dernier écho d'un ronflement dans les oreilles. Me voient-ils dans cet état, eux deux ? Me montrent-ils du doigt en souriant, pour repartir à pas feutrés s'occuper de leurs affaires ? La honte me fait grincer des dents.

220. Je mange mal, je deviens de plus en plus maigre, si c'est possible. La peau de mon cou se marbre de rougeurs. Ce n'est pas ma beauté qui peut le séduire. Voilà peut-être pourquoi il refuse la bougie, peut-être craint-il d'être dégoûté par ma vue. Je ne sais pas ce qui lui plaît, s'il préfère que je bouge ou que je me tienne tranquille quand il me prend. Je lui caresse la peau, mais je ne sens pas de réaction. Il reste avec moi de moins en moins longtemps : une minute, quelquefois, le temps qu'il lui faut pour se décharger en moi. Il ne retire pas sa chemise. Je suis trop sèche pour ce genre d'activité. J'ai commencé trop tard, les rivières qui devraient couler sont taries depuis longtemps. J'essaie de me mouiller quand je l'entends à la porte, mais cela ne suffit pas toujours. Honnêtement, je ne vois pas pourquoi il quitte le lit conjugal pour me rejoindre. Quelquefois, l'odeur de marée de sa femme me monte aux narines quand il se déshabille. Je suis sûre qu'ils font l'amour toutes les nuits.

221. Il me met à plat ventre et me le fait par-derrière, comme une bête. Tout meurt en moi, lorsque je dois lever vers lui mon vilain derrière. Je suis humiliée ; quelquefois, je me dis que c'est mon humiliation qu'il recherche.

222. « Reste encore un peu, Hendrik. Ne pouvons-nous pas parler ? Nous avons si peu l'occasion de nous parler.

— Chut, pas si fort, elle va nous entendre !

— C'est une enfant, elle dort à poings fermés ! Ça t'ennuierait qu'elle s'en aperçoive ?

— Non. Que peut-elle faire ? Qu'ai-je fait pour te rendre si amer ?

— S'il te plaît, ne sois pas si amer ! Que peuvent faire les gens de couleur ?

— Rien, mademoiselle. »

Il sort du lit, le corps aussi inébranlable que du fer.

« Hendrik, ne pars pas ! Je suis fatiguée, fatiguée jusqu'à la moelle des os. Tu ne peux pas comprendre ? Tout ce que je veux, c'est un peu de paix entre nous. Ce n'est pas beaucoup demander.

— Non, mademoiselle. » Et le voilà parti.

223. Il faut aussi remplir les journées vertigineusement vides de tout dessein.

Nous ne parvenons pas à trouver dans cette maison nos véritables chemins. Je ne peux dire si Hendrik et Anna sont des invités, des envahisseurs ou des prisonniers. Je ne peux plus m'enfermer dans cette pièce comme j'en avais l'habitude. Je ne peux pas laisser Anna se débrouiller seule dans la maison. Je la regarde dans les yeux, attendant qu'elle révèle qu'elle sait ce qui se passe la nuit ; mais elle refuse de me regarder. Nous travaillons toujours ensemble à la cuisine. Au-delà de cela, que puis-je attendre d'elle ? Faut-il qu'elle soit celle grâce à qui la maison étincelle, ou faut-il que ce soit moi,

et qu'elle me regarde ? Devons-nous nous mettre à genoux et cirer ensemble, servantes de l'idéal domestique ? Elle veut retrouver sa maison à elle, je le sais, ses habitudes relâchées et ses odeurs confortables. C'est à cause de Hendrik qu'elle reste ici. Elle veut sans doute rester seule avec Hendrik. Mais Hendrik nous veut toutes les deux, et moi, je les veux tous les deux. Je ne sais pas comment résoudre le problème. Je ne sais rien, sinon que l'asymétrie rend les gens malheureux.

224. Anna supporte mal mes yeux attentifs. Elle supporte mal mes invitations à se détendre, à s'asseoir près de moi sur le vieux banc, à l'ombre de l'arbre-sering. Elle supporte particulièrement mal mes discours. Je ne lui pose plus de questions, je sais que c'est inutile, je me contente de lui parler ; mais je ne sais pas m'y prendre, je ne connais pas d'anecdotes, pas de récits amusants, j'ai passé toute ma vie seule, je ne peux puiser dans une expérience que je n'ai pas, mes paroles ne sont parfois qu'un bavardage incohérent, j'ai parfois l'impression d'être une enfant agaçante qui babille auprès d'elle, apprenant sans doute, à force de babiller, une langue humaine, mais lentement, trop lentement, et à un prix trop élevé. Quant à ses paroles à elle, elles me parviennent chargées de refus.

225. J'annonce que le jour est venu de faire des conserves de figues vertes. Je suis contente, c'est un jour que j'aime entre tous, mais je ne peux pas tirer Anna de son humeur morose. Nous marchons entre les rangées d'arbres. Ne cueille que les petites figues, lui dis-je, ne cueille rien qui ait même commencé à mûrir. Pour cinq figues qui tombent dans mon panier, il en tombe une dans le sien. Nous étalons les figues sur la table de la cuisine. Découpe une petite croix, comme ça, lui dis-je, pour que le sucre s'imprègne jusqu'au cœur. Mes doigts sont lestes, les siens sont gourds, elle travaille lentement, elle ne sert à rien. Elle laisse tomber ses mains sur ses genoux et soupire. Je la regarde par-dessus la table, par-dessus la jatte de figues. Elle refuse de me regarder dans les yeux.

« Est-ce que quelque chose t'inquiète, mon petit ? Allons, dis-moi : peut-être puis-je t'aider. »

Elle secoue la tête lamentablement, l'air stupide. Elle prend une figue et la pèle.

« Tu te sens seule, Anna ? Tu as envie de voir ta famille ? »

Elle secoue lentement la tête.

Voilà comment s'écoulent mes journées. Il n'y a pas eu de transfiguration. Je ne vois toujours pas venir ce à quoi j'aspire (mais qu'est-ce ?).

226. Je suis debout près d'Anna. Je mets mes mains sur ses épaules, je glisse mes doigts sous l'encolure de sa robe et je caresse les jeunes os lumineux, la clavicule, les omoplates, ces noms ne disent rien de leur beauté. Elle baisse la tête.

« Quelquefois, je me sens moi aussi pleine de chagrin. Je suis sûre que c'est le paysage qui agit sur nous. » Mes doigts touchent sa gorge, sa mâchoire, ses tempes. « Ça ne fait rien. Tout va s'arranger. »

Que faire du désir ? Mon œil oisif tombe sur des objets, des pierres curieuses, de jolies fleurs, des insectes bizarres : je les ramasse, je les emporte à la maison, je les range. Un homme vient vers Anna, et vient vers moi : nous le serrons dans nos bras, nous le gardons en nous, nous sommes à lui, il est à nous. J'ai hérité d'un morceau de terre natale que mes ancêtres ont jugé bon et qu'ils ont enclos. À l'aiguillon du désir nous n'avons qu'une réponse : capturer, enclore, tenir. Mais quelle est la réalité de notre possession ? Les fleurs tombent en poussière, Hendrik se dégage et s'éloigne, la terre ignore les clôtures, les pierres seront là quand je me serai décomposée, même la nourriture que je dévore me traverse. Je ne suis pas un héros du désir, ce que je veux n'est pas infini, ni hors de portée, tout ce que je me demande, dans le doute, l'incertitude, la plainte, c'est : n'y a-t-il pas autre chose à faire du désir que de chercher à posséder l'objet désiré, dans un projet nécessairement vain, puisque sa réalisation ne peut aboutir qu'à l'annihilation de ce que l'on désire ? Et combien

ma question devient plus aiguë lorsque la femme désire la femme – deux trous, deux vides. Car si c'est ce que je suis, c'est donc aussi ce qu'elle est – l'anatomie est le destin : un vide, une coquille, un voile tendu sur un vide qui aspire à être rempli dans un monde où rien n'emplit. Je lui parle. « Sais-tu comment je me sens, Anna ? Comme un grand vide, un vide rempli d'une grande absence, une absence qui est un désir d'être remplie, d'être nourrie. Mais je sais en même temps que rien ne m'emplira, parce que la première condition de la vie est de toujours désirer, sans quoi la vie s'arrêterait. C'est un principe vital que d'être toujours insatisfait. La satisfaction ne satisfait pas. Seules les pierres ne désirent rien. Et qui sait ? peut-être y a-t-il dans les pierres des trous que nous n'avons jamais découverts. »

Je me penche sur elle, je lui caresse les bras, je tiens ses mains inertes entre les miennes. Voilà ce que j'ai à lui offrir : de la philosophie coloniale, des mots derrière lesquels il n'y a pas d'histoire, du cousu main, alors qu'elle voudrait des contes. Je peux imaginer la femme qui rendrait cette enfant heureuse, en la gavant de récits d'un passé authentique : comment grand-père s'est enfui devant les abeilles et a perdu son chapeau qu'il n'a jamais retrouvé, pourquoi la lune croît et décroît, comment le lièvre a trompé le chacal. Mais ces mots que je débite, venus de nulle part, en route vers nulle part, n'ont ni passé ni futur, ils hululent au-dessus de la plaine dans un présent éternel et désolé, et ne peuvent nourrir personne.

227. Nous avons eu des visiteurs.

Anna me coupait les cheveux. J'étais assise sur un tabouret à la porte de la cuisine, dans la fraîcheur du matin. La brise apportait à travers le domaine le claquement souterrain et étouffé de la pompe, un bruit parmi d'autres dans un monde plein de sons familiers et évocateurs. Je peux m'imaginer aveugle et heureuse dans un monde comme celui-ci, levant mon visage vers le soleil et me baignant dans sa chaleur, accommodant mes oreilles à la distance. Les ciseaux d'Anna caressent ma nuque de leur fraîcheur, obéissant à mes murmures.

Puis tout à coup, c'est le tumulte : dans l'entrée vide, du brun sur du gris sur du noir, l'espace se décompose et se recompose sous mes yeux, et Hendrik est venu et reparti, ses jambes de pantalon frottant l'une contre l'autre, ses semelles crissant sur le gravier ; et Anna se met aussitôt à courir derrière lui, penchée en avant, saisie par l'urgence, éparpillant peigne et ciseaux, passant sans transition de l'immobilité au mouvement, comme si toute sa vie avec moi n'avait été qu'un instant gelé, prélevé, volé à une vie entière de course. Avant que je puisse me lever, ils sont déjà au-delà du mur des enclos de tonte, au-delà de l'écurie, ils ont descendu la pente jusqu'au lit de la rivière.

La nappe drapée sur mes épaules, mes cheveux à demi coupés serrés dans mon poignet, je sors de la maison pour me trouver face à deux étrangers, deux cavaliers. Surprise dans cette tenue, je devrais me sentir à mon désavantage ; mais il n'en est pas question, ils sont dans mon domaine, ils m'ont dérangée, c'est à eux de s'excuser et d'exposer ce qui les amène.

« Non, leur dis-je sèchement, il est parti tôt ce matin... Non, je ne sais pas où... Notre serviteur est parti avec lui... Tard, sûrement : il rentre toujours tard. »

Ce sont des voisins, le père et le fils. Quand ai-je vu un voisin pour la dernière fois ? En ai-je jamais vu un ? Ils ne disent pas pourquoi ils sont venus. Ils viennent pour des affaires d'hommes. Des barrières sont tombées, une meute de chiens s'est enfuie, une épizootie a frappé les moutons, les sauterelles prolifèrent, les tondeurs ne sont pas arrivés ; ils ne me diront pas ce qui se passe. Ce sont de véritables calamités, comment pourrais-je m'en occuper moi-même ? Si je fais de Hendrik mon régisseur, pourra-t-il gérer le domaine pendant que, debout derrière lui, je prétendrai, la mine sévère, qu'il n'est que mon pantin ? Ne vaudrait-il pas mieux dérouler du fil barbelé tout autour du domaine, verrouiller les portails, tuer tous les moutons, et renoncer à la fiction de la ferme ? Comment pourrais-je convaincre des hommes aussi durs que ceux-ci que je suis de même étoffe qu'eux, alors qu'il est flagrant que je ne le suis pas ? Ils sont venus de loin en une quête futile, ils attendent que je les invite à descendre de

cheval et à étancher leur soif ; mais je reste là, silencieuse, hostile. Enfin, ayant échangé des regards, ils me saluent d'un coup de chapeau et font tourner leurs chevaux.

Ces temps sont éprouvants. Il va y avoir d'autres visites, des questions moins faciles à esquiver, avant que les visites et les questions ne cessent. Souvent viendra la tentation de supplier et de pleurer. Comme les jours anciens paraissent idylliques, et qu'il est séduisant, d'une autre manière, l'avenir dans un jardin entouré de fil barbelé ! Deux histoires que je me raconte pour me consoler. Car, je le crains, il n'y a en vérité ni passé ni avenir, et l'atmosphère qui m'entoure est celle d'un éternel présent dans lequel, que je gémissse sous le poids de cet homme rude, que je sente contre mon oreille les lames glacées des ciseaux, que je lave les morts ou que j'accorde de la viande, je suis malgré moi l'étoile polaire qui sert d'axe à cet univers phénoménal. On me presse, mais on ne me possède pas, on me perce, mais on n'atteint pas mon cœur. Au fond, je suis encore la mante vierge et féroce de jadis. Hendrik me prend, certes, mais c'est moi qui le tiens quand il me tient.

228. « Ils reviendront ! On ne peut pas jouer avec ces gens-là ! Ils s'attendront à ce que le vieux *baas* vienne, et en ne le voyant pas, ils sauront qu'il y a quelque chose qui ne va pas ! »

Il arpente la pièce à grands pas, quittant et retrouvant la zone éclairée par la lampe. Il est revenu de nuit en apportant la tempête. Je me rends bien compte maintenant de l'évolution de nos rapports. Il a appris à garder son chapeau en ma présence. Il a appris à marcher de long en large quand il parle, en frappant sa paume du poing. Ses gestes expriment de la colère, mais aussi l'assurance d'un homme libre de montrer sa colère. C'est intéressant. La passion dont il a pu faire preuve à mon égard était une rage passionnée. Cela explique que mon corps se soit fermé devant lui. N'étant pas aimé, mon corps ne pouvait aimer. Mais y avait-il de la haine ? Qu'a-t-il essayé de me faire, pendant tout ce temps ? Il y a quelque chose qu'il a essayé d'extraire de mon corps par la force, je le sais, mais j'ai été trop obstinée, trop maladroite, trop lourde, trop rance, trop

fatiguée, trop effrayée par le flux de sa semence corrosive et furieuse ; je me suis contentée de grincer des dents et de tenir bon, alors qu'il voulait autre chose, toucher mon cœur, peut-être, toucher mon cœur et me bouleverser. À quelle profondeur, je me le demande, une personne peut-elle pénétrer dans une autre ? Quel dommage qu'il ne puisse pas le montrer. Il a les moyens, mais pas les mots, j'ai les mots mais pas les moyens : il n'y a, je le crains, aucun endroit que mes mots puissent atteindre.

« Je vous le dis, un de ces jours, ils reviendront, plus tôt que vous ne croyez, avec d'autres gens, tous les autres fermiers ! Et ils verront que vous habitez avec les serviteurs dans la grande maison. Et c'est nous qui en souffrirons, pas vous, elle et moi !

« Et ils découvriront ce qui est arrivé au vieux *baas*, aussi, vous pouvez en être sûre ! La vieille Anna répand des rumeurs depuis un moment, tout le monde sait que le vieux *baas* faisait des bêtises avec ma femme. Quand ils diront que je l'ai tué, qui me croira, qui croira un homme de couleur ? Ils me pendront ! Moi ! Non – je m'en vais, je pars demain, je quitte cette partie du monde – dès demain soir je veux être loin, je veux être au Cap !

— Hendrik, pouvons-nous parler un peu raisonnablement ? Assieds-toi, s'il te plaît, je ne comprends plus rien quand tu t'agites comme ça. Dis-moi d'abord où tu as passé la journée ? Et où est Anna ?

— Anna est chez nous. Nous ne dormons plus ici.

— Toi non plus, tu ne dors plus ici ? Est-ce qu'il faut que je dorme seule dans cette maison ?

— Nous ne dormons pas ici.

— Tu sais, Hendrik, tu me fais mal. Tu sais, tu as le pouvoir de me faire mal, et tu t'en sers tout le temps. Tu t'imagines vraiment que je te livrerais à la police ? Tu me crois trop lâche pour reconnaître que je suis coupable ? Alors, c'est que tu ne me connais pas, Hendrik. Tu es si amer que cela t'aveugle complètement. Je ne suis pas simplement une Blanche, je suis *moi* ! Je suis *moi*, et non un peuple. Pourquoi

faut-il que je paye pour les péchés des autres ? Tu sais comment je vis dans cette ferme, totalement en dehors de toute société humaine, presque en dehors de l'humanité ! Regarde-moi ! Tu sais qui je suis, je n'ai pas à te le dire ! Tu sais comment on m'appelle, la sorcière d'Agterplaas ! Pourquoi prendrais-je leur parti contre toi ? Je te dis la vérité ! Que dois-je faire de *plus* pour que tu croies que je dis la vérité ? Ne vois-tu pas que toi et Anna, vous êtes les seules personnes au monde à qui je suis attachée ? Que voulez-vous de plus ? Que je pleure ? Que je me mette à genoux ? Tu veux que la femme blanche s'agenouille devant toi ? Tu veux que je devienne ton esclave blanche ? Dis-moi ! Parle ! Pourquoi ne dis-tu jamais rien ? Pourquoi me prends-tu toutes les nuits, si tu me détestes ? Pourquoi ne me dis-tu même pas si je fais ce qu'il faut ? Comment le saurais-je ? Comment puis-je apprendre ? À qui dois-je demander ? À Anna ? Faut-il vraiment que j'aille demander à ta propre femme comment être une femme ? Comment aller plus loin dans l'humiliation ? Faut-il que la femme blanche te lèche les fesses avant que tu lui donnes ne serait-ce qu'un sourire ? Sais-tu que tu ne m'as jamais embrassée, jamais, jamais, jamais ? Vous ne vous embrassez jamais, vous autres ? Ta femme, tu ne l'embrasses jamais ? Qu'est-ce qui la rend si différente de moi ? Faut-il qu'une femme te fasse mal avant que tu l'aimes ? C'est ça, ton secret, Hendrik ? »

À quel moment de ce torrent d'accusations et de supplications a-t-il quitté la pièce ? Est-il resté jusqu'à la fin ? Est-il perdu à tout jamais pour moi ? Serait-il possible, si je souriais davantage, si je parvenais à dégeler mon corps, de redécouvrir le jeune homme patient que j'ai connu jadis, qui fabriquait ses chaussures, qui tournait la manivelle du moulin à café pendant que je versais les grains, qui touchait son chapeau, découvrait ses dents étincelantes et s'en allait, nonchalant, vers une autre tâche, de sa démarche détendue et infatigable ? C'est comme si en le connaissant mieux, j'avais perdu tout ce qui m'était le plus cher en lui. Quelle leçon puis-je en tirer, s'il n'est pas trop tard pour toute leçon, si je dois à nouveau connaître un homme ? Est-ce la leçon que mon père a apprise quand il ne pouvait même plus lever la main pour chasser les mouches : méfiez-vous de l'intimité avec les

serviteurs ? Est-ce plutôt que Hendrik et moi nous sommes, chacun à notre manière, incapables d'aimer ? Ou est-ce simplement que l'histoire a pris quelque part un mauvais tournant, qu'il m'aurait suffi de trouver le chemin menant par degrés à une forme d'intimité plus paisible pour que nous apprenions tous à être heureux ensemble ? Ou ce désert de feu et de glace est-il un purgatoire que nous devons traverser pour arriver à un pays de lait et de miel ? Et Anna ? Viendra-t-elle aussi ? Serons-nous sœurs un jour, elle et moi, et dormirons-nous dans le même lit ? Ou va-t-elle, le jour où elle se connaîtra elle-même, m'arracher les yeux ?

229. Il doit y avoir d'autres façons de remplir le vide des journées que d'épousseter, de balayer, de cirer. Je parcours le cycle des pièces comme une souris dans une roue. N'existe-t-il pas de méthode pour nettoyer une chambre définitivement ? Peut-être faudrait-il que je retourne au grenier, pour boucher les espaces entre le toit et les murs et agrafer du papier sur le sol, peut-être devrais-je alors étanchéifier et calfeutrer les portes et les fenêtres ; j'interromprais ainsi les infiltrations de poussière et je pourrais laisser la maison jusqu'à la venue du printemps, si le printemps revient jamais, s'il y a quelqu'un au printemps pour ouvrir les serrures. Peut-être puis-je laisser ouverte une chambre, la mienne de préférence, en souvenir des temps anciens, et y empiler les dernières bougies, ce qui reste de nourriture, une hachette, un marteau, des clous, ce qui reste de papier et d'encre. Ou peut-être vaudrait-il mieux fermer les volets, mettre le dernier verrou, et transporter mes effets dans le petit entrepôt mal éclairé où les bâtisseurs de la grande maison vivaient lorsqu'ils concurent, il y a longtemps, le projet de fonder une dynastie féodale. Là, parmi les souris et les cafards, je trouverais certainement le moyen de dévider jusqu'au bout mon histoire.

230. Une par une, les portes de la grande maison claquent derrière moi. À remuer des meubles, à chasser la saleté, à transformer du bois en cendres, j'ai trouvé de quoi m'occuper pour une vie entière. Les esclaves perdent tout dans leurs

chaînes, je m'en aperçois, même la joie qu'il y aurait à s'en délivrer. L'hôte meurt, le parasite affolé trottine dans les entrailles déjà froides, se demandant de quels tissus il va désormais tirer sa subsistance.

Après tout, je n'ai pas été faite pour vivre seule. Si le sort m'avait déposée au milieu du *veld*, au milieu de nulle part, enterrée jusqu'à la taille, et m'avait ordonné d'y vivre une vie, j'en aurais été incapable. Je ne suis pas philosophe. Les femmes ne sont pas philosophes, et je suis une femme. Une femme ne peut pas créer quelque chose à partir de rien. Les soins que je consacrais à la poussière, aux toiles d'araignées, à la nourriture, au linge sale avaient beau paraître stériles, ils étaient nécessaires pour me remplir, pour me donner vie. Seule dans le *veld*, je m'étiolerais. Les mouvements des corps célestes, les signaux ténus des insectes qui discutent pour déterminer si je suis mûre ou non pour être mangée ne me suffiraient en aucun cas pour remplir journée après journée, nuit après nuit. Il me faudrait au moins, en plus d'yeux et d'oreilles, deux mains et le moyen de m'en servir, plus une provision de cailloux à disposer en figures ; et pendant combien de temps peut-on disposer des cailloux en figures avant d'aspirer à l'extinction ? Je ne suis pas un principe, une règle du discours, une machine installée par un être venu d'une autre planète sur cette terre désolée, sous la Croix du Sud, pour y engendrer, jour après jour, nuit après nuit, des sentiments dont il me faudrait tenir le compte jusqu'à épuisement. Il ne me suffit pas d'avoir des cailloux à permutter, des pièces à nettoyer, des meubles à déplacer : j'ai besoin de gens à qui parler, de frères et sœurs ou de pères et mères, j'ai besoin d'une histoire et d'une culture, j'ai besoin d'espoirs et d'aspirations, j'ai besoin de sens moral et de téléologie avant d'être heureuse – sans parler de nourriture et de boisson. Qu'adviendra-t-il de moi maintenant que je suis seule ? Car me voilà de nouveau seule, seule dans le présent historique : Hendrik est parti, Anna est partie avec lui, ils se sont enfuis dans la nuit, sans un mot, sans rien prendre de plus que ce qu'on peut sangler à une bicyclette. Que va-t-il arriver ? Je suis pleine de pressentiments. Je me réfugie dans l'entrepôt, le sol de pierre me gèle jusqu'aux os, les cafards grouillent

autour de moi en agitant leurs antennes curieuses : je crains le pire.

231. L'hiver arrive. Un vent froid souffle sur la plaine, sous un ciel d'acier. Les pommes de terre sont montées en graine, les fruits ont pourri sur le sol. Le chien est parti à la suite de Hendrik. Les pompes tournent jour et nuit, monotones : les réservoirs débordent. La ferme va à sa ruine. Je ne sais pas ce qui va arriver aux moutons. J'ai ouvert toutes les portes du domaine, ils se sont répandus dans les champs. Un matin avant l'aube, une centaine de formes grises sont passées entre la maison et l'entrepôt – bruit assourdi de course et de bousculade – à la recherche de nouvelles pâtures. Je m'aperçois qu'ils ne représentent rien pour moi. Je ne peux pas les attraper, je n'ai pas le nerf de les abattre. Si j'avais des balles, je les tuerais pour leur bien (je soupèse le fusil, mon bras ne tremble pas) et je laisserais pourrir leurs carcasses. Leur toison est longue et crasseuse ; infestés de tiques et d'asticots, ils ne peuvent pas passer l'été.

232. Je vis de potiron et de bouillie de maïs. Je n'ai pas fait de réserves pour les jours difficiles qui m'attendent. Dieu veillera sur les siens ; et si je ne suis pas des siennes, mieux vaut que je périsse. Je me livre avec lassitude à mes occupations routinières. Le vent me fouette. Particule après particule, il arrache la peau de mon visage : la volonté de le régénérer me manque. Des atomes de peau, des atomes de mortier, des atomes de rouille s'envolent vers l'oubli. À condition d'être très patient, de vivre assez longtemps, on peut espérer voir le jour où le dernier mur tombera en poussière, où le lézard prendra le soleil sur l'âtre, où les buissons d'épines envahiront le cimetière.

233. J'ai eu des visiteurs – plus de visiteurs que je n'en peux nommer. Je ne savais pas, dans mon innocence primitive, qu'il y avait tant de gens en ce monde. On a passé le domaine

au peigne fin, à la recherche de mon père qui partit à cheval par un jour néfaste, pour ne jamais revenir.

On ne peut pas rayer son nom de la liste, m'expliquent-ils, jusqu'à ce que les restes soient retrouvés. C'est un principe. Je hoche la tête. Quel bonheur ce doit être de vivre suivant des principes simples, convaincants. Peut-être n'est-il pas trop tard pour quitter le désert et trouver une demeure au sein de la civilisation.

234. Le cheval. Après la disparition de mon père, le cheval a passé des semaines à l'écurie. Puis, fatiguée de le nourrir, je l'ai détaché. Il n'y a plus de cheval. Ou peut-être le cheval court-il les collines à la recherche de son maître perdu.

235. Ou-Anna et Jakob sont, eux aussi, venus à la ferme. Ils avaient pris la charrette à ânes pour emporter le reste de leurs biens. Ou-Anna évoqua en soupirant les vertus de mon père. « C'était un homme de parole », dit-elle. « Quelles nouvelles as-tu de Hendrik ? » demandai-je. « Aucune, dit-elle, il a disparu, lui et cette femme qu'il avait épousée. Mais ils l'attraperont bien ! »

Jakob presse son chapeau sur sa poitrine et s'incline. Sa femme le conduit à la charrette. Elle fouette les ânes, et ils roulent loin de ma vie, courbés, ridés. Je les suis des yeux jusqu'à ce qu'ils aient traversé le gué, puis je ferme la porte.

236. Qu'arrivera-t-il à Hendrik ? Quand ils sont venus à la recherche de mon père, ces hommes barbus, ces garçons aux joues roses, aux petites bouches strictes, aux yeux bleus de tireurs d'élite, cherchaient-ils vraiment le maître absent, ou traquaient-ils l'esclave fugitif et sa compagne ? Dans le dernier cas n'ont-ils pas fini par les trouver, ne les ont-ils pas laconiquement exécutés avant de rentrer dîner à la maison ? Car dans cette partie du monde, il n'existe pas de cachette. Cette partie du monde, dans toutes les directions, s'offre au

regard du chasseur : celui qui ne sait pas se creuser un terrier est perdu.

Mais peut-être ne les ont-ils pas tués tout de suite. Peut-être, ayant retrouvé leurs traces, les ont-ils traînés, attachés comme des bêtes, jusqu'à un lointain lieu de justice et les ont-ils enchaînés, condamnés à casser des cailloux toute leur vie pour expier leurs crimes et les histoires vengeresses et folles qu'ils racontaient. Peut-être, parce que je suis une femme, une vieille demoiselle à la raison vacillante, a-t-on préféré ne rien me dire. Peut-être ont-ils exhorté Hendrik et Anna jusqu'à la sortie du tribunal, se sont-ils regardés, hochant la tête, tempérant la justice par la clémence, et ont-ils envoyé un huissier muni d'un rouleau de fil de fer fermer les portes du domaine, après quoi ils m'ont chassée de leur esprit. Car on peut aussi bien être prisonnier d'un grand espace que d'un petit. Peut-être mon histoire a-t-elle donc déjà trouvé sa fin, les documents noués d'un ruban et classés, et suis-je la seule à l'ignorer, pour mon bien.

À moins qu'ils n'aient ramené Hendrik à la ferme, pour le confronter avec moi – j'ai peut-être oublié. Ils sont peut-être tous venus, magistrat, greffiers, huissiers, curieux ameutés à des kilomètres à la ronde, et ils ont poussé Hendrik vers moi, enchaîné aux chevilles et aux poignets, ont demandé : « Est-ce bien cet homme ? », ont attendu ma réponse. Nous nous sommes regardés pour la dernière fois, et j'ai dit : « Oui, c'est lui », il a juré grossièrement, il m'a craché dessus, et ils l'ont battu et emmené, et j'ai pleuré. C'est peut-être l'histoire réelle, même si elle n'a rien de flatteur pour moi.

Ou peut-être me suis-je trompée tout du long, peut-être mon père n'est-il pas mort, après tout ; ce soir, au crépuscule, il descendra des collines sur le cheval perdu, et entrera dans la maison de son pas lourd, furieux de ne pas trouver son bain prêt, forçant les portes verrouillées, reniflant les odeurs insolites. « Qui est venu ici ?, hurle mon père. Tu as eu un Hottentot dans la maison ? » Je pleurniche et m'enfuis en courant, mais il me ratte, il me tord le bras, je geins de terreur, je sanglote : « Hendrik ! Viens à mon secours, les fantômes sont revenus. »

Mais Hendrik, hélas, est parti, et je dois affronter seule mes démons, en femme adulte, en femme d'expérience, bien qu'on puisse en douter à me voir accroupie derrière le dernier sac de maïs. Hendrik, je ne peux pas te parler, mais je vous souhaite bonne chance, à toi et à Anna, je vous souhaitez la ruse du chacal, je vous souhaitez plus de chance qu'à vos chasseurs. Et si tu viens une nuit frapper à la fenêtre, je n'en serai pas étonnée. Tu pourras dormir ici toute la journée ; le soir, tu pourras marcher au clair de lune, en te disant tout ce que les hommes peuvent se dire quand ils arpencent un morceau de terre qui leur appartient. Je te préparerai tes repas, j'essaierai même à nouveau d'être ta seconde femme, si tu le désires, j'en ai sûrement les moyens, si je m'y applique, tout doit être possible sur cette île coupée de l'espace et du temps. Tu peux amener tes petits : je les garderai le jour, et la nuit, je les mènerai jouer dehors. Leurs grands yeux brilleront, ils verront ce qui est invisible aux autres gens ; et dans la journée, quand l'œil du ciel, dardé, perce toutes les ombres, nous pourrons nous allonger ensemble dans la fraîche obscurité de la terre, toi et moi et Anna et eux.

237. Les étés et les hivers se succèdent. Comment ils peuvent passer aussi vite, combien se sont écoulés, je ne saurais le dire, n'ayant pas eu la prévoyance de commencer il y a longtemps à creuser des entailles dans une planchette ou à gratter des marques sur un mur ou à tenir un journal comme une naufragée sérieuse. Mais le temps s'est écoulé sans relâche, et je suis vraiment, maintenant, une vieille femme folle, vieille et méchante, le dos courbé, le nez crochu, les doigts noueux. Peut-être ai-je tort de décrire le temps comme une rivière qui flotte d'un infini à l'autre en m'emportant comme un bouchon ou une brindille – à moins que le temps, après avoir coulé quelque temps à la surface, ait pris pour un moment un cours souterrain, ait émergé à nouveau, pour des raisons qui me seront toujours inconnues, et coule maintenant à ciel ouvert ; je suis son cours, et de nouveau on peut m'entendre, après tous ces étés et ces hivers passés dans les entrailles de la terre, pendant lesquels les mots ont dû continuer (où serais-je s'ils s'étaient arrêtés ?), mais sans

sillage, sans mémoire. Il n'y a peut-être pas de temps, je me trompe peut-être quand je désigne mon atmosphère sous le nom de temps, il n'y a peut-être que de l'espace, et je suis un point lumineux qui s'agit d'un lieu de l'espace à un autre, suivant un trajet erratique, sautant plusieurs années en un éclair, tantôt enfant effrayée dans le coin d'une salle de classe, tantôt vieille femme aux doigts noueux — c'est une autre possibilité, mon esprit y est ouvert, et cela expliquerait en partie l'aspect hypothétique de mes souvenirs.

238. Il n'y a eu qu'un autre visiteur à la ferme. Un après-midi, il a pris la route qui mène à la maison. Je le regardais depuis la colline où je m'active avec les pierres. Il ne m'a pas vue. Il a frappé à la porte de la cuisine. Puis il s'est abrité les yeux et il a essayé de regarder à l'intérieur, par une fenêtre. C'était un enfant, un garçon de douze ou treize ans, vêtu d'une culotte qui lui descendait jusqu'aux genoux et d'une chemise brune blousante. Il avait sur la tête une sorte de casquette ou de képi kaki, tel que je n'en avais jamais vu auparavant. Comme personne ne répondait, il s'est éloigné de la maison et il est descendu jusqu'au verger, où les orangers étaient couverts de fruits. C'est là que je me suis glissée jusqu'à lui, vieille femme du désert. Il a bondi sur ses pieds, tremblant, essayant de cacher derrière son dos une orange à moitié mangée.

« Et qui donc vole mes fruits ? » ai-je dit, les mots tombant lourdement de mes lèvres, comme des pierres. Qu'il est étrange d'adresser de nouveau de vraies paroles à un vrai interlocuteur, aussi pétrifié soit-il.

L'enfant fixait, les yeux écarquillés (je voudrais recréer cette scène), la harpie en robe noire tachée de nourriture et de vert-de-gris, aux grandes dents irrégulières, aux yeux fous, à la crinière de cheveux gris, sûr, tout à coup, que toutes les histoires disaient vrai, que le pire était vrai, qu'il ne reverrait jamais sa mère, qu'il serait dépecé comme un agneau, sa tendre chair rôtie au four, ses tendons réduits en colle, ses yeux macérés dans une potion, ses os nettoyés puis jetés aux chiens. « Non, non ! » souffla-t-il, son petit cœur s'arrêtant

presque, et il tomba à genoux. Il tira de sa poche une lettre et l'éleva en l'air, toujours agité de tremblements. « C'est une lettre, vieille mademoiselle, s'il vous plaît ! »

C'était une enveloppe beige avec une croix tracée lourdement au crayon bleu. Elle était adressée à mon père. Nous n'étions donc pas oubliés.

J'ouvris l'enveloppe. Elle contenait une lettre imprimée en deux langues, demandant le paiement d'impôts pour l'entretien des routes, l'élimination de la vermine, et autres merveilles dont je n'avais jamais entendu parler.

« Qui a signé ceci ? » demandai-je à l'enfant. Il secoua la tête, me surveillant, peu désireux de se rapprocher. « Qui a envoyé la lettre ?

— La poste, vieille mademoiselle.

— Oui, mais qui ?

— Je ne sais pas, vieille mademoiselle. Mademoiselle doit signer. Pour la lettre. » Il me tendit un petit carnet et un tronçon de crayon.

Prenant appui sur ma cuisse, j'écrivis « JE N'AI PAS D'ARGENT », en capitales à cause de mes doigts douloureux.

L'enfant me reprit son carnet et son crayon, qu'il remit dans sa poche.

« Assieds-toi », dis-je, et il s'assit sur ses talons. « Quel âge as-tu ?

— Douze ans, vieille mademoiselle.

— Et comment t'appelles-tu ?

— Piet, vieille mademoiselle.

— Eh bien, Piet, dis-moi, as-tu jamais fait ça ? » Je dessinai un cercle avec le pouce et l'index de ma main gauche, et j'imprimai à l'index de ma main droite, passé dans le cercle, un mouvement d'avant en arrière.

Piet secoua lentement la tête, le regard fixé sur mes yeux de vieille folle, se préparant à bondir.

Je m'approchai de lui et lui posai une main sur l'épaule :
« Ça te plairait d'apprendre, Piet ? »

Un remous de poussière, et il n'était plus là, il filait entre les orangers, remontait le talus, courait sur la route, sa casquette serrée dans sa main.

Ce fut la seule visite.

239. J'entends aussi des voix. C'est mon commerce avec les voix qui m'a empêchée de devenir un animal. Je suis sûre, en effet, que si les voix ne me parlaient pas, j'aurais abandonné il y a longtemps ce charabia articulé, pour me mettre à hurler, à mugir, à feuler. Le marin sur l'île déserte parle à ses animaux familiers : « As-tu bien déjeuné, Jacquot ? » dit-il à son perroquet. « Cherche ! » dit-il à son chien. Mais il sent cependant ses lèvres se durcir, sa langue s'épaissir, son larynx devenir plus rugueux. « Ouah ! » dit le chien. « Jaco ! » répète le perroquet. Et bientôt le marin court à quatre pattes, assomme les chèvres indigènes à coups de fémur, mange leur viande crue. Ce n'est pas la parole qui fait de l'homme un homme, mais la parole des autres.

240. Les voix viennent de machines qui volent dans le ciel. Elles me parlent en espagnol.

241. Je ne connais absolument pas l'espagnol. Néanmoins, un trait caractéristique de l'espagnol qu'émettent les machines volantes est d'être immédiatement compréhensible pour moi. Je ne sais comment expliquer ce phénomène, sinon en suggérant que les mots peuvent se présenter extérieurement comme de l'espagnol tout en appartenant non à un espagnol localisé mais à un espagnol des significations pures, correspondant aux rêves des philosophes, et que ce qui m'est communiqué par l'intermédiaire de la langue espagnole, grâce à des mécanismes que je ne peux détecter tant ils sont profondément incrustés en moi, n'est autre que de la signification pure. C'est mon hypothèse, mon humble

hypothèse. Les mots sont espagnols, mais ils sont liés à des significations universelles. Si je ne crois pas cela, je dois donc croire, soit que mon témoignage n'est pas digne de foi, ce qui pourrait troubler une tierce partie mais ne concerne ni mes voix ni moi, les deux parties qui comptent en la matière, puisque nous semblons nous accorder une créance mutuelle ; soit qu'il existe en ma faveur une intervention miraculeuse constante, sous forme de traduction, explication que je choisis de ne pas accepter tant que toutes les autres n'auront pas fait faillite, car je préfère le moins énorme au plus énorme.

242. Comment se pourrait-il que je m'abuse, moi qui pense avec tant de clarté ?

243. Les voix ne me viennent pas des machines volantes directement, par un procédé simple. Je veux dire que des hommes ne se penchent pas des machines volantes pour me crier leurs paroles. En fait, si les machines volantes sont assez spacieuses pour contenir des hommes – tels que je les conçois –, c'est de justesse. Les machines volantes, qui ressemblent à d'étroits crayons argentés munis de deux paires d'ailes rigides, une paire longue devant, une paire courte derrière, mesurent environ deux mètres de long, mais volent à plusieurs centaines de mètres de haut, plus haut que la plupart des oiseaux, et semblent donc plus petites qu'elles ne sont. Elles volent du nord au sud le premier et le quatrième jour, du sud au nord le deuxième et le cinquième, laissant le ciel vide les troisième, sixième et septième jours. Ce cycle de sept jours est une des constantes que j'ai découvertes en ce qui concerne les machines.

244. Il est tout à fait possible qu'il n'y ait qu'une machine qui traverse le ciel dans les deux sens, quatre fois par semaine, et non quatre machines ou plusieurs machines. Mon esprit est ouvert à cette idée.

245. Ce qui traverse le ciel ressemble plus à une machine qu'à un insecte : son ronflement est constant et son vol parfaitement régulier. J'appelle cela une machine. Il est possible qu'il s'agisse d'un insecte. S'il en est ainsi, c'est vraiment une cruelle plaisanterie.

246. Les mots que j'entends ne me sont pas lancés depuis les machines. On dirait plutôt qu'ils sont en suspension dans l'air, puisque ces vocables espagnols cristallins tombent lorsqu'ils se refroidissent, comme la rosée ou le givre aux périodes de gelée, pour atteindre mes oreilles la nuit ou, plus souvent, tôt le matin, et s'infiltrer comme de l'eau dans mon intellect.

247. Je ne m'abuse pas ; sinon, mes illusions sont privilégiées. Je ne pourrais pas inventer les paroles qui me sont adressées. Elles viennent de dieux, ou d'un autre monde.

La nuit dernière, les mots étaient – *quand nous rêvons que nous rêvons, le moment de l'éveil approche*. Je médite sur ce texte. Je suis sûre qu'il ne se réfère pas à mon état actuel. Je n'ai jamais rêvé que je rêvais. Je ne rêve plus du tout maintenant, je dors dans une passivité bienheureuse, attendant que les mots viennent à moi comme une vierge attend le Saint-Esprit. Je suis sûre d'être réelle. Voilà ma main, en chair et en os, la même main chaque jour. Je tape du pied : voilà la terre, aussi profondément réelle que moi. Les mots doivent donc s'appliquer à un temps encore à venir. Ils m'avertissent peut-être qu'un jour, au réveil, je me sentirai un peu plus aérienne, un peu plus fantasmatique que maintenant, et que, tirant le rideau et contemplant le *veld* pour la millionième fois, je verrai chaque buisson, chaque arbre, chaque pierre, chaque grain de sable dans son propre halo de clarté, comme si chaque atome de l'univers me renvoyait mon regard. Le crissement des cigales, si habituel qu'on ne l'entend plus, me résonnera aux oreilles, avec, d'abord, une pulsation douce, comme venue d'une étoile lointaine, puis de plus en plus fort, jusqu'à ce que sa stridence se réverbère dans mon crâne, puis de plus en plus doucement, régulièrement, à l'intérieur de moi. Que me dirai-

je alors ? Que j'ai la fièvre, que mes sens sont temporairement dérangés, que d'ici quelques jours, à condition de me reposer, je serai de nouveau moi-même ? Qu'est-ce qui inciterait les microbes de la fièvre à traverser vingt kilomètres de broussailles arides que parsèment les peaux de mérinos morts depuis longtemps, si du moins la fièvre est transmise par les microbes et si les microbes ont des ailes ? Pour seule récompense, une vieille fille desséchée ? Le butin est sûrement plus riche ailleurs. Non, tout ce que je pourrais penser, j'en ai peur, c'est : cela ne peut durer, je m'égare, assez somnolé, le moment de m'éveiller approche. Et sur quoi s'ouvriront mes yeux ? Sur cet homme de couleur à demi oublié qui repose dans mon lit, tendu, coléreux, le bras jeté sur les yeux ? Sur le couloir froid, devant la chambre de mon père et le grincement furtif du sommier ? Sur une chambre meublée dans une ville inconnue, où, l'estomac plein de porc salé et de salade de pommes de terre, j'ai passé une nuit hantée de mauvais rêves ? Ou sur une autre situation si bizarre qu'elle en est inimaginable ?

248. Les voix parlent : *En l'absence de tous ennemis et résistances externes, limité par une étroitesse et une régularité oppressives, l'homme n'a d'autre choix que de se vouer à une aventure.* Elles m'accusent, si je comprends bien, de transformer, par ennui, ma vie en fiction. Elles m'accusent, même si c'est avec tact, de me rendre plus violente, plus variée, plus déchirée par les tourments que je ne le suis réellement, comme si je me lisais comme un livre, et trouvais le livre ennuyeux, et le posais, préférant me fabriquer de toutes pièces. C'est ainsi que je comprends leur accusation. Ce n'est pas dans la rébellion contre une oppression véritable que j'ai élaboré mon histoire, disent-elles, mais par réaction à la lassitude de servir mon père, de donner des ordres aux servantes, de gérer la maison, de passer, assise, à travers les années ; comme je ne trouvais pas d'ennemis au-dehors, comme aucune horde de cavaliers basanés ne se décidait à dévaler les collines en agitant des arcs et en poussant des hululements, je me suis prise moi-même pour ennemi, le moi

paisible, obéissant, qui ne demandait qu'à accomplir la volonté du père et à s'épanouir grassement, riche en jours.

Sont-ils des dieux qui pourtant ne voient pas, ou est-ce moi qui me ferme volontairement les yeux ? Qu'est-ce qui est le moins plausible – l'histoire de ma vie, telle que je l'ai vécue, ou l'histoire de la fille dévouée qui fredonne un psaume en arrosant le rôti du dimanche dans une cuisine hollandaise, au centre mort du désert de pierres ? Quant à inventer des ennemis, le pitoyable guerrier des collines n'a jamais été aussi terrible que l'ennemi qui marchait dans notre ombre et disait *Oui, baas*. À l'esclave qui ne savait que dire *oui*, mon père ne pouvait dire que *non*, et je fis de même, et ce fut le début de mon malheur. Donc, je proteste. Il y a des choses qu'on ne voit pas du ciel. Mais comment persuader mes accusateurs ? J'ai essayé de former des messages avec des pierres, mais les pierres manquent de souplesse pour les distinctions que j'ai besoin d'établir. Et comment serais-je sûre qu'ils comprendront les mots que j'emploie ? S'ils sont des dieux, et omniscients, leur monolinguisme ne l'indique guère. Comment serais-je même sûre qu'ils savent que j'existe ? Peut-être leurs paroles ne sont-elles destinées qu'à des Espagnols, parce qu'à mon insu, il a été décrété que les Espagnols sont les élus, ou peut-être les Espagnols ne vivent-ils pas aussi loin que je pensais, mais de l'autre côté des collines. Voilà qui mérite d'y réfléchir. Je prends peut-être leurs paroles trop à cœur : il se peut qu'elles soient destinées, non pas aux Espagnols seuls, ni à moi seule, mais à nous tous qui comprenons l'espagnol, qui que nous soyons ; et nous sommes tous accusés de créer des aventures spécieuses – ce qui est difficile à croire : peu de gens disposent d'autant de temps que moi.

249. *La victime innocente ne peut connaître le mal que sous forme de souffrance. Ce qui n'est pas senti par le criminel constitue son crime. Ce qui n'est pas senti par la victime innocente constitue son innocence.*

Je suis troublée ici par mon ignorance des nuances de l'espagnol. Je serais plus heureuse si ces sentences étaient

moins sibyllines. Les voix définissent-elles le crime et l'innocence, ou parlent-elles des modes sous lesquels victimes et criminels font l'expérience du crime ? Dans le premier cas, estiment-elles que, dès lors que le mal est identifié comme mal, l'innocence est détruite ? Je ne pourrai donc accéder au royaume du salut qu'en tant que fille de ferme, et jamais en tant qu'héroïne de la conscience. Oserai-je dire : s'il en est ainsi, je préfère la damnation ? Les voix cesseront-elles de me parler ? Si cela se produisait, je serais réellement perdue.

250. *C'est la conscience de l'esclave qui constitue la certitude du maître quant à sa propre réalité. Mais la conscience de l'esclave est une conscience dépendante. Le maître n'est donc pas sûr de la réalité de son autonomie. Sa réalité repose sur une conscience inessentielle et sur les actes inessentiels qui en procèdent.*

Ces mots se réfèrent à mon père, à sa brusquerie avec les serviteurs, à sa rudesse inutile. Mais si mon père était rude et dominateur, c'est qu'il ne supportait pas de s'exposer à un refus. Tous ses ordres cachaient des prières secrètes – même moi, je pouvais m'en apercevoir. Comment les serviteurs découvriraient-ils que s'ils voulaient le faire souffrir, ils iraient droit à l'essentiel en lui obéissant comme des esclaves ? Reçurent-ils aussi cette directive des dieux, par des canaux qui nous échappaient ? Mon père devint-il de plus en plus dur à leur égard dans l'espoir de les forcer à sortir de leur attitude d'esclaves ? Aurait-il donné l'accolade à un esclave rebelle à la façon du père qui accueille le fils prodigue, même si l'étape suivante est de le châtier ? Mon père a-t-il été crucifié par le paradoxe qu'exposent les voix : c'est à des gens qui se pliaient à ses caprices comme des roseaux qu'il demandait, à sa façon, d'affirmer à ses propres yeux sa vérité intérieure ? Et leur provocation fut-elle de répondre *Oui, baas* à sa provocation, les yeux baissés, le sourire discret, prenant leur temps jusqu'à ce qu'il passe la mesure ? Ils ont dû savoir qu'il passait la mesure le jour où il a installé Klein-Anna dans la maison. Ils ont dû le savoir avant, quand ils ont vu qu'il était fou de la petite. Est-ce pour cela que Hendrik a ravalé son orgueil ? Hendrik n'a-t-il pas vu dans la séduction d'Anna un dernier

effort pour arracher aux lèvres d'une esclave, fût-ce au cœur de la nuit, les mots qu'un être libre peut adresser à un autre, des mots que mon père aurait pu obtenir de moi ou de l'une quelconque des veuves parfumées de la région, mais qui, venant de nous, n'auraient pas eu de valeur ? Ou Hendrik, comprenant la situation, mais sans rien pardonner, jura-t-il de se venger ? Mon bannissement ici est-il la vengeance de Hendrik ? Je ne perçois mon bannissement que comme de la souffrance, et non comme un crime contre moi : est-ce un signe de mon innocence ? Si la compassion n'intervient pas, où s'arrête le cycle de la vengeance ? *Les voix s'arrêtent trop vite.* Je suis reconnaissante de ce qu'elles m'apportent. Leurs paroles sont d'or. Naguère négligée, je bénéficie pour mes années de solitude d'honneurs que peu ont dû connaître. Il y a une justice dans l'univers, je le reconnais. Mais les mots tombés du ciel posent plus de questions qu'ils n'en résolvent. Ce régime d'universaux m'étouffe. Je mourrai avant d'atteindre la vérité. Je veux la vérité, c'est certain, mais plus que tout, je veux la finalité !

251. Les pierres. Quand les machines ont commencé à voler au-dessus de ma tête et à me parler, j'ai eu hâte de leur répondre. Je me plaçais sur le promontoire rocheux derrière la maison, de préférence vêtue de blanc, de ma vieille chemise de nuit blanche toute rapiécée, j'agitais les bras et je leur clamais mes réponses, d'abord en anglais, puis, plus tard, lorsque je m'aperçus qu'on ne me comprenait pas, en espagnol. « ES MI », criai-je, « VENE ! » dans un espagnol que je dus inventer à partir des principes élémentaires, par introspection, au fur et à mesure.

252. Puis il me vint à l'esprit que les habitants des machines volaient peut-être dans un état d'extase, absorbés en eux-mêmes, les yeux fixés sur l'horizon bleu infini, et que leurs messages étaient pour ainsi dire des parenthèses, qu'ils abandonnaient en leur laissant le soin d'arriver en bas le moment venu. Je me demandai donc s'il ne serait pas bon d'imiter les naufragés classiques et d'allumer un bûcher pour

attirer leur attention. Il me fallut trois jours d'efforts pour amonceler une montagne de broussailles sèches. Enfin, le quatrième jour, à l'heure où la première lueur argentée apparaissait dans le ciel du nord, j'enflammai mon signal lumineux et je courus jusqu'à mon poste habituel. Des flammes gigantesques montèrent jusqu'au ciel. L'air vibrait du craquement des épineux et du râle d'agonie des insectes. « ISOLADO ! » criai-je plus fort que le grondement du feu. Je bondissais en agitant un mouchoir blanc. Comme un fantôme, la machine dérivait au-dessus de moi. « ES MI ! VIDI ! » Je n'entendis aucune voix me répondre.

253. Mais je compris plus tard que même si l'habitant de la machine avait parlé, sa voix se serait perdue dans le bruit. De plus, me demandais-je, qu'est-ce qui peut leur faire penser que ce feu est un signal ? Ne pourrait-il pas s'agir simplement d'un feu de voyageurs, d'un feu de paille allumé par un agriculteur en signe de réjouissance, d'un incendie que la foudre aurait provoqué dans le *veld*, d'un simple phénomène naturel ? Après tout, ma condition de naufragée n'a rien d'évident, rien n'indique que je suis incapable de mettre un pied devant l'autre et de rejoindre le poste de secours le plus proche, où je pourrais demander ce dont j'ai besoin – les réconforts de la civilisation, par exemple.

254. Mais je leur fais peut-être tort, ai-je alors pensé – peut-être savent-ils très bien que je suis une naufragée, et échangent-ils des sourires lorsqu'ils me voient danser sur place et clamer que mon sort est unique, alors que d'un horizon à l'autre, le monde regorge de gens qui gesticulent et émettent des signaux depuis leurs brasiers personnels. Peut-être suis-je en train de me ridiculiser, peut-être ne susciterai-je leur attention et leur approbation que le jour où j'abandonnerai les chants et les danses pour retourner au balai et à la cire. Je me comporte peut-être comme une des méchantes sœurs dans une histoire où seule Cendrillon est sauvée. Peut-être le millenium est-il venu : moi qui n'ai pas de calendrier, je ne l'ai pas remarqué, et le prince écume maintenant les régions les

plus éloignées du globe à la recherche de son élue, et moi qui ai si longtemps chéri cette parabole, y lisant une allégorie de ma revanche, je vais me retrouver abandonnée dans la boue, pendant que l'heureux couple s'envole vers une vie nouvelle sur les planètes les plus éloignées. Que faire ? Dans les deux cas, je suis perdue. Je devrais peut-être méditer plus attentivement ces paroles sur l'innocence des innocents.

255. Les pierres. N'étant pas parvenue à me faire entendre (mais suis-je sûre qu'ils ne m'ont pas entendue ? Peut-être, m'ayant entendue, ne m'ont-ils pas trouvée intéressante, ou peut-être n'ont-ils pas coutume d'accuser réception), je passai à l'écriture. Pendant une semaine, trimant de l'aube au crépuscule, je poussai à travers le *veld* des brouettées de pierres. J'en rassemblai deux cents, lisses, rondes, grosses comme de petits potirons, que j'entassai derrière la maison. Je les peignis une par une, avec de la chaux, vestige des jours anciens (en bon naufragé, je trouve l'usage des articles les plus divers ; il faudra qu'un jour je fasse une liste d'objets que je n'ai pas utilisés, et, à titre d'exercice, que je leur trouve un usage). Formant avec les pierres des lettres de quatre mètres de haut, je commence à rédiger des messages destinés à mes sauveurs : CINDRLA ES MI ; et, le lendemain VENE AL TERRA ; et : QUIERO UN AUTR et encore : SONISOLADO.

256. Après des semaines de messages, des semaines passées à transporter des pierres, à repeindre les éraflures, à descendre et à monter les escaliers du grenier pour vérifier que mes lignes étaient droites, il m'apparut brusquement que ces mots que j'alignais n'étaient pas à proprement parler des réponses aux paroles venues du ciel, mais des importunités. Je me demandai : serait-on tenté de rendre visite à un endroit de la terre auquel on serait invité avec tant d'insistance par une créature aussi misérablement solitaire, sans parler de son âge et de sa laideur ? N'aurait-on pas plutôt tendance à l'éviter comme la peste ? Je mis donc mon chapeau à larges bords, les jours de passage des machines, et j'entrepris d'élaborer des messages plus calmes, plus mystérieux, dans le style de ceux

qu'ils m'adressaient, et donc, peut-être, plus attirants. POEMAS CREPUSCLRS, annonçai-je le premier jour : je voulais CREPUSCULARIAS, mais je n'avais pas assez de pierres. (Par la suite, je rapportai dans la brouette deux douzaines de pierres supplémentaires ; les pierres ne sont pas ce qui manque dans cette région du monde, mais ce que je vais faire des pierres peintes quand les machines ne voleront plus, je l'ignore, voilà une anxiété que je ne parviens pas à dissiper, je serai peut-être amenée à édifier un sépulcre devant la porte de la cuisine, qui m'accueillera lorsque je m'y glisserai, le grand jour venu, car je n'ai pas le cœur de les brouetter de nouveau jusqu'à leur *veld* natal et de les y disperser, elles ont trop longtemps été sœurs et frères, et participé à mes messages.) SOMNOS DE LIBERTAD, écrivis-je le deuxième jour ; AMOR SIN TERROR, le quatrième ; DII SIN FUROR, le cinquième ; NOTTI DI AMITAD, lorsque le premier jour revint. Puis j'écrivis un deuxième poème, en six parties, répondant aux divers chefs d'accusation des voix : DESERTA MI OFRA – ELECTAS ELEMENTARIAS – DOMINE O SCLAVA – FEMM O FILIA MA SEMPRE HA DESIDER LA MEDIA ENTRE. Le milieu ! entre ! comme j'ai maudit en ce sixième jour le sort qui me privait de ce qui m'était le plus nécessaire, un lexique de la véritable langue espagnole ! Se torturer le cerveau à force de chercher dans ses réserves innées une malheureuse conjonction, quand le mot en question dort quelque part dans un livre ! Pourquoi personne ne me parlerait-il dans le vrai langage du cœur ? Le milieu, la médiane – voilà ce que je voulais être ! Ni maître ni esclave, ni parent ni enfant, mais le pont entre les deux, afin qu'en moi les contraires soient réconciliés !

257. Pourtant, toujours charitable, je m'interrogeai : mes poèmes, en somme, même s'ils sont compris, qu'offrent-ils aux créatures du ciel ? Si elles sont capables de bâtir des machines volantes, les charmes d'une intelligence déplaceuse de pierres, bâtieuse de mots doivent leur paraître fades. Comment puis-je les *émouvoir* ? FEMM, écrivis-je, FEMM – AMOR POR TU. Et, descendant jusqu'à l'idéogramme, j'utilisai toutes mes pierres pour représenter une femme

allongée sur le dos, plus épanouie que moi, les jambes écartées, plus jeune aussi, ce n'était pas le moment de s'encombrer de scrupules. Comme c'est vulgaire, pensai-je, examinant le tableau du haut de l'escalier, mais comme c'est nécessaire ! Et je gloussai. Je ressemble vraiment, maintenant, à la sorcière de la légende. On pourrait craindre que les hommes du ciel, attirés par mes appas, se retrouvent changés en porcs et réduits à se nourrir d'eau de vaisselle. Mais peut-être, sensibles à cette peur, m'évitent-ils pour cette raison : au cours de leurs voyages au-dessus du reste du monde, ils s'accordent des pauses dans les arbres et conversent avec les gens du sol, mais quand ils passent au-dessus de moi, ils prennent leur essor, et lâchent leurs avertissements d'en haut.

258. J'ai aussi essayé de négliger les passages nocturnes. Je me suis dit : on ne peut persister dans un attachement désespéré sans s'exposer au destin de Narcisse. *Un aveugle qui danse semble ne pas observer sa période de deuil*, dirent les voix. Bah ! *C'est un monde de mots qui crée un monde de choses*. Pouah !

259. Et puis, la nuit dernière, la voix n'a pas voulu se taire ; elle a parlé sans relâche, non plus en petites épigrammes concises, mais en périodes amples, au point que je me suis demandé si ce n'était pas un nouveau dieu, qui triomphait de mes clamours de protestation. « Laissez-moi, je veux dormir ! » hurlai-je, en tapant des talons. *C'est afin de ne pas tomber, victime de l'assassin*, disait la voix, *que nous consentons à mourir en nous transformant nous-mêmes en assassin*. *Tout homme né en esclavage est né pour l'esclavage*. *L'esclave perd tout, dans ses chaînes, même le désir de leur échapper*. *Dieu n'aime personne*, poursuivait-elle, *et ne hait personne*, car *Dieu est libre de toute passion et ne ressent ni plaisir ni douleur*. Donc, *qui aime Dieu ne peut chercher à faire en sorte que Dieu l'aime en retour*, car, à désirer ceci, il désirerait que Dieu ne soit plus Dieu. *Dieu est caché*, et toute religion qui n'affirme pas que Dieu est caché n'est pas vraie. Je hurlai : « Va-t'en, fumier d'Espagnol ! » *Le désir est une*

question sans réponse, continua la voix – je sais maintenant à coup sûr qu’ils ne m’entendent pas. *Le sentiment de solitude est l’aspiration à un lieu. Ce lieu est le centre du monde, le nombril de l’univers. De moins que cela, l’homme ne peut se satisfaire. Ceux qui répriment leur désir, c’est que leur désir est assez faible pour être réprimé. Quand Dieu utilise les méchants pour accomplir ce qu’il a décrété dans ses secrètes délibérations, les méchants n’en sont pas pour autant excusables. Ceux que Dieu laisse hors de son élection, il les désapprouve aussi, et sans autre raison que sa volonté de les exclure.*

260. J’ai passé la journée avec l’écho de ces mots dans les oreilles, agacée par leur apparence de signification, irritée par leur peu de cohérence. De quel assassin peut-on dire qu’il me menace ? Comment peut-on consentir à mourir ? La chair s’aime, et ne peut consentir à sa propre extinction. Si j’étais réellement une esclave résignée à ses chaînes, n’aurais-je pas appris depuis longtemps le mot *Oui* ? Pourtant, en quel lieu de mon discours peut-on repérer un *Oui* ? Si mon discours n’est pas rebelle du début à la fin, qu’est-il ? Quant à l’absence de Dieu dans le désert de pierre, on ne peut rien me dire à ce sujet que je ne sache déjà. Ici, tout est permis. Rien n’est puni. Tout est oublié à perpétuité. Dieu nous a oubliés, et nous avons oublié Dieu. De nous n’émane nul amour de Dieu, nul désir que Dieu s’intéresse à nous. Ce courant s’est tari. Nous sommes les naufragés de Dieu, comme nous sommes les naufragés de l’histoire. C’est *là* que notre sentiment de solitude prend sa source. Je ne désire pas, moi, être au centre du monde, je désire simplement me sentir chez moi dans ce monde, comme la bête la plus humble se sent chez elle. Je me satisferais de moins que cela, beaucoup moins : d’abord, vivre sans mots médiateurs ; ces pierres, ces buissons, ce ciel, les percevoir, les connaître, sans poser de questions ; retomber paisiblement en poussière. Ce n’est sûrement pas trop demander. Toutes ces sentences tombées d’en haut ne refusent-elles pas de voir la source de notre mal : nous n’avons personne à qui parler, et nos désirs s’échappant de nous chaotiquement, sans but, sans résultat, comme nos paroles –

mais qui est ce *nous* ? Peut-être ne devrais-je parler que pour moi ?

261. Mais j'ai d'autres soucis que les disputes avec mes voix. Quelquefois, quand il fait beau, comme aujourd'hui, un temps ensoleillé mais pas trop chaud, je sors mon père de sa chambre et je l'assieds sur le *stoep*, calé avec des coussins dans son vieux fauteuil, pour qu'il puisse de nouveau faire face aux vieux arpents, qu'il ne voit plus, et être entouré par le chant des oiseaux, qu'il ne peut pas entendre. Il ne voit et n'entend rien ; pour autant que je sache, il n'a plus ni goût ni odorat, et qui pourrait dire comment il ressent le contact de ma peau sur la sienne ? Car il s'est retiré loin, loin à l'intérieur de lui-même. Il s'est tari dans le sanctuaire de son cœur, enveloppé par les faibles pulsations de son sang, le siflement lointain de son souffle. Il ne sait rien de moi. Je le ramasse sans difficulté, mannequin d'os desséchés reliés par des toiles d'araignées, si rapetissé que je pourrais le plier et le ranger dans une valise.

262. Assise sur le *stoep* aux côtés de mon père, je regarde la terre tourner, les oiseaux s'occuper à nouveau de bâtir leurs nids ; la brise est fraîche sur mes joues, et peut-être aussi sur les siennes. « Tu te souviens, dis-je, quand on allait à la mer, autrefois ? On remplissait un panier de sandwiches et de fruits, on allait en carriole à la gare et on prenait le train du soir ? On dormait dans le train, bercés par la chanson des roues, on s'éveillait à peine, tout somnolents, quand le train s'arrêtait pour prendre de l'eau, on entendait le murmure lointain des cheminots, et on se rendormait ; le lendemain, on arrivait à la mer, on allait à la plage, et on retirait nos chaussures pour patauger, tu me tenais par la main et tu me soulevais au-dessus des vagues ? Tu te souviens, le bernard-l'ermite qui m'a pincé l'orteil, et j'ai pleuré, pleuré, et tu me faisais des grimaces pour me consoler ? Tu te souviens de la pension où on logeait ? Cette nourriture insipide – un soir, tu as repoussé ton assiette et déclaré que tu ne mangerais pas d'immondices, tu t'es levé et tu as quitté la salle à manger, et j'ai repoussé mon

assiette et je t'ai suivi. Et tu te rappelles comme les chiens étaient contents de nous revoir ? Une fois, le vieux Jakob avait oublié de les nourrir, et tu as juré épouvantablement et tu lui as supprimé sa ration de viande pour une semaine. Tu te rappelles Jakob, et Hendrik, et Ou-Anna et Klein-Anna ? Tu te rappelles ce fils de Ou-Anna qui avait été tué dans un accident et qu'on avait ramené à la ferme pour l'enterrer, et Ou-Anna qui voulait se jeter dans la fosse ?

« Tu te souviens, l'année de la grande sécheresse, quand les moutons ont tous dû être vendus parce qu'il n'y avait plus rien à brouter à trois cents kilomètres à la ronde, et on a dû batailler pour reconstruire le domaine ? Tu te souviens du grand vieux mûrier, de l'autre côté de la basse-cour ; un été, le tronc s'est fendu sous le poids des fruits ? Tu te souviens que la terre tout autour était teintée de violet à cause du jus des mûres tombées à terre ? Tu te souviens du banc des amoureux, qu'on avait installé sous l'arbre-sering – tu y passais parfois l'après-midi entier à écouter le bourdonnement des abeilles menuisières ? Et Vlek, tu t'en souviens ? Vlek qui était une si bonne chienne de berger qu'elle pouvait, seule avec Jakob, faire passer un troupeau entier devant toi au poteau de dénombrement ? Tu te rappelles : vieille, malade, elle ne gardait plus sa nourriture, et il n'y avait que toi qui puisses la tuer, et tu as été faire un tour, après, parce que tu ne voulais pas qu'on te voie pleurer ? Tu te rappelles, dis-je, ces magnifiques poules tachetées que nous avions, et le coq bantam avec ses cinq épouses, qui se perchaient toujours dans les arbres ? Tu te les rappelles tous ? »

263. Mon père est assis, si l'on peut employer ce terme, dans son vieux fauteuil en cuir, et la brise fraîche souffle sur sa peau. Ses yeux ne voient pas, ce sont deux murs, bleus, vitreux, bordés de rose. Il n'entend que ce qui se passe en lui, à moins que je ne me trompe de bout en bout : alors rien ne lui échapperait de mon bavardage, et il feindrait de ne rien entendre. Il a eu sa sortie de la journée : il est temps de le rentrer, pour qu'il puisse se reposer.

264. J'allonge mon père sur son lit, je déboutonne sa chemise de nuit, et je défais ses couches. Elles sont quelquefois immaculées ; mais aujourd'hui, il y a une tache, à peine perceptible, qui prouve que quelque part en lui, des fluides suintent encore, que des muscles exercent leur faible péristaltisme. Je jette la couche utilisée dans le seau, et j'en épingle une nouvelle.

265. Je nourris mon père – bouillon et thé léger. Puis j'appuie mes lèvres sur son front et je le borde pour la nuit. Il fut un temps où je pensais que je serais la dernière à mourir. Mais je crois maintenant qu'après ma mort, il restera là quelques jours, respirant toujours et attendant sa nourriture.

266. Pour l'instant, néanmoins, il semble que rien ne va se passer, que je risque d'attendre longtemps l'heure de me glisser dans mon mausolée, de fermer la porte derrière moi, ce qui suppose que je vais trouver des gonds au grenier, et de m'enfoncer dans un sommeil où il n'y aura enfin plus de voix pour se moquer de moi ou m'insulter. En des heures aussi pleines de pensées lugubres que celle-ci, on est tenté de faire un bilan, de raccorder les éléments épars. Trouverai-je assez de courage pour mourir en vieille reine folle, au milieu de nulle part, inexpliquée, inexplicable par les archéologues, sa tombe pleine de peintures naïves de dieux aériens, exécutées à la chaux ? Ou vais-je céder devant le spectre de la raison, et m'expliquer dans la seule espèce de confession que nous connaissons, nous autres protestants ? Rester une énigme jusque dans la mort, et mourir l'âme pleine, ou m'éteindre vidée de mes secrets, voilà sous quelle forme pittoresque je me pose la question. Par exemple : me suis-je jamais pleinement expliqué à moi-même ce qui m'empêche de fuir la ferme et d'aller mourir du côté de la civilisation, dans un des asiles qui, j'en suis certaine, abondent là-bas, avec des magazines à mon chevet, des piles de cercueils vides au sous-sol, et une infirmière diplômée pour déposer l'obole sur ma langue ? Ai-je jamais expliqué, ou même compris, ce que j'ai fait ici, dans cette région qui échappe à la loi, où le tabou de l'inceste est

souvent levé, où les journées s'écoulent dans une torpeur sauvage – moi qui avais visiblement tout ce qu'il fallait pour devenir une fille intelligente, compensant ses insuffisances physiques grâce à dix doigts agiles sur les touches du pianoforte et un album de sonnets, moi qui aurais pu être une bonne épouse, industrielle, frugale, dévouée, fidèle, et même, à l'occasion, passionnée ? Que suis-je venue faire sur cette frontière barbare ? Je ne doute pas, puisque ces questions ne sont pas fuitives, qu'il n'existe quelque part une abondante littérature prête à leur fournir des réponses. Malheureusement, je ne la connais pas ; d'ailleurs, j'ai toujours trouvé plus facile d'aller chercher la réponse dans mes propres entrailles. Il existe, j'en suis sûre, des poèmes consacrés au cœur qui soupire pour Verlore Vlakte, à la mélancolie des couchers de soleil au-dessus des *koppies*, quand le troupeau commence à se masser pour faire face aux premiers froids du soir, au ronflement lointain du moulin à vent, à la première chanson du premier criquet, aux derniers gazouillis des oiseaux dans les buissons, aux pierres du mur de la ferme, tièdes encore de la chaleur du soleil, à la lumière sereine de la lampe de la cuisine. Ces poèmes, je pourrais les écrire moi-même. Il faut des générations de vie en ville pour chasser du cœur cette nostalgie de la vie rurale. Je ne m'en sortirai jamais, et je ne le veux pas. Je suis corrompue jusqu'aux os par la beauté de ce monde désolé. À dire vrai, je n'ai jamais voulu m'envoler avec les dieux aériens. Ce que j'ai toujours espéré, c'est qu'ils descendraient et vivraient ici avec moi, au paradis, et que leur haleine d'ambroisie me consolerait de tout ce que j'ai perdu lorsque les silhouettes sombres et fantomatiques des dernières personnes que j'ai connues se sont éloignées dans la nuit. Je n'ai jamais eu l'impression d'être la créature d'un autre être humain (les voici, qu'elles sont suaves, les dernières lamentations) ; c'est de ma propre voix que j'ai énoncé ma vie, d'un bout à l'autre (quelle consolation), j'ai choisi à chaque instant ma propre destinée, qui est de mourir ici, dans ce jardin pétrifié, derrière des barrières cadenassées, près des ossements de mon père, dans un espace qui vibre de l'écho d'hymnes que j'aurais pu écrire mais n'ai jamais écrits, parce que (pensais-je) c'était trop facile.

1 Véranda.

2 En français dans le texte.